



Valter Hugo Mãe
**l'apocalypse
des travailleurs**

Métailié



Valter Hugo Mãe

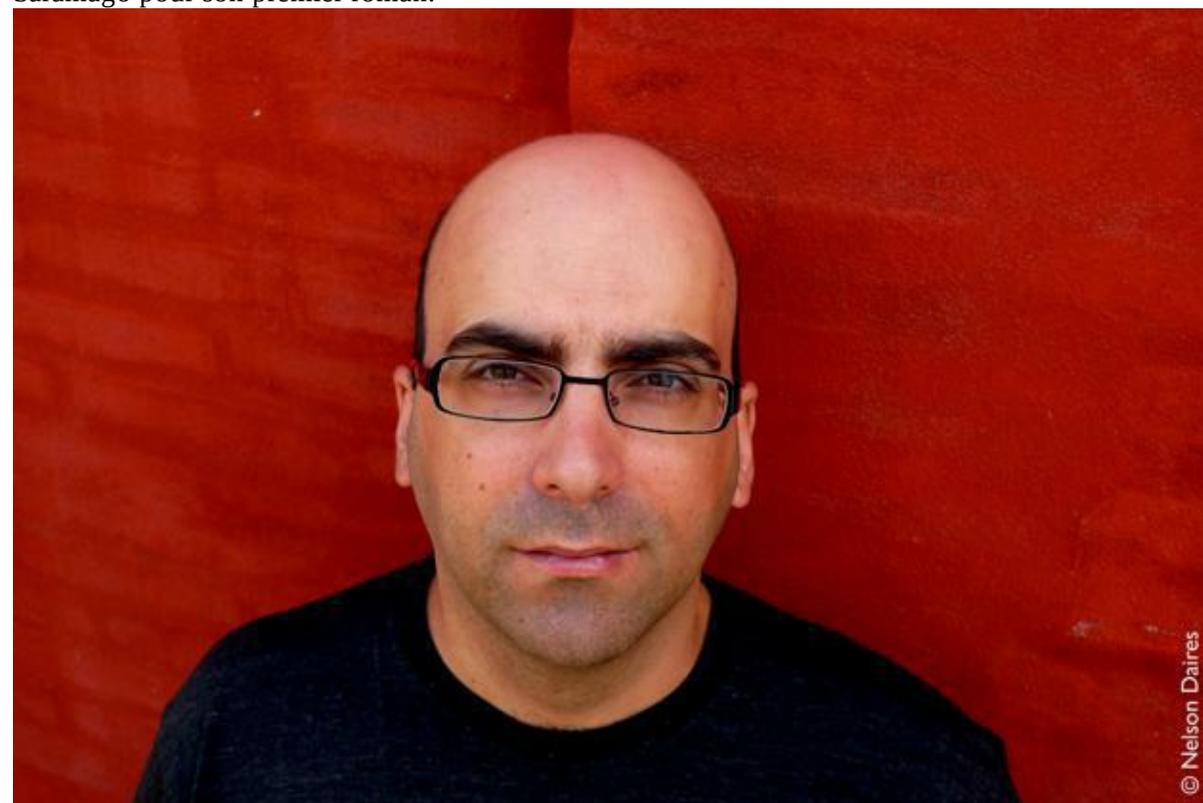
L'apocalypse des travailleurs

Maria da Graça est femme de ménage, elle a l'ambition de mourir d'amour. Elle rêve toutes les nuits qu'elle essaye d'entrer au paradis pour y retrouver monsieur Ferreira, son patron, qui, bien qu'avare et ayant abusé d'elle, lui parlait de Goya, Bergman ou Mozart, des hommes capables d'impressionner Dieu en personne. Mais les portes du paradis sont encombrées de marchands de souvenirs et saint Pierre la repousse à chaque fois. Elle verse aussi tous les soirs quelques gouttes d'eau de Javel dans la soupe de son mari. Quitéria, son amie, se prostitue mais tombe amoureuse d'un émigré ukrainien désespéré.

Comme Maria da Graça, tous les personnages de ce roman cherchent leur paradis et, pleins d'espoirs ou sans espoir, ils pensent que le bonheur vaut tous les risques, même s'il faut sauter allègrement dans l'abîme.

V.H. Mãe dessine ici avec humour un portrait caustique et tendre de notre temps, à travers des personnages attachants qui avancent sur les chemins sinueux d'une société perturbée.

Valter Hugo MÃE est né en Angola en 1971 et vit actuellement au Portugal. Poète, musicien et performer, il a reçu le prix José Saramago pour son premier roman.



Valter Hugo MÃE

l'apocalypse des travailleurs

*Traduit du portugais
par Danielle Schramm*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

COUVERTURE

Design VPC

Photo © Duncan Walker/Getty Images

Titre original : *o apocalipse dos trabalhadores*

© Valter Hugo Mãe, 2008/Editora Objectiva

Published by arrangement with Editora Objectiva www.objectiva.pt

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013

ISBN : 979-1-02260-007-1

ISSN : 0757-9276

la nuit, maria da graça rêvait qu'à la porte du paradis il y avait des vendeurs de souvenirs de la vie sur terre. des marchands aux boniments hauts en couleur, qui cherchaient à attirer son attention en agitant les bras comme s'ils avaient du poisson frais à vendre, s'attroupaient autour de son âme et lui proposaient pour un prix modique des objets censés atténuer le grand manque dont souffraient les morts. les derniers charlatans, pensait-elle, gênée même d'avoir à penser après sa mort, ou de se dire que c'était peut-être une bonne chose qu'on lui offre avant son entrée au paradis la possibilité d'emporter avec elle un objet, une image matérialisée, quelque chose comme la preuve d'une vie antérieure ou d'une *saudade* extrême. elle leur demandait de la laisser passer, elle était pressée, elle insistait, ne savait pas trop ce qu'il convenait de faire et ne pouvait rien décider, rien de rien. elle était perplexe et ne voulait pas courir le risque cupide d'avoir à s'engager dans l'éternité à partir d'un acte de possession. gagnée par une compréhensible angoisse, anxiété ou excitation d'être là pour la première fois, elle gardait l'espoir que saint pierre puisse l'éclairer et, un pied dedans et l'autre encore dehors, de pouvoir acheter le requiem de mozart, la reproduction des fresques de goya ou l'édition française de à l'ombre des jeunes filles en fleur.

les portes du paradis étaient basses, contrairement à ce à quoi on pouvait s'attendre. il fallait se pencher considérablement pour passer, et dans la foule de ceux qui se démenaient pour qu'on s'occupe d'eux, la confusion était dramatique, créant de la violence et faisant s'élever de fréquents nuages de poussière. maria da graça avait échappé aux vendeurs et elle essayait de calculer de quel côté de la place elle devait se diriger pour être sûre d'atteindre l'entrée. ce ne serait pas facile de parcourir ces cent mètres sans être bousculée, ou pire, sans être prise pour un de ces excités, et de se trouver ainsi obligée de demeurer à l'extérieur furieuse pour l'éternité.

ils ne resteraient pas ici éternellement, pensa-t-elle, ils allaient continuer vers l'enfer, traînés par l'oreille comme des mal élevés. peut-être une fourgonnette passerait-elle et les ramasserait comme des chiens errants. des hommes en sortiraient pour prendre en chasse ceux qui se trouvaient dans ce cul-de-sac, les capturant à l'aide de grands filets qui les immobiliseraient. la place serait nettoyée pour un moment.

maria da graça suivait son chemin en essayant le plus possible de longer les murs, convaincue qu'étant décédée d'une façon si terrible, elle mériterait tous les pardons et serait admise au paradis. maria da graça se présenta ainsi, j'étais employée de maison, oui, femme de ménage, comme si elle n'était femme que de temps en temps, le temps de faire le ménage. et saint pierre lui demandait, qu'est-ce que cela veut dire. et elle répondait, c'est monsieur ferreira qui m'a tuée, depuis longtemps il me faisait du mal et je me disais que cela devait arriver. saint pierre s'inclinait, la tête en arrière et le ventre en avant, et riait en disant, mais madame, cela n'a aucune importance à présent, les morts sont tous pareils, ils n'ont pas de profession et ce qu'ils ont appris à faire ne leur sert à rien, ou alors vous croyez qu'il y a ici des chambres à nettoyer. maria da graça insistait, mais je suis morte sans le vouloir, c'est le vieux, pour moi je serais encore en train de gagner ma vie, je ne suis pas femme à fuir mes obligations. le portier du paradis la regardait de très près, se retenant de rire et la fixant attentivement dans les yeux, et qu'as-tu donc fait pour mériter cela, lui demandait-il, comment peux-tu espérer le pardon si tu es restée auprès de ton prédateur quand tu aurais pu fuir. que voulait-il dire. quel provocateur ce saint pierre, quel salaud. était-il au courant de ses turpitudes, se demandait-elle. quel méchant homme qui faisait de l'entrée au paradis quelque chose de difficile. et comme tout cela

avait mauvais aspect, avec ces bagarres à la porte, incessantes et bruyantes. le saint pinçait les lèvres comme pour signifier qu'il ne voulait plus parler et il ressemblait à une pierre, une pierre qui, au lieu d'être une force inerte et majestueuse, aurait roulé jusqu'au milieu de la petite porte comme pour sceller l'entrée d'un tombeau. c'était terrible si l'entrée du paradis était en tout semblable à celle de la mort. aller au paradis, pensait maria da graça, c'est mourir. cette idée la laissait stupéfaite, comme si, par nature, une chose ne pouvait en signifier une autre. elle se réveillait trempée de sueur, le cœur battant follement dans sa poitrine et sa bouche laissant passer un souffle nerveux, je ne suis pas femme à fuir mes obligations, je ne suis pas femme à fuir mes obligations.

maudit monsieur ferreira, grommelait-elle plus tard, il ne lui restait qu'une demi-heure pour se trouver devant la porte de l'immeuble, demander l'autorisation d'entrer et arriver essoufflée au premier étage par les escaliers, portant les tapis qu'elle avait lavés la veille. maria da graça, lui avait dit le vieux maudit, il vaut mieux que vous emportiez les tapis pour les laver chez vous. il leur faut beaucoup de soleil pour sécher et ici, vous voyez, c'est sombre. et elle se disait non je ne vois pas, parce qu'on ne voit rien ici, et je devrais lui dire ses quatre vérités pour le mal qu'il me fait. mais elle ne dit rien et, sans sourire, répondit oui monsieur ferreira, je peux les emporter chez moi. et peut-être qu'après lui ouvrirait-elle grand les volets pour qu'il se rende compte de la générosité de cette maison et comment il ne l'utilisait pas comme il aurait dû.

en chemin, elle était toujours aussi révoltée en se souvenant des références érudites de ce rêve qui se répétait inlassablement. elle était révoltée par sa propension à accepter si rapidement ces conversations dont le but était de l'impressionner et de l'humilier. c'est un livre sur le travail de goya, disait l'homme, un génie, regardez. ce sont des choses comme on n'en fait plus et dieu lui-même ne devait pas être conscient de la merveille qui venait au monde quand cet homme est né. vous savez, maria da graça, il y a des hommes qui surprennent le créateur, j'en suis persuadé. il se pavanait dans son fauteuil en vieux cuir tout gonflé de vanité comme s'il voulait montrer à quel point il était brillant pour arriver à une telle conclusion, comme s'il pouvait lui aussi surprendre dieu et s'en réjouir. elle répondait, certainement monsieur ferreira. il se levait, posait les mains sur ses épaules, se penchait légèrement pour être à sa hauteur et l'embrassait. ce n'est pas que ce soit bien, disait-il, pas sûr du tout, mais nous connaissons tous les deux notre place et c'est de cette façon que la société se structure, c'est la conscience de cela qui fait qu'elle ne s'effondre pas. maria da graça, vous avez apporté de la couleur dans cette maison, je vous l'ai déjà dit. puis il se penchait encore une fois sur la femme et lui fermait sa bouche avec la sienne, fouillant de sa langue comme s'il cherchait à attraper des bestioles là-dedans. monsieur ferreira, vous ne devriez pas, hier encore ça s'est passé et après, la nuit, je fais des cauchemars, l'interrompait-elle. et moi je fais des rêves merveilleux, lui répondait-il. elle s'installait dans ses bras en espérant que des baisers et un enlacement un peu plus serré suffiraient à calmer ses ardeurs et qu'ils pourraient après retourner chacun à son travail. et quelles sont ces cochonneries mauvaises auxquelles vous rêvez, lui demanda-t-il. eh bien, que je me trouve comme ça dans la peine, parce qu'on n'attend pas d'une femme qu'elle fasse ces choses. pour un homme, croyait-elle, les choses étaient différentes. ils disposent de meilleurs emplois, d'une plus grande liberté. pour les femmes la débauche était un danger au-dessus de leur condition. si quelqu'un s'en apercevait, maria da graça ne trouverait plus aucun parquet à cirer. monsieur ferreira se remettait à sourire et à la peloter comme si cela le mettait en joie, aussi amusé qu'excité. ne soyez pas naïve, maria da graça, s'ils découvrent, disons, combien nous nous aimons l'un l'autre, ils n'auront qu'une envie c'est de vous avoir sous la main pour vous caresser comme je vous caresse. maria da graça ne pouvait pas dire si ces propos étaient honnêtes. elle se sentait quelconque, avec ce vieux maudit qui affirmait catégoriquement qu'il ne la pelotait qu'en passant, à l'occasion. c'est ainsi qu'elle entendait

chacun de ces mots, pendant que d'une main elle astiquait la maison, de l'autre elle astiquait l'ego impérialiste de son patron. écoutez, monsieur ferreira, un de ces jours mon augusto va tout découvrir et il viendra vous voir pour une conversation pas drôle du tout.

puis, goya est passé par des hauts et des bas, il se trouve maintenant sur les murs sacrés de la maison de dieu, de même qu'il a laissé le témoignage de la terreur qu'il peut y avoir dans les choses quotidiennes. c'était un homme lucide, il savait que l'art est incapable d'exagérations. vous comprenez ce que je dis, maria da graça, demandait-il. elle haussait légèrement les épaules et ne savait que répondre, tout cela lui paraissait trop compliqué pour avoir le moindre impact sur sa vie si simple. elle n'était là que pour gagner sa vie et elle n'avait besoin que de quoi manger et se vêtir. ces théories enthousiastes ne serviraient pas à épaissir sa soupe. seule la passion peut donner à un homme une telle énergie, poursuivait-il, seule la passion peut, dans un moment d'affinité avec la volonté de dieu, concevoir une œuvre aussi improbable, et ça c'est fernando pessoa. maria da graça s'asseyait timidement, elle regardait le livre et observait les visages imprécis des personnages, leur expression sombre et effrayante. elle demandait ce qu'il avait peint en plus de ces portraits si durs. Le vieux maudit écarquillait les yeux de satisfaction, devant l'intérêt supposé de son élève, et feuilletait le livre, jusqu'à lui dire, cela, absolument magnifique.

ses baisers étaient terreux, et en plus vieux et maladroits, des baisers inquiets ou hâtifs. brusques. et elle ne les supportait absolument pas. elle se mettait à ranger la cuisine plus lentement, tourmentée par sa présence, et elle savait qu'avant ou après son travail, il lui sauterait dessus, parfois pour beaucoup, parfois pour peu. elle s'attardait à laver la vaisselle, cherchant dans les bulles de savon éphémères une solution à ses tourments. maria da graça voulait se nier à elle-même le fait qu'elle était tombée amoureuse de lui, mais il lui était difficile de garder en tête une telle idée. elle pensait qu'elle le détestait, mais elle le pensait obsessionnellement comme quelqu'un qui n'arrive pas à penser à autre chose, d'ailleurs bien plus grave, qui était de ne pas vouloir penser à autre chose. il était vieux, oui, très vieux, et il ne brillait pas par sa bienveillance et encore moins par sa correction. elle était mariée, et il le savait pertinemment. cela voulait dire qu'il n'était qu'un opportuniste qui profitait de la condition modeste de son employée pour la sauter et lui mettre le nez dans son ignorance en lui tenant des discours sur les merveilles du monde. maria da graça savait bien que c'était un homme orgueilleux et sans scrupules, toujours prêt à la soumettre à ses caprices et à dépasser largement ce qu'il était en droit d'exiger d'elle comme patron. pour résister à la violence de cette situation, elle se concentrait sur l'argent qu'elle gagnait en se disant que la vie était difficile et pour elle le difficile était supportable jusqu'à un summum d'excès.

elle avait souvent pris la décision de ne plus se rendre chez son maudit patron. trouver quelqu'un pour la remplacer, car les conditions de son emploi, quatre jours par semaine, ne comprenaient aucune obligation juridique et elle était libre de renoncer à son travail au moment où cela lui conviendrait. monsieur ferreira, plein d'importance et d'assurance, lui laissait les quelques billets de son salaire sur un plat dans l'entrée et il trouvait que c'était une telle fortune qu'il n'imaginait pas que cette femme puisse vouloir le quitter. il comptait précautionneusement les billets, qu'elle n'aille pas imaginer qu'il lui en donnait un peu plus pour la remercier de soins ou d'attentions exceptionnels et qu'elle s'attende à recevoir la même somme le mois suivant. pas question. les billets étaient posés dans le plat après avoir été recomptés deux ou trois fois, et ils restaient là sous un presse-papier en bronze en forme de main. maria da graça soulevait le presse-papier en sachant qu'elle trouverait dessous la somme la plus parfaitement exacte de toutes les sommes qu'elle touchait. si elle regardait chaque billet avant de les ranger c'était parce qu'elle pensait que l'homme un jour deviendrait fou, et que cela lui serait profitable ou alors grandement préjudiciable. regarder les billets était une façon de voir le temps

passer, encore un mois de gagné avant le grand chambardement de sa folie qui, elle le savait bien, la mènerait à sa mort.

et lui l'observait quand elle allait et venait entre le salon et la chambre. elle s'affairait particulièrement, afin d'éviter qu'il cherche à l'embrasser ou lui demander de se lever pour lui passer les mains sur le corps. elle s'appliquait le plus possible entre les sièges et la table pour ne pas lui donner l'occasion de penser qu'elle n'avait rien à faire et qu'elle avait donc le temps pour une pause charnelle. l'après-midi se passait, elle se calmait, au moins aujourd'hui c'est le jour de la paie. et lui se disait, j'aimerais qu'elle sorte d'ici épuisée, comblée au point de ne pas supporter son mari. il restait là absorbé dans ses pensées. ne connaissant pas cette aspiration, combien de fois maria da graça ne s'était-elle pas trouvée dans son lit, même à l'heure de s'en aller, lui donnant son corps et son temps qu'elle partagerait, plus tard, avec son mari. le vieux maudit gémissait et se persuadait que l'âge ne lui enlevait rien de son ardeur. elle croisait son regard au milieu de l'action et voulait lui dire qu'il ne comprenait rien à ce qui était en train de se passer et qu'elle n'était pas quelqu'un de remarquable ni pour lui ni a fortiori pour dieu, et qu'elle n'aurait jamais le vocabulaire suffisant pour lui faire comprendre cet amour odieux. elle s'extirpait de dessous lui, arrangeait ses vêtements, et lui fumait une cigarette qui empuantissait incroyablement l'atmosphère. elle se justifiait en disant, mon mari est à terre et j'ai du linge à laver à la maison, je suis en retard. il répondait en souriant et lui demandait, quand repart-il, un marin pêcheur si loin de la mer, ce n'est pas banal un mari de ce genre.

elle arrivait chez elle transpirant de honte. elle prenait une douche rapide, histoire de se sentir moins coupable d'aimer un autre homme et se mettait à la cuisine. augusto n'allait pas tarder à rentrer et il voudrait que tout soit sur la table, persuadé que sa fatigue était plus grande et plus digne de respect que celle de sa femme. au bout de dix-sept années de mariage et ses manières qui empiraient, maria da graça le considérait maintenant comme un inutile dont elle n'arriverait pas à se débarrasser. elle posait les œufs au plat devant lui, le riz, la soupe qui refroidissait et se laissait tomber sur sa chaise tandis qu'il se lamentait d'être là sans avoir rien à faire. je suis allé voir les travaux, disait-il, ils sont de plus en plus envahis d'hommes de l'est, désespérés et prêts à porter les camions sur leur dos pour survivre. ceux de l'est, continuait-il, sont des résistants qui vont pourrir la vie de tout le monde. parce qu'ils sont plus malins, plus forts, et qu'ils sont désespérés. elle mangeait d'abord sa soupe, sa main gauche sur ses genoux, tirant sur sa jupe pour la baisser, posant sporadiquement sa main sur son pubis un peu douloureux, un peu désorienté, avec une telle envie d'aller se coucher, pensant sans cesse à son maudit patron et à cette façon qu'il avait de s'imposer à elle, de la poursuivre de son désir.

augusto se tournait et se retournait sur le canapé, il avait mal au ventre, mais il ne savait pas que maria da graça versait dans sa soupe quelques gouttes d'eau de javel ou d'un autre abrasif quelconque. elle se contentait de baisser le son de la télévision et allait se coucher. les yeux fixés au plafond, elle pensait à des choses et d'autres. elle se promettait, chaque soir, d'essayer de trouver un moyen pour passer du temps avec quitéria, qui devait la maudire de ne plus lui parler alors qu'elles étaient voisines et qu'il leur arrivait de passer une semaine entière sans se voir. c'était toujours comme ça quand augusto était à terre. il se calmait avec une bière à peine fraîche et finissait par s'endormir dans le séjour, convaincu que c'était d'être à bragança qui le rendait malade. elle ne voulait pas le tuer, pauvre femme, juste lui faire payer le peu de liberté qu'il lui accordait, car être mariée avec lui c'était comme être attachée par la laisse à un crochet dans le mur et en plus un mur à la peinture écaillée et imbécile fait d'opinions imbéciles. si augusto mourait après ces quelques semaines de soupe à l'eau de javel, ce serait pour elle une surprise, bonne mais inquiétante, parce qu'elle ne se considérait pas comme une meurtrière. elle pensait à l'assassinat, et ne se voyait pas en prison, jetée dans une geôle

quelconque. elle se prenait pour une femme comme les autres, si bien que n'importe lequel de ses actes devait être compris comme quelque chose de raisonnable à la lumière de la cruauté de la vie qui lui était destinée. peut-être ces quelques gouttes d'eau de javel étaient sa façon de ne pas quitter augusto. de le garder encore à ses côtés, mais en l'annulant en partie. comment le transformer en une moitié de l'homme qu'il pourrait être, si maria da graça était déjà lasse de la moitié d'homme qu'il était, lasse et frustrée, sans espoir de changement. quitéria le lui disait bien, ça oui, jour après jour, il vaudrait mieux y aller tout de suite avec un litre, car à moi il me semble qu'un homme qui avalerait un litre d'eau de javel pourrait quitter sans problème ce monde pour un autre. elles pourraient sourire, si complices toutes les deux, et si inconsciemment criminelles. elles tiraient de ces conversations un amusement léger, fait de la matière la plus quotidienne et difficile de la vie. un amusement qui sublimait leurs rêves idiots d'adolescence, les fois où elles avaient couché avec un homme par amour, conscientes qu'après cela l'amour mourait. l'effort qu'il fallait pour accepter l'insensibilité masculine. l'abandon ou la solitude instituée par la volonté de dieu. après elles se disaient que tout cela n'avait aucune importance, qu'elles pourraient aussi bien être faites de pierre. errant de par le monde en le contemplant de loin, désamoureuses et même désintéressées. et quitéria disait, tais-toi, graça, tu es folle de ce maudit vieux, tu n'as aucune solution à part rouler en bas de la pente. ce qui voulait dire que toutes les choses de sa vie étaient en train de péricliter. hésitant entre droite ou gauche, pour toujours ou épuisées en une seconde, douces ou amères, aimées ou profondément haïes. il n'y a rien de pire que l'amour qui naît ainsi, de la haine qu'on ressent pour quelqu'un, lui disait quitéria, c'est comme se battre contre l'obscurité. et maria da graça versait une goutte d'eau de javel de plus dans la soupe d'augusto et croyait de cette façon se libérer de ses sentiments révoltants. elle passait de longs moments entre les étendoirs, à secouer les draps et à étendre des tapis sur les fils, et son corps était agité de tremblements, traversé par des frissons à l'idée horrible d'être amoureuse d'un vieux qui la méprisait et qu'elle avait si bien appris à mépriser aussi.

augusto dormait inconfortablement, il était agité et prononçait des paroles somnambules, quand maria da graça se levait très tôt, ne réussissant pas à se libérer de ses propres cauchemars, s'abandonnant, éternellement naïve, à l'âpreté de la veille.

elle disait qu'il était un maudit, parce que quitéria avait commencé à l'appeler comme ça. c'est un vieux libidineux, cette façon de te courir après, si ton mari vous surprend il le tuera d'un bon coup de poing bien appliqué. maria da graça lui demandait de parler plus bas. augusto devait être dans la maison et elles, dans les étendoirs, derrière l'immeuble, se trouvaient très près des fenêtres ouvertes de la cuisine. encore heureux qu'il ne t'ait pas fait un môme, vu que ton ventre est sec comme la terre, mais et s'il te file une maladie, disait quitéria, s'il te file une maladie, ce fils de pute. maria da graça avait presque quarante ans et se disait qu'elle était déjà si avancée en âge que ces choses-là ne risquaient pas d'arriver. elle vivait comme quelqu'un qui n'envisage pas vraiment d'avenir et s'en accommodait, n'y pensait pas. tu es folle, ma fille, lui disait son amie, tu es encore jeune et il te reste beaucoup de terre à semer, ne te laisse pas faire, oblige-le à utiliser des préservatifs, oblige-le, pauvre idiote. elle gesticulait comme une folle pour lui expliquer tout ça pendant qu'elle étendait des bassines entières de linge. avec ce que je gagne, répondait maria da graça, je ne peux me payer que la mort, la vie est trop chère pour moi. je suis une femme faible, c'est ça la vérité, mais je ne fuirai jamais rien. je mourrai de vieillesse, il n'y a pas de maladies pour une pauvre chose comme moi.

le vieux maudit avait une toute petite bite, c'est sur ce ton qu'elles se faisaient des confidences à son sujet. il t'enfile et tu ne sens rien. ne parle pas si fort. ce n'est pas que je ne sente rien, parce qu'il remue comme il faut, mais ce n'est pas le genre de bite à grossir beaucoup, répondait maria da graça. c'est sûrement un doigt, c'est pour ça que c'est dur, parce qu'à cet âge il ne doit plus bander du tout, se moquait l'autre. je sais bien reconnaître un doigt, ne sois pas bête. le vieux n'a peut-être pas de la dimension, mais pour ce qui est de l'envie, c'est un sauvage. elles riaient toutes les deux un bon moment et oubliaient que, au fond, maria da graça se réservait une fin terrible dans cette romance dérisoire. les gens meurent tous, pensaient-elles, et nous ferons comme tout le monde, inutile de protester. et lui avait une bite toute petite qui restait parfois à l'entrée et farfouillait comme si ce n'était qu'une promesse, mais jamais une vraie pénétration. elle ne jugeait pas, elle attendait tranquillement qu'il finisse, se nettoyait, avec l'impression que lorsque cela se passait comme ça, elle trompait moins son mari et se donnait moins le plaisir de se sentir une salope. et tu crois vraiment que tu vas mourir de vieillesse, reprit quitéria. bien sûr que oui, répondit son amie. je mourrai après que la plupart des gens m'aurent oubliée. les gens qui restent ici-bas oubliés de tous, tu sais, sont les plus forts. si rien ne les touche, ils restent et ils restent, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. quitéria hochait la tête et insistait, un de ces jours le vieux te tuera. écoute ce que je te dis, ma fille, tu es trop jeune pour te laisser persuader que l'amour c'est être violée.

maria da graça s'asseyait quelques minutes et se consolait en profitant de la chaleur de la nuit. et l'autre voulait toujours en savoir plus, à propos des rêves étranges que faisait son amie et sur ce qu'augusto lui avait dit après leur discussion du samedi. elle commençait par la fin. augusto, je ne peux plus le sentir ni le voir en peinture. j'attends seulement qu'il réembarque. tant de bateaux coulent et celui-là il n'y a rien à faire. elles s'appuyèrent au mur de l'immeuble et se mirent à regarder les étendoirs remplis, combien d'heures avaient-elles passées à laver, à étendre tout ce linge blanc et elles se turent un moment.

puis plus tard, quitéria riait. on se fait baiser, disait-elle. on se fait toutes baiser par ces types. maria da graça regardait au loin, elle se disait que si au moins le vieux maudit tombait amoureux d'elle, elle pourrait sortir de là, le laisser l'utiliser comme il le voulait pour calmer les enthousiasmes

qui lui surgissaient entre les cuisses, mais elle deviendrait une dame, entourée d'objets pleins d'histoire et de grandeur humaine, des objets qui feraient penser à des musées et des livres et des intelligences du monde. elle resterait là, inculte, mais suffisamment maligne pour ne rien gâcher. elle serait bien obéissante, comme elle l'avait été jusqu'à maintenant, gérant les assauts de ce maudit vieux et survivant au prix de moins d'œufs et de soupe et de plus de viande fraîche, de bons poissons, d'assaisonnements délicats et compliqués qu'elle copierait de recettes étrangères et tout. quitéria remarquait son air absent et savait, elle lui disait, cela ne te sert à rien de penser à ces choses, ma grande, en fait nous nous faisons baiser parce que nous sommes aussi des putes. et encore heureux que personne d'autre ne soit au courant.

quitéria aimait les garçons plus jeunes et avait l'habitude de les draguer parfois sans grande prudence. elle leur faisait des fellations comme si elle était assoiffée et qu'il n'y ait plus d'eau sur terre. qu'est-ce que tu veux, disait-elle, c'est de ça que j'ai envie. et ça m'est égal, ce ne sont que des jours et des nuits et sans tout ça, sans homme, nous sommes mortes. maria da graça n'écoutait pas trop ce que disait l'autre et elle ne cherchait pas à imaginer le nombre de garçons qui entraient et sortaient de la maison de son amie. il n'y a plus que des garçons de l'est, qui eux aussi l'ont petite, mais qui sont grands et beaux, continuait l'autre. tu devrais essayer et arrêter de te sentir coupable, augusto n'est qu'un imbécile et de taille, il ne mérite même pas les œufs que les poules lui pondent, et tous les efforts que tu ferais pour le cocufier seraient plus d'efforts qu'il ne mériterait que l'on fasse pour lui. et puis, c'est dans la jeunesse qu'on trouve la santé et l'énergie, tu dois cesser de penser que tu es vieille, ma fille, avant d'être vraiment vieille et de ne plus pouvoir penser autrement. tu ne sais pas ce que tu dis, lui répondit maria da graça, tu veux autant me protéger de la honte d'avoir le vieux sur le râble que de me voir courir après les petits jeunes. et ces gamins de l'est, augusto les déteste tellement que s'il me voyait bavarder avec l'un d'eux il me réduirait en poussière emportée par le vent. laisse-moi tranquille. ce que j'ai me suffit, et le mieux que j'aie à faire c'est de ne pas le perdre.

quitéria trouvait que son amie avait encore beaucoup à gagner à travailler chez monsieur ferreira, elle la trouvait plus intelligente, savante, quand elle lui expliquait qu'un requiem était une musique funèbre. c'était morbide et de mauvais goût d'écouter ces choses à la maison, c'était comme si on cherchait à annoncer un décès, il va te tuer, ma fille, il va finir par te tuer, que le diable l'emporte, mais c'était amusant de penser que même pour ceux qui étaient morts et n'entendaient plus rien, des grands génies avaient composé des œuvres inoubliables.

de temps en temps, quitéria assistait à des funérailles engagée par des croque-morts qui réunissaient un groupe de pleureuses pour former le cortège de ceux qui n'avaient personne. elle gagnait pour cela une cinquantaine d'euros et ça lui coûtait beaucoup moins que de frotter par terre et de faire du repassage. elle revenait avec plein d'histoires à raconter, à force de rester auprès du mort et de questionner le curé et le sacristain sur le défunt. maria da graça lui expliquait, le pire serait que j'entende tout cela dans mes cauchemars, je me réveillerais terrorisée et je ne pourrais pas écouter un accord de violon, ou autre chose de ce genre, toutes ces mélodies se mettraient à jouer toutes seules et ce serait comme si ces funérailles m'envahissaient la tête. quitéria se levait à l'heure de rentrer chez elle et lui répondait que ce qui comptait c'était que le meurtre ne lui envahisse pas la tête, que les trépassés on ne les voit que parce qu'on a peur ou qu'on est inquiets, mais ce qui nous gâcherait la vie ce serait de nous sentir responsables de leur mort. ne sois pas bête, quitéria, tu crois qu'un jour je serais capable de tuer augusto, demandait-elle. son amie ne répondait pas. je ne suis pas du genre à tuer qui que ce soit, insistait maria da graça, je suis plutôt du genre à mourir, et si je ne suis pas encore morte c'est pour les raisons que je t'ai expliquées, je suis ici oubliée même par la mort. quitéria se taisait, rentrait les bassines et plus tard oubliait toute cette conversation dans un sommeil profond,

sans interruptions ni cauchemars, si différent de ce qui se passait avec son amie.

quand augusto embarquait, prenant d'abord le car pour porto, puis après pour póvoa de varzim, pour continuer sur son bateau vers la mauritanie, six mois sans revenir, maria da graça demandait sa matinée à monsieur ferreira et ne venait travailler qu'à midi. elle restait à la gare routière centrale afin de voir augusto entrer dans un car et choisir une place près d'une fenêtre la mieux placée pour cet adieu débile. ah le paysage, pensait-elle, tu vas regarder le paysage d'ici jusqu'à loin de moi, tout content à l'intérieur de toi, ce que tu n'as pas le courage de me montrer. mais à cet instant-là, il se sentait inquiet comme un gamin partant pour le service militaire, plein de peur et de curiosité, les mains sur les genoux tenant son billet tandis qu'un léger frisson parcourait son sexe. augusto partait rejoindre son bateau comme quelqu'un qui revient chez lui, ému de faire ses adieux à maria da graça, non pas parce qu'il la laissait seule pendant si longtemps, mais plutôt parce qu'il se désolait qu'elle ne se morfonde pas à l'attendre pendant ces six mois de la bonne vie qu'il se préparait à mener. elle levait la main en signe d'adieu, et pensait, salaud, tu es tout heureux de partir, je sais que tu pars tout heureux et moi, je reste ici prisonnière de cette putain de maison. elle s'imaginait montant un jour dans le car, partant à porto, où elle n'était allée que deux fois dans sa vie, et qu'à force de frotter par terre on lui donnerait une chambre dans une pauvre pension et on la laisserait là parmi quelques milliers de personnes, une de plus, libérée de la mesquinerie de bragança où elle ne trouvait pas le moindre espace pour allonger ses bras. elle rêvait et se résignait. ce n'étaient que des pensées fugaces, comme si elle se passait le film de la vie d'augusto à la lumière de ce qu'elle savait de lui.

le vieux l'accueillait avec un enthousiasme évident. il se privait du plaisir de la renvoyer toute salopée à son mari, mais gagnait la liberté de la posséder sans courir de risque ni avoir à respecter ses heures de présence. il lui mettait la main entre les cuisses à peine elle entra. elle s'arrêtait immédiatement tandis qu'il lui tenait des propos obscènes qui la laissaient avec le même air ignorant que ses explications sur goya ou mozart. monsieur ferreira, je vais encore faire le déjeuner en vitesse, disait-elle, et il répondait, nous allons manger tout ce qu'il y aura, je suis affamé, maria da graça.

dans un certain sens elle était sa femme, que l'absence d'augusto rendait disponible. ils seraient seuls l'un pour l'autre dans l'intimité et c'était surtout à partir de là qu'elle fantasma sur un mariage, une officialisation de sa présence dans cette maison dans son aspect le plus honorable, qui ferait d'elle une dame comme elle ne l'avait jamais été. elle préparait le repas rapidement comme ce qu'elle faisait d'habitude, peut-être mettait-elle un peu trop de sel, un peu trop de poivre, un peu d'huile en trop, juste de quoi s'accuser d'être déconcentrée par l'attitude de monsieur ferreira, non pas comme quelqu'un qui se plaindrait mais comme quelqu'un qui bouderait et attendrait de l'autre qu'il lui dise une bonne fois pour toutes ce que signifiait pour lui ce qui se passait entre eux deux. mais le vieux salaud mangeait sans se rendre compte de rien. il ouvrait et fermait la bouche avalant une bouchée après l'autre sans s'apercevoir qu'il y eût quoi que ce soit en trop. elle savait que la cuisine était son art, mais il ne lui semblait pas que l'art fut incapable d'excès. il lui demandait de monter le son de la musique et un orchestre envahissait la maison et maria da graça se trouvait stupide de penser qu'un homme de soixante-seize ans veuille s'engager avec une femme qui lui donnait déjà tout pour quelques euros par mois, de croire qu'un homme si cultivé et si distingué puisse prendre pour épouse une femme de ménage laide et inintéressante comme elle. elle le trouvait dégueulasse. il était dégueulasse, capable de se servir d'elle en sachant très bien qu'il n'aurait jamais aucune responsabilité dans cette histoire.

dans le salon, dans un coin à côté des portes-fenêtres donnant sur la véranda, il y avait une trappe que maria da graça devait soulever très souvent. dessous, des marches raides conduisaient à une pièce sans ouverture vers l'extérieur où l'on entreposait les choses comme dans une resserre. pour sa

malchance c'était là que le vieux maudit voulait qu'on range le linge de maison, draps, nappes, les vieux rideaux que l'on accrochait pour les fêtes de Noël. elle descendait le vieil escalier avec précaution, souvent très chargée et dans un équilibre périlleux, et devait rester là sous un éclairage misérable, tentant de faire de cette pièce humide un endroit convenable pour le rangement du linge. il n'y descendait pas depuis longtemps, mais restait en haut de l'escalier, demandant si tout était bien en ordre, en criant comme s'il se trouvait de l'autre côté des montagnes. elle marmonnait deux ou trois mots et remontait. elle disait que cet endroit ne convenait qu'à des vieilles choses pourries, que ce n'était pas une bonne idée d'y laisser le linge ni quoi que ce soit. il se plaignait de ne pas avoir de place dans la maison, ce qui était un fichu mensonge ou une excuse idiote, et il finissait par admettre que cela lui faisait plaisir de savoir que cette pièce était occupée par quelque chose et que maria da graça descendît là tous les jours, sans quoi ce ne serait qu'un puits vide sous ses pieds, comme le négatif du salon, au fond duquel les énergies qui se trouvaient en haut se projetteraient comme des ombres et se perdraient. et il disait, il est bon de savoir que cet endroit a ses propres énergies, qu'il ne fonctionne pas comme le négatif du salon, je ne veux pas d'espaces morts dans la maison, je n'aime pas les lieux sans utilité, ils me paraissent chargés d'eux-mêmes, comme s'ils étaient vivants, comme s'ils nous regardaient et nous imposaient leurs propres décisions.

maria da graça baissait la musique, s'excusait d'en avoir pris l'initiative et affirmait qu'il lui était difficile de cirer le plancher du salon avec tous ces gens qui jouaient en même temps. il pouvait changer de disque et mettre les suites pour violoncelle de bach et disait, quand il est mort bach a dû expliquer à dieu ce que c'était que la musique, que dieu avait dû l'apprendre avec lui comme un enfant, j'en suis sûr. maria da graça ouvrait les fenêtres et laissait entrer l'air frais de la rue en se disant que ceux qui dehors entendraient les pleurs qui régnaient dans cette maison, penseraient que c'étaient des fous qui vivaient là, écoutant de la musique triste au lieu de faire leur possible pour se réjouir.

elle avait dans ses mains un petit flacon en verre contenant de la terre sacrée de jérusalem. elle était émerveillée. le vendeur lui disait que c'était de la vraie terre sacrée, pleine de qualités pour l'âme. elle regardait l'objet et l'agitait doucement, indécise. l'homme s'impatientait voulant la forcer à acheter. et puis maria da graça remarqua que pour la première fois, saint pierre là-bas au fond, avait les yeux fixés sur elle. sans doute la surveillait-il. elle réfléchissait, c'est vrai que la terre sacrée de jérusalem, un endroit où elle n'était jamais allée, l'attirait et ce flacon serait le témoignage éternel d'une louange à dieu, d'un autre côté, une fois entrée au paradis elle se trouverait sur une terre entièrement sacrée, une terre vivante sous les pieds du créateur. le vendeur se mit à hurler quand elle décida de refuser. elle fit deux pas et se réveilla. il faisait encore chaud en ce début d'octobre, elle était en nage, elle sauta du lit pour aller sous la douche, envahie par une sensation de dégoût, se sentant comme après le sexe avec monsieur ferreira. elle se sentait sale, comme quand le vieux éjaculait n'importe comment sur ses cuisses.

penser alors qu'on est au paradis, vous ne croyez pas que ce n'est pas correct, demandait-elle à monsieur ferreira, être au paradis et penser. et il disait, rêver qu'on va au paradis est quelque chose de si vieillot, je n'imaginai pas que quelqu'un puisse encore avoir un esprit aussi vieillot pour rêver à de telles choses. maria da graça s'énervait, elle ne voyait pas au nom de quoi il se moquait de ses idées sur la transcendance. elle insistait, le paradis devrait exister essentiellement pour qu'on se sente heureux, sans limites, tout le monde. et on ne devrait pas avoir besoin de penser ni de se souvenir de ce qu'on avait vécu auparavant. monsieur ferreira souriait moqueur, parfois il n'était qu'une image dans son rêve, maria da graça se réveillait après, agacée d'avoir inventé dans son sommeil une réplique également inutile de l'homme qu'elle aimait. et des rêves érotiques, lui demandait monsieur ferreira. rien, répondait-elle. je ne fais que des rêves désagréables, dans lesquels vous venez me dire, encore une fois, que je suis une ignorante et que si ce n'était vous, je mourrais et j'irais au ciel sans savoir qui était mozart, ou goya, ou proust.

tu es une femme de ménage, lui disait son amie, à moins que ces hommes aient inventé le ciffendeur marine je ne crois pas qu'ils te rendent plus heureuse. ils me rendent plus triste, je sais, mais ils ont toujours été persuadés que l'œuvre qu'ils ont laissée me rendrait plus heureuse. ne pense pas à ça, ma fille, travaille et avance. ne pense pas. et s'il faut que je pense plus tard, quand je serai aux portes du paradis, pour pouvoir entrer et avoir à tout justifier. les portes du paradis n'existent pas, il n'y a que des nuages et des chaises longues. eh oui. je dois convaincre mes rêves de cela, que la vie est suffisamment difficile pour qu'on n'exige pas que nous soyons responsables de ce que nous en faisons.

on était le cinq¹ et elle enrageait d'avoir à aller travailler. certains jours fériés devaient l'être pour tout le monde, pensait-elle, mais le vieux maudit n'avait pas voulu lui accorder cette journée pour qu'elle se repose. et nonobstant, il lui avait tenu des discours pleins de componction sur l'importance de cette date, prononçant des sermons éloquents tel un politicien ou un propriétaire de cheval aux dents pourries apprenant à son animal à ne pas sourire.

elle n'était pas très convaincue que cette date était une bonne date, si au moins cela avait été une bonne date pour elle aussi et qu'elle n'ait pas eu besoin de traverser la ville comme chaque jour. la ville en plus était insupportable. tout était arrêté, comme mort, rien ne marchait, rien ne fonctionnait. une lenteur exaspérante qui semblait émaner des maisons dans une inertie effrayante. et elle accélérait

le pas pour arriver à temps et n'être pas obligée d'écouter les sermons de monsieur ferreira, déjà sûrement tout excité par l'envie de l'instruire à propos de chaque détail de l'existence. elle accélérât le pas, chassant d'un coup de pied le chien qui la suivait, et accélérât le pas.

il n'est pas à moi, ce chien, disait-elle, il est idiot. le petit voyou ne la lâchait pas, rue après rue, au ras du sol, il s'était pris d'affection pour ses chevilles et ne s'éloignait pas de plus d'un mètre. au début, maria da graça ne l'avait pas remarqué. ce n'est qu'au bout de quelques minutes que la lumière se fit dans sa tête à propos de ce petit rectangle marron qui la suivait. elle marcha plus vite, accélérant dans les tournants comme si elle essayait de se cacher et qu'il fût possible que le chien ne l'ait pas vue prendre tel ou tel autre chemin. quelle bêtise, à un mètre de distance aucune option vers la gauche ou vers la droite ne pouvait échapper au chien. alors elle essaya de le chasser en s'adressant à lui à voix basse, pour que les rares passants ne s'amuse pas à les regarder comme un spectacle. comme rien ne marchait pour faire renoncer le petit animal à sa poursuite, elle s'assura que personne ne la voyait et lui allongea un coup de pied qui faillit atteindre le museau du pauvre petit rectangle marron. c'est à ce moment que quelqu'un lui adressa la parole, sans que les mots arrivent à son esprit. que dites-vous, demanda-t-elle. l'homme s'arrêta devant elle et répéta ce qui avait été peut-être ses premiers mots, pauvre bête, c'est ce que j'ai pensé. et en quoi ça vous regarde, demanda-t-elle, en quoi cela vous regarde, qu'est-ce que ça peut vous faire. si cet animal vous aime, ça me brise le cœur, c'est tout. maria da graça recula d'un pas, remplit ses poumons d'un tas de choses qu'elle aurait pu dire de mille façons, bonnes ou mauvaises, différentes et toutes aussi importantes. elle regarda l'inconnu dans les yeux et répondit, l'amour ne m'intéresse pas, c'est un truc pour les gens qui n'ont rien à faire.

puis elle contourna la barrière que le corps de l'homme avait dressée au milieu de son chemin et poursuivit, le petit chien derrière elle, tout comme avant et en même temps terriblement différent. elle posa sa main sur sa poitrine, elle avait envie de pleurer. monsieur ferreira devait l'attendre et elle remuait en elle ce sentiment ingrat qui consistait à attendre de lui de l'amour. et l'amour, pensait-elle, était cette chose dégueulasse, qui venait du cœur des hommes les plus horribles, elle en était absolument sûre.

il n'est pas à moi, dit-elle au maudit. il sourit et dit, entre portugais. l'animal sauta sur les marches et entra dans la maison comme s'il savait tout sur comment vivre là et comme si chaque chose lui appartenait. maria da graça ne réagit pas, elle courut jusqu'à la cuisine et s'assit pour ne pas s'évanouir. quelques secondes après, la petite bête vint la rejoindre. qu'elle le veuille ou non, le petit chien semblait être à elle, poussé vers elle par le mouvement de ses quatre petites pattes. elle l'observa attentivement pour la première fois et cria à monsieur ferreira qui la regardait, debout à la porte de la cuisine, il faut lui donner un nom, il faut qu'il sache comment il s'appelle pour s'habituer à nous craindre quand il nous entendra lui crier après. et monsieur ferreira répondit, mais je lui ai déjà donné un nom, vous n'avez pas entendu, il s'appelle portugais. c'est comme s'il était né aujourd'hui ou plutôt, comme si c'était sa fête, comme s'il était digne d'être baptisé et tout. et elle répondit, alors ça devrait être république ou déclaration, quelque chose comme ça. mais ce serait des noms de fille, et très moches. pas du tout, répondit-il, c'est portugais. elle accepta et répondit, c'est un nom de garçon, mais moche. elle se calma un petit peu au début, puis un peu plus, et voyant que l'animal était très sage, elle dit, c'est un rectangle marron, un ridicule rectangle marron, il doit être plein de puces et il s'appelle portugais. vous avez raison, c'est bien comme nom. on va lui donner un bain.

c'était un chien affectueux, qui avait complètement oublié celui qui avait dû auparavant lui servir de maître, tout attaché à monsieur ferreira et à maria da graça comme s'il voyait dans ces deux personnes un seul être et que naissait de ces deux personnes une énergie unique devant laquelle il se tenait correctement et se montrait reconnaissant en leur prodiguant les plus délicates attentions. si

bien que maria da graça se radoucît petit à petit, se surprenant même à le contempler et à trouver au fond de ses yeux un bien-être rare. c'est ainsi qu'à partir de ce cinq octobre, elle crut que son travail dans cette maison serait facilité par la complicité muette de portugal. elle l'emmenait se promener dans la rue, et peu lui importait d'emporter une pelle et une balayette pour ramasser ses cochonneries, c'était comme si elle acceptait une corvée naturelle en échange de quinze minutes d'air frais et d'éloignement du vieux maudit. elle disait, allez, portugal, on va faire pipi, elle avait l'air pressée et monsieur ferreira lui disait, serrez les jambes, maria da graça, ou vous allez vous pisser dessus.

quitéria lui conseillait de faire venir le chien. quand le vieux serait pris de ces chaleurs elle voulait dire. donc, tu appelles l'animal et tu fais en sorte qu'il reste là au milieu, à tout gâcher. personne n'arrive à rien avec un chien qui regarde. les chiens se mettent à aboyer et à hurler. ils ne comprennent pas ce qui se passe. ils pensent que les gens sont en train de se faire du mal et ça les perturbe. il va t'aider, tu vas voir qu'il va t'aider. et maria da graça souriait et répondait que ça ne l'avancât pas beaucoup en ce qui concernait le problème en question, parce que portugal assistait à tout, impassible, au pied du lit, sans broncher. hou, mais c'est dégueulasse, s'écriait l'autre, c'est comme s'il attendait son tour. tais-toi, répondait l'autre, ça me dégoûte rien que d'y penser.

elles s'habillèrent élégamment tout en noir et prirent le car qui allait à vinhais. attention à toi si tu m'embarques dans une embrouille, menaçait maria da graça. pas du tout, tu vas voir que ça n'est rien du tout. demain à neuf heures tout le monde sera là et l'enterrement est à onze heures. ce sera de l'argent facile. elles emportaient un grand sac dans lequel elles avaient mis des châles pour se couvrir pendant leur sommeil et un thermos de thé chaud. elles n'avaient rien d'autre à faire que de rester dans la salle à veiller à ce que la défunte ne se relève pas ou autre chose. c'était peut-être une idée idiote, que quelqu'un tienne à ce que la morte reste dans son salon jusqu'au moment de partir pour l'enterrement. c'était apparemment l'idée du curé, qui prétendait que la femme était morte d'avoir trop attendu son mari, et qu'il fallait qu'elle reste là jusqu'au dernier moment, comme si le mari pouvait revenir à la maison et surtout, comme s'il était possible qu'elle ressuscite pour le recevoir et qu'elle retrouve de cette façon son petit bonheur routinier. quand les gens viennent de mourir on a l'impression qu'ils pourraient renaître à la vie très facilement. ils sont là, bien droits, pareils à ce qu'ils étaient de leur vivant, et soudain on se rend compte qu'ils ne peuvent ni bouger ni parler, mais s'ils le faisaient ce serait si naturel, pensait maria da graça. et la vieille était là, dans l'attente qu'un grand amour lui demande l'autorisation de revenir, et dans la prévision d'un événement aussi romantique beaucoup de gens de vinhais s'étaient proposés pour veiller le corps toute la nuit, mais à l'heure de décider qui le ferait, les voix se turent, toutes occupées à leurs affaires, car en vérité personne n'avait envie de se taper cette corvée. donc, l'organisateur des pompes funèbres exigea la présence d'une professionnelle. le curé leur expliqua, dona albina est décédée de tristesse assise dans la sacristie. le pauvre monsieur joaquim doit se sentir perdu, il était parti à vila do conde passer quelques jours avec son fils, et en repartant de là-bas, il n'a pas réussi à revenir à temps. un jour aurait suffi mais pas pour arriver à temps, il ne restera plus rien que les murs. quitéria répondait, oui monsieur le curé, oui, ne vous faites pas de souci. et lui continuait, ce sont des gens qui n'ont jamais eu de problème et si ce n'était le fils malade de la tête qui vit sur la côte, il n'y aurait rien à dire à leur propos. et ça maintenant, pauvre bibinha, que dieu l'ait en sa sainte garde afin qu'elle veille elle aussi sur nous, nous qui en avons bien besoin. et quitéria disait, oui, monsieur le curé. maria da graça ne disait rien, elle trouvait que la salle était sombre et sentait la cuisine, ce qui n'était pas normal compte tenu d'une raison aussi absolue de ne plus jamais manger. le curé dit, les voisins ont fait une soupe, pendant cette journée où plein de gens sont passés ici. c'est une petite ville ici, et pour ce qui est de passer la nuit hors de la maison, pas beaucoup de maris seraient d'accord. maria da graça et quitéria se

regardèrent, se souvenant qu'elles étaient des putes et elles se sentirent alors comme bénies de l'être, aussi impures qu'indispensables même pour les choses les plus merveilleuses et sacrées de la vie, comme la mort.

tu sais, quitéria, cette vieille n'a pas l'air très sympathique. on dirait qu'elle est rongée de colère contre quelqu'un qui lui aurait volé le vieux. c'est sûr, il doit être avec quelque pétasse qui lui pique sa retraite et lui met des serviettes chaudes entre les jambes. et ça suffit à le consoler. tais-toi, quitéria, tout ça me fait peur, je n'aime pas du tout être là avec cette vieille plantée dans la salle. quelle importance, tu sais bien qu'elle ne va pas se relever, calme-toi. c'est tout simple, on n'a rien à faire. on s'installe chacune sur un canapé et on dort, s'il y a du bruit ça nous réveillera et on verra bien ce qui se passe. tu as vu les lustres, on dirait des gâteaux recouverts de sucre glace. si la vieille n'a plus personne, c'est sûr que le curé va mettre la main dessus avant que ceux de l'état n'arrivent. tu crois que le curé ferait ça. entre l'un ou l'autre, le curé ou l'état, qu'ils s'entretuent s'ils le veulent, même pour les lustres je ne voudrais pas avoir affaire à eux. et si on regardait dans les tiroirs, qui sait s'il n'y aurait pas quelque chose à glaner. ne dis pas ça, nous ne sommes pas des voleuses. ce n'est pas voler, c'est ne pas laisser se perdre des choses qui risquent de rester là des années avant qu'on décide qui va en hériter. quand ça arrivera tout sera vétuste ou rouillé. mais quand même, ça ne me plaît pas, ce serait toujours du vol. tu es vraiment idiote, ma vieille, on va juste jeter un coup d'œil. allez. des grands couteaux, on dirait des couteaux d'assassin. ma balance est abîmée, mais celle-là est trop vieille. regarde les verres, même à l'époque de ma grand-mère il n'y en avait pas des comme ça, quel âge elle peut avoir la morte. les morts n'ont pas d'âge. quoi. c'est une idée. que quand on est mort, on n'a plus d'âge. tu me fais peur. chut. tu as entendu. non. il m'a semblé entendre un bruit. si ça pouvait être un homme et qu'il nous viole. tais-toi, tu es vraiment trop bête. et toi, c'est pire, tu tombes amoureuse d'un vieux con qui te baise avec son petit doigt et qui pue. il ne pue pas. chut. encore. c'est peut-être le mari qui est revenu. non. ce n'est pas ça. c'est dehors. ça doit être quelqu'un qui essaie de regarder. allons voir à la porte d'entrée si on entend mieux. je vais voir si la vieille est tranquille. bien sûr qu'elle est tranquille, qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse, elle ne peut qu'être tranquille, rien d'autre. tu es insupportable. et toi tu es bête. chut. ça doit être un chat. que le diable l'emporte. tu sais, je ne veux rien emporter de cette maison, juste un souvenir, tu comprends. quoi. un souvenir. moi, je ne veux aucun souvenir de la vie ou de la mort de cette femme. ce que j'ai me suffit, mes objets, mon entourage, ce que je dois avoir en tête pour quand je mourrai. je ne veux rien d'ici. tu es de plus en plus bizarre, il va falloir que je commence à m'occuper de toi. tu n'es pas de taille. il y a plein de chats. ce n'est pas le mari, ni un voyeur, et encore moins un violeur. on va devoir s'emmerder ici, sans la moindre distraction. tu es sûre qu'ils vont nous donner cent euros. oui. cent euros. c'est bien. et le vieux maudit. je lui ai dit ce que tu m'as dit, qu'une de mes cousines est morte. c'est bien. il faut qu'il s'habitue, tes cousines sont toutes très vieilles et elles vont commencer à mourir. ça va être d'une tristesse. chut, ne ris pas, ce n'est pas bien. quoi. rire ici, devant la défunte. écoute, ma vieille, qu'elle rigole là-haut dans le ciel de ce qu'on raconte ici en bas, ce n'est pas pour lui manquer de respect. oui, la pauvre, mourir d'amour, en attendant. c'est cette histoire d'attendre qui me fait de la peine. mourir d'amour ça doit se faire pendant qu'on baise, ça oui, c'est mourir de bonheur. mais mourir en attendant que l'autre revienne, c'est l'horreur. je me dis qu'elle est peut-être au paradis assise pour l'éternité les bras ouverts pour accueillir un mari qui n'est jamais arrivé. quelle horreur. elle a l'air mauvais, tu ne trouves pas. si. elle est furieuse, et si elle n'était pas morte, elle serait à la porte un rouleau à pâtisserie à la main et elle te lui mettrait une bonne raclée. j'aimerais bien voir ça, lui arrivant et elle lui tapant dessus à bras raccourcis histoire de lui apprendre à être un cavaleur. tu peux parler. je parle pour toi. et pour toi. pour toi. merde et pour toi. tais-toi. tu fais l'intéressante. chut. tu

as entendu. oui. ce n'est pas un chat. aïe, tais-toi, idiote, tu es en train de me faire peur. chut. écoute, espèce de folle, je fais ça depuis des années, parfois toute seule, et je n'ai jamais eu peur, alors tu te calmes, et tu arrêtes de me stresser. je te jure que j'ai entendu quelque chose. moi aussi. mais c'est dehors. bien sûr, que c'est dehors. mais quoi. un homme, un homme s'il vous plaît. chut. encore. tu crois que c'est le mari qui n'ose pas entrer. non. il doit déjà savoir qu'elle est morte, s'il est arrivé à vinhais, sa photo est dans tous les bars, toutes les vitrines, donc il peut entrer sans inquiétude, pauvre type. il va mourir de remords. on va boire du thé. l'inquiétude me frigorifie. tu trembles. c'est le froid. c'est la peur. c'est le froid. le bruit m'a fait sursauter, mais je n'ai pas peur. quelle trouillardade. imbécile. trouillardade. assieds-toi et écarte les jambes. ne ris pas. ce n'est pas toi qui trouves incorrect de rire devant la morte. écarte les jambes pour y poser la bouteille. je crois que je vais aller chercher des tasses. je n'en veux pas. pourquoi. ça m'impressionne. c'est toi qui est impressionnante. ça oui. mais pas assez pour éblouir dieu. quoi. c'est une idée. il faut que je m'habitue à ce que tu sois une femme d'idées. et quoi encore. tu sais qu'aujourd'hui, on stocke des informations qui ne seront jamais, jamais, consultées. quoi. je n'arrête pas de penser à ça. c'est à ce vieux maudit que tu n'arrêtes pas de penser, tu ne penses à rien d'autre. c'est qu'avec l'informatique, on peut tout enregistrer, de la chose la plus importante à la chose la plus insignifiante. depuis les affaires de l'état jusqu'aux histoires d'adolescents. et beaucoup de ce qui est enregistré ne sera jamais consulté, parce que personne ne s'y intéressera ou n'aura le temps de le faire. quelle angoisse. c'est comme s'il y avait une multitude de gens qui voudraient laisser une trace pour l'avenir et que l'avenir serait saturé. c'est complet, pas de place pour tout le monde. moi, je trouve que c'est bien de mourir et rien de plus. oui, mourir et rester bien tranquillement morte, sans plus de souci, sans personne pour s'occuper de moi. on sera mieux après notre mort, je n'ai pas envie de laisser de trace de moi dans un endroit où on ne fait que nous emmerder. je suis d'accord. c'est vrai, on meurt et tout sera bien mieux après. et si saint pierre était un fils de pute prétentieux. quoi. comme un videur de discothèque, tu vois, qui exige les cartes de membre, ce genre de passe-droit qu'on ne donne qu'aux amis pleins de blé, de ceux qui pètent plus haut que leur cul et qui parlent la bouche en cul-de-poule. quoi. quel langage. je fais souvent un rêve étrange dans lequel saint pierre n'est pas vraiment sympathique et où l'entrée au paradis est très compliquée, comme s'il nous fallait encore passer un examen de bonne conduite, un examen qu'on rate, surtout à cause du manque de réaction, ce qui nous conduit en enfer. pourquoi est-ce que tu ne rêves pas d'hommes, c'est tellement plus facile. chut. putain, quelle merde. le bruit était fort, là. c'est quelqu'un qui marche dehors. j'ai peur. moi aussi. aïe, quitéria. qu'est-ce que tu vas faire. appeler la police. il doit bien avoir une police dans le coin. le téléphone fonctionne encore. le portable. c'est là-devant. voyons la vieille. tout est en ordre. ouf, quelle sale tête elle a. sors de là. tu commences à avoir peur d'elle aussi. c'était juste pour voir si tout allait bien. c'est pour ça qu'on est là. cent euros. mince, mais qu'est-ce qu'on galère pour les avoir. appelle la police, même si ce n'est que pour attraper les chats. attends. c'est un chat. tu as entendu. il a miaulé. c'est un chat. regarde. mince. on dirait un tigre. oui. et sur tout le bazar qu'il y a là-dehors ça résonne encore plus fort. tu crois qu'on devrait le chasser. je n'ai pas envie d'aller dehors. moi non plus. je croyais que tu n'avais pas peur. c'est pas bien de rigoler. je ne ris pas. assieds-toi. tais-toi. tu m'énerves. tu sais que je trouve que la vieille est de plus en plus moche de méchanceté. il paraît qu'elle avait un fils, ou qu'elle a un fils. c'est ce qu'a dit le curé. et il est où. il a quitté son emploi et il a disparu. il travaillait dans une banque, à vila do conde. il était fou, tout le monde était au courant. c'est sûrement lui qui a pourri la vie de son père. c'est lui qui l'aurait tué. peut-être que oui. tu crois. bien sûr, s'il n'est pas revenu, c'est qu'il doit peut-être à l'heure qu'il est être en train de flotter dans une rivière. la rivière ave². pour voir s'il vas'envoler plus vite vers le pays des âmes. un fils est un fils, il ne peut pas tuer ses

parents. tais-toi, quelle idée idiote. mon père était un crétin, qu'il aille au diable, heureusement qu'il est mort et qu'il existe un enfer pour des gens comme ça. l'enfer ça n'existe pas. mais si ça existe. mais non. tu es bête, le pape court partout en disant qu'il n'y a plus d'enfer pour que les gens n'aient plus peur de la mort et qu'ils donnent de l'argent à l'église tellement ils sont contents, mais quand l'heure arrivera tu verras comme ils te feront griller le cul. à moi non, parce que non seulement je fais très attention à moi, mais en plus je ne fais de mal à personne. si tu vas au paradis, moi aussi j'irai. il faudra juste que je trouve comment passer devant ce pourri de saint pierre. aïe, ma fille comment tu es, arrête de blasphémer ici, près d'un mort les oreilles de dieu sont grand ouvertes. tu crois qu'on peut dire des choses exprès pour qu'il les entende. oui, je crois que oui. je n'ai jamais pensé à ça. qu'est-ce que tu veux dire. je ne sais pas. eh bien moi, je regrette d'avoir été dure avec andriy quand il s'est arrêté en pleine baise pour penser au chagrin de sa famille qu'il a laissée en ukraine. comment. et là, je me sens coupable. et pourquoi tu as été dure avec lui. parce que j'étais allumée, et lui il avait la tête ailleurs, rien du tout, aucune joie entre les jambes. et tu crois qu'en parlant de ça maintenant dieu va courir lui présenter tes excuses. ce n'est pas de cela qu'on devait parler. et si le fils revenait. comment. le fils qui a disparu, il pourrait revenir. aïe, c'est peut-être lui dehors. chut. c'est rien. il faisait un mètre quatre-vingt-dix-sept, il a sûrement une bite en conséquence. quelle idée dépassée. ce n'est pas comme ça. ah, la spécialiste a parlé. chut. saloperie de chat, quelle saloperie de chat. on va aller dehors lui filer des coups de balai. allez viens, trouillard, on va le chasser. allons-y, je ne me défile pas. et si c'était le géant. tais-toi. viens minet, que je te coupe en deux, salopard. chut. le mieux c'est qu'on retourne dans la maison. comment. je ne vois pas le chat. il s'est caché, il n'est pas idiot. allez, ma grande, du cran, arrête de me casser les pieds, du cran. il n'y a plus un bruit, ce n'est pas une bonne idée de rester comme ça dehors. je regrette seulement qu'il ne se montre pas, je te lui aurais envoyé une de ces volées de coups de bâton. j'aimerais bien. chut. qu'est-ce que c'est. ça vient de là-dedans. tu crois que le chat est entré. il ne pouvait pas. mais c'est là-dedans. écoute, d'ici à la voiture il y a cinquante mètres, pour moi c'est tout de suite. qu'est-ce que tu racontes, et la vieille, tu es folle. non, c'est juste pour aller chercher la police. calme-toi. allons voir si la morte va bien sans quoi nos cent euros chacune vont s'envoler. j'ai peur. attends. moi aussi. ne te moque pas. j'ai l'impression que ça t'amuse tout ça. calme-toi, ma grande, calme-toi. retournons auprès de la vieille, qui à mon avis doit être en train de se moquer de nous. avec sa tête de méchante. ça devait être une mauvaise femme. le diable m'emporte, je n'ai jamais aimé vinhais. ne raconte pas d'histoires, tu aimais un certain eduardo qui venait chez toi te rendre visite. tu te souviens encore de lui. bien sûr. il était très beau et quand tu l'as quitté il m'a fait la cour. et toi. je l'ai envoyé balader. je ne m'en souviens pas. normal, tu ne penses qu'à te faire violer et aller au paradis. au fond, tu n'es pas douée pour être une pleureuse. pour être une bonne pleureuse professionnelle, il faut être convaincue qu'on a la vie devant soi pour ne pas être en concurrence avec le client. ne parle pas comme ça. la vieille aurait bien voulu ne pas être notre cliente. si c'est un chat, je te jure que je vais le faire rôtir au micro-onde et que je vais rester devant pour le regarder griller. pauvre bête. peut-être que la vieille avait un chat de compagnie, et maintenant le malheureux erre dans le coin, désespéré, sans savoir où aller. les chats ne s'attachent pas, ce sont des sales bêtes. je déteste les chats. moi non, je ne les déteste pas, c'est juste qu'ils ne m'attirent pas. ils te disent miaou comme à n'importe qui, pourquoi t'appelleraient-ils. verrouille la porte. et tais-toi aussi, ce n'est rien. ça doit être un bruit de la maison ou de chez les voisins. on va dormir, et ça nous fera partir d'ici plus vite. mais j'ai peur. moi aussi. mince, une rivière oiseau, comme si une rivière pouvait s'envoler avec ses poissons et ses bateaux et tout ce qu'il y a au fond et passer au-dessus de nos têtes sans rien laisser déborder. une rivière volante, quitéria, c'est incroyable.

ekaterina accompagna andriy au train de kiev qui allait lui voler son fils. elle lui acheta son billet et lui demanda mille fois s'il avait bien les indications pour l'avion qui partirait du pays. andriy répondit mille fois que oui, que tout était en règle et que tout irait bien. il emportait le peu d'argent dont il disposait réparti dans chacune de ses poches et dans ses chaussettes et il promettait qu'il reviendrait vite. ekaterina regardait partir son fils comme s'il était en train d'être enterré, qu'elle le voyait disparaître dans les profondeurs de la terre et elle ne pouvait se résigner à sentir son corps s'éloigner du sien. elle ne pleurerait pas plus que raisonnable, parce qu'il était indispensable qu'il fasse ce voyage et que le courage ne lui manque pas à ce moment si important de sa vie. mais elle s'évanouirait sûrement dès que le train aurait atteint la première courbe plus loin et qu'andriy ne pourrait plus la voir et qu'il ne saurait pas que les jambes allaient lui manquer, si seule et malheureuse dans korosten soudainement dévastée à ses yeux. le train s'ébranlait et elle avait l'impression que ses bras s'étiraient comme des élastiques accompagnant le visage inquiet de son fils. son corps suivait le train et la distance ne pourrait pas rompre l'élastique, se disait-elle plus calmement. tu seras toujours mon fils chéri, andriy, et je souffrirai de ton absence de même que je ne serai heureuse que lorsque je saurai que tu vas bien.

la population de korosten s'était déjà habituée à voir partir ses enfants et il n'était pas étrange de voir des mères tombées le long des voies ferrées regardant les rails comme un fil les reliant encore à leurs fils. quelqu'un aida ekaterina à se relever en lui disant quelque chose qu'elle n'entendit pas et elle s'assit un moment en attendant de pouvoir émerger du flot de ses larmes. elle se ressaisit un moment plus tard. il était vital qu'elle retourne à la maison, parce que sasha devait être comme un fou et se cogner contre les murs du désespoir de perdre son fils et de ne pouvoir pas même l'accompagner comme l'avait fait sa femme. c'était à elle de faire les dernières recommandations à son fils, peut-être celles dont il se souviendrait le mieux et qui lui seraient les plus utiles. il était très important qu'elle ait en tête tout ce qui pouvait arriver de dangereux, parce que le rêve de partir travailler au portugal comportait aussi le voyage, la sortie de l'ukraine et les ennemis dont serait certainement infestée sa route.

ekaterina avait demandé à sasha de ne pas effrayer andriy. celui-ci était parfaitement habitué à la folie de son père. mais ce serait triste qu'il soit obligé de partir en voyant encore une fois la terreur sur son visage. aussi, la nuit d'avant, ekaterina avait longuement parlé avec sasha avant qu'ils ne s'endorment. elle lui avait expliqué qu'il était très important que le lendemain il oublie ses ennemis, qu'il ne parle pas des soldats, qu'il n'inquiète pas andriy, parce que leur fils avait besoin de courage pour partir si loin et qu'il en aurait si eux, ses parents, prononçaient les bonnes paroles et l'aidaient à croire qu'il avait pris la décision qu'il fallait pour cingler droit vers son bonheur. sasha répétait que oui, qu'elle avait raison et qu'il ne devait pas inquiéter son fils en aucune manière, il lui dirait sa fierté de le voir devenu un homme et capable de partir seul affronter la vie. il lui dirait qu'il l'aimait et rien de plus. il permettrait même que la porte de la maison se referme sur son sourire tendre et sincère.

andriy embrassa son père, un léger baiser sur sa joue, et il s'apprêtait à le serrer dans ses bras, quand le regard de sasha se troubla et il se mit à hurler. dans sa tête les soldats allaient rattraper son fils et le tuer avant même qu'il n'arrive à la frontière. sasha était sûr qu'andriy n'arriverait jamais au portugal, parce qu'ils l'abattraient sauvagement, ces crapules, parce que rien ne les arrêterait, pas

même l'innocence de leur victime. andriy était habitué à tout ça, à la panique continuelle de sasha, à ses hurlements, mais il est vrai qu'au moment de son départ tout prenait une couleur d'éternité, comme si sasha allait rester là, nuit et jour, à hurler à jamais. ekaterina le supplia de se calmer, tout se passerait bien, et sasha partit se cacher dans le coin le plus sombre de la cuisine, frappant le mur de ses poings, ses paupières serrées sur ses yeux fermés et criant, ils viennent me chercher maintenant, ekaterina, ils viennent me chercher maintenant et ils vont me tuer.

pour arriver au portugal, avec seulement le nom d'un russe, mikhalkov, et un numéro de téléphone, andriy allait devoir faire un parcours compliqué. l'argent qu'ekaterina et lui avaient pu rassembler n'aurait pas suffi à payer un voyage direct, il devrait changer de moyens de transport et attendre. andriy emportait un carnet où tout était noté, il le consultait fréquemment, les horaires et les lieux par où il devrait passer. en feuilletant les pages du carnet, il découvrit pendant son voyage que sasha avait écrit, je t'aime andriy, imagine-moi en train de te sourire.

il était trois heures du matin quand sasha se leva en se sentant lucide. il se rappelait tout ce qu'ekaterina lui avait dit et il était convaincu qu'il serait en mesure de faire tout ce qu'il fallait pour que son fils puisse partir sans inquiétude. mais il réfléchit et éprouva du plaisir à l'idée d'écrire sur une page du carnet la façon dont il souhaitait que son fils se souvienne de lui. sasha pensait que son devoir de père l'obligerait à sourire à l'instant où son fils lui tournerait le dos. il se disait que peut-être sa tête ne lui permettrait pas de montrer à andriy combien il était un bon père. il écrivit ce mot et se félicita pour cette opportunité si infime de prouver son amour à son fils. il écrivit ce mot et retourna au lit où ekaterina qui s'était réveillée lui demanda, où étais-tu, sasha, et il répondit, je suis allé voir andriy, il me manque.

sur le chemin de la gare à chez elle, ekaterina sécha ses larmes et pensa aux jours à venir sans andriy, au quotidien de ses jours sans son fils, son fils unique. le temps ne serait plus que celui du vieillissement implacable, rien d'autre. sasha irait sans doute de plus en plus mal, à cause de l'âge et à cause de la tristesse aussi, et elle serait de plus en plus fatiguée, jusqu'à mourir d'épuisement, vidée. ekaterina s'éloignait de la gare, fusillée par la lumière pâle de korosten, le cœur poignardé par la certitude qu'elle ne verrait plus jamais son fils. lorsqu'elle ouvrit la porte de la maison, elle trouva sasha évanoui dans le couloir. elle le releva doucement et le coucha dans son lit. elle remercia le ciel pour ce moment de silence et regarda autour d'elle. elle pensa aller dans la chambre d'andriy mais se dit que ce n'était pas encore le moment de se suicider et s'assit. la cuisine était tranquille comme rarement. elle pensait, je ne pourrai plus jamais entrer dans la chambre de mon fils. sasha se réveilla, l'appela, elle se leva de sa chaise et la vie devint cette vie qui ne bougerait jamais plus, rien que tous les deux, jusqu'à ce que le désespoir ne laisse la place à rien d'autre.

andriy s'appuya un peu contre le mur bleu, près de la fenêtre. à travers le rideau il ne voyait presque rien de ce qui se passait à l'extérieur, il ne recevait que la lumière, comme s'il pouvait ici changer de peau, être un autre. quitéria lui avait dit qu'avec sa peau si blanche on aurait pu le prendre pour un albinos dans un pays comme le portugal. andriy souriait. il restait immobile sans rien dire, son long corps équilibré détendu, son sexe petit, et elle pensait encore une fois à ce qui s'était passé. elle ne s'attendait pas à des élucubrations philosophiques dans un moment d'offre de sexe aussi gratuite. il ne fumait pas, mais il avait l'air de fumer, l'air satisfait, sans rien attendre, juste dans la jouissance du moment présent. peut-être parce qu'il n'avait plus de forces et tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il voulait, c'était rester là sans raison aucune, sans autre argument que celui de vouloir et de pouvoir rester là. les désirs dont elle avait été la proie exaspérée s'étaient apaisés et elle était devenue plus humaine, détournant son regard de lui pour ne pas le stigmatiser et parlant à tort et à travers, sans que le garçon réponde quoi que ce soit. ça ne faisait rien, se disait-elle, qu'il ait perdu son érection dès le début et qu'il ne soit arrivé ni au milieu ni à la fin. ce n'était pas important, ce genre de choses faisait partie de la nature même des hommes. il fallait qu'il se sente bien, qu'il revienne et fasse tout ce qu'il n'avait pas pu faire cette fois-ci. c'est que l'hiver est vraiment froid, commentait-elle. j'imagine que pour toi ce n'est rien, mais pour nous c'est terrible. il n'y avait pas de chauffage chez elle, et le corps nu du garçon semblait refroidir encore plus l'atmosphère, comme si sa peau dénudée avait accumulé tout le froid de la maison, ce qui nuisait gravement à la beauté de la présence de cet homme nu. andriy s'approcha alors du lit et s'excusa en avouant la vérité, je pas être heureux, mon père très malade et ma mère mal en ukraine. je penser toujours à ça et je pas possible penser autre chose. quitéria n'était pas dotée des meilleures manières, elle en était elle-même consciente. et les questions d'argent la faisaient réagir violemment pour défendre son petit monde bien protégé, ce qui effrayait ceux qu'elle soupçonnait de vouloir lui demander une aide financière. elle répondit, ne te figure pas que je vais te payer tes services, je ne suis pas femme à payer pour le sexe et tu ne serais pas entré dans ma maison si tu t'étais présenté comme une pute. il recula, ses yeux s'embruèrent et il se rendit compte de la distance en années-lumière qui le séparait de cette femme et combien il avait été naïf de lui avoir parlé de ses problèmes. il commença à se rhabiller avec l'empressement que lui dictait son besoin de sortir de là, il savait, c'était si évident, que, même s'ils faisaient partie de la même planète, ils avaient évolué comme deux animaux différents, avec des cerveaux totalement dissemblables et qui s'étaient construits de façon si opposée que la moindre ressemblance entre eux ne devait pas se chercher ailleurs que dans l'emboîtement anatomique favorisé par le sexe, et rien d'autre. rien d'autre lui disait-il, je ne veux plus parler rien. je sortir maintenant et excuse-moi. et quitéria s'enroulait dans un peignoir bon marché, chaussait des pantoufles colorées et se demandait si elle devait l'empêcher de partir de façon si abrupte. dans l'immédiat, elle pensait qu'il avait été indispensable de mettre les choses au point, afin qu'il ne commence pas à profiter de son intimité physique avec elle pour s'installer dans un bien-être pour lequel elle s'était battue toute sa vie. d'un autre côté, le visage fermé du jeune homme, ses paroles rares et ses phrases si péniblement construites lui faisaient penser qu'il risquait de se retrouver comme un poisson hors de l'eau, réduit à essayer de survivre, un animal cherchant juste à respirer.

maria da graça comprenait que son amie doive se défendre, et pour ce qui concernait l'exploitation, elle avait suffisamment donné dans le passé, toutes les fois où elle avait été grugée, où

ses patrons ne l'avaient pas payée et même le fait d'avoir à veiller des morts, et en dernière analyse se trouver imprégnée des énergies de leurs âmes, comme si elle accumulait des fantômes et qu'elle devait les gérer dans sa tête heureusement si positive. et quitéria ajoutait, ne me parle pas du passé, la mort de mes parents et la disparition de glorinha ont épuisé toute mon énergie. ta sœur, demanda maria da graça, tu crois qu'elle va réapparaître un de ces jours. non, répondit son amie, elle doit être morte, un camion quelconque a dû lui passer dessus, si dieu le veut. ne dis pas ça. gloria s'est enfuie, graça, et quand on fuit c'est qu'on n'a pas envie de revenir.

elles demeurèrent silencieuses, elles réfléchissaient avec plus de sensibilité et reprenaient le cas andriy. bien sûr andriy venait de loin et, incapable de parler un bon portugais, il finissait par leur paraître substantiellement plus inapte qu'il ne l'était en réalité, toujours un peu comique, même quand ce qu'il disait était grave, perdant ainsi toute possibilité de convaincre ses interlocuteurs du sérieux de ses propos, comme, surtout, de son intelligence. quoi, lui demandait quitéria. tu veux dire que parler une langue qui n'est pas la nôtre, que nous dominons mal, nous fait paraître plus bêtes que nous sommes en réalité. l'autre réfléchit un instant, elle ne s'était jamais posé la question de savoir si son amant était particulièrement intelligent. pour elle il lui convenait comme il était, mais penser de cette façon était révolutionnaire. si andriy avait parlé parfaitement portugais, si elle l'avait parfaitement compris, qu'aurait-il bien pu lui dire. il leur suffisait de se mettre d'accord sur l'achat de préservatifs ou de décider s'ils allaient rester debout ou couchés pour baiser. peut-être lui demanderait-il solennellement de lui parler de ses rêves, ou lui parlerait-il avec gravité de la grande famine ukrainienne des années trente du vingtième siècle. maria da graça s'enroulait plus douillettement dans son châle et ne répondait rien. elle n'avait aucune envie de discuter d'amour ou d'histoires de cul. elle avait suffisamment à faire avec les discours de monsieur ferreira qui la soûlait avec toutes ses bêtises. avec lui, avouait-elle, je me sens encore plus conne, et ce n'est pas parce qu'il me bassine avec ses sermons sur les aspects les plus raffinés de la culture, mais parce qu'il m'oblige à l'aimer alors qu'il n'est qu'un vieil imposteur autoritaire.

la nuit s'écoulait sans que rien de notable ne se produise. il n'y avait plus de bruit, ni de chats ni de maris revenants ni de fils prétendument assassins, la nuit était paisible, exactement comme la vieille albina étendue là avec son air antipathique. les deux femmes marmonnant leur vie jusqu'à s'écrouler mortes de sommeil, bien plus tard qu'elles ne l'auraient cru. les sujets de conversation ne leur avaient sûrement pas manqué pour rester réveillées, ce qui montrait à quel point elles s'écoutaient mutuellement, n'ayant aucun secret l'une pour l'autre, se racontant tout de leurs angoisses, de leurs faiblesses, constamment proches dans une amitié de toujours et pour toujours. maria da graça s'endormait avec la certitude presque absolue que dans ce lieu où flottait l'ouïe de dieu, elle pourrait rêver aux portes du paradis et peut-être lui serait-il concédé une solution, une réponse plus satisfaisante, qui lui permettrait de poursuivre son existence libérée de cette angoisse qui ne la lâchait pas. elle commença par entendre les boniments des camelots, elle reconnut le mur et la porte bien gardée. et alors qu'elle allait poser le pied sur les pavés de la place où se tenait la foule, la lumière s'éteignit dramatiquement, comme dans un film, et elle chercha des yeux la fenêtre contre laquelle s'appuyait le corps nu du vieux maudit, et elle pensa à la mère du vieux qui devait se trouver dans l'embarras quelque part loin de là. dans le rêve de maria da graça monsieur ferreira avait quelque chose d'andriy, comme si elle avait voulu que le vieux révélât sa fragilité au grand jour, exposé, faisant appel à elle comme un enfant cherchant les bras. elle pensait alors qu'elle le prendrait contre elle, qu'elle lui donnerait une clé de sa maison et qu'elle accueillerait sa mère comme si c'était la sienne et ferait tout pour les aider, elle lui donnerait de l'argent, elle lui donnerait tout l'argent et toute la santé dont elle disposerait.

le lendemain matin, très tôt encore, le père luís entra dans la maison de bininha pour trouver les deux femmes dormant à poings fermés, indifférentes au bruit de la porte qui s'ouvrait et à la voix qui les appelait. la vieille était immobile comme il se devait, mais avec une expression terriblement plus grave, comme si la mort l'avait aigrie et qu'elle avait été de plus en plus furieuse. maria da graça disait, elle doit savoir quelque chose que nous ignorons, quelque chose qui la révolte. le curé s'empressait, ce n'est rien de cela, les cadavres ont toujours des réactions, ce sont les gaz, les liquides, des spasmes qui les transforment. on va peut-être célébrer la messe le cercueil fermé, ajouta-t-il. si les gaz continuent à la faire bouger, les gens vont être terrifiés et d'ailleurs personne ne voudra plus prier pour son âme vu la tête désagréable qu'elle a, dit quitéria. elles s'éloignèrent. les hommes chargés de porter le cercueil jusqu'à l'église arrivèrent. celui-ci resterait là-bas jusqu'au moment des obsèques à onze heures. et maintenant, demanda maria da graça. nous allons nous laver la figure et hop à l'église, c'est le plus facile qui reste à faire, répondit l'autre. dona albina s'enferma dans son cercueil capitonné et partit à l'église dans le noir, accompagnée du père luís qui donnait ses instructions aux porteurs tout en se disant qu'il était vrai qu'il n'avait jamais vu de morte aussi furieuse que celle-là. une dame si douce, si appréciée de tous et si aimable avec tout le monde, que diable était-il arrivé à son mari qu'elle voudrait nous dire et qu'elle ne peut pas, se demandait-il.

andriy entra chez lui et se jeta sur son lit. il resta les pieds ballants, son corps trop grand occupant l'espace exigu du séjour. il partageait un petit appartement d'à peine deux pièces avec cinq autres hommes, et il dormait dans le séjour, à côté de mikhalkov, le russe qui lui racontait comment les portugaises étaient des salopes. andriy n'avait pas envie de l'entendre. il se tenait comme un vrai mâle, enfermé dans un silence de plomb, désirant s'endurcir pour assécher tous ses sentiments. il voulait oublier qu'il était émotif, il voulait croire qu'il pouvait avancer dans la vie comme une machine infallible programmée pour une tâche très définie, avec une probabilité d'erreur réduite et prévisible, et ainsi atteindre son principal objectif, envoyer de l'argent à sa famille en ukraine, ne pas trop penser à ça et ne pas dramatiser. déposer son argent à la banque, savoir qu'il serait récupéré là-bas, et rien d'autre, penser à la baise comme à un boulot supplémentaire, un item dans ses occupations, en retirer un bonheur de machine, ce roulement ininterrompu, sans ratés et sans avaries. un bonheur de machines, pour ne rien ressentir en dehors du plaisir de l'accomplissement des tâches bien précises qui lui étaient dévolues. ses pieds se balançaient lentement comme s'il cherchait à se bercer, et peut-être pleurer. mikhalkov et les autres n'allaient pas tarder à rentrer et rester sur son lit à pleurer serait anéantir la règle la plus élémentaire de survie et celle qui devait le conduire à sa métamorphose progressive en machine. que diraient les autres, s'ils le découvraient ravagé par la nostalgie et par l'injustice de sa condition. le mieux était qu'il s'endurcisse une bonne fois pour toutes, virilement, un corps brutal, même beau et blanc comme le sien, entraîné à affronter la férocité d'un pays étranger. mikhalkov lui racontait tout sur les femmes portugaises et andriy souriait, comme d'habitude, mais indifférent maintenant à tout cela. ils discutaient de la voracité des grosses portugaises, atteintes de petitesse et de bourrelets, et comment pourraient-elles ne pas succomber aux hommes de l'est avec leur plastique perfectionnée par la dureté du travail qui dès les premières années sculptait leur musculature et hâlait leur visage. andriy avait déjà pensé que ce qu'il y avait de mieux d'être entré au portugal résidait dans cette transgression facile des alliances nationales, pour se placer au-dessus des conventions sociales qui, pour lui, n'avaient pas besoin de signifier quoi que ce soit. les femmes lui semblaient ses égales, n'appartenant à aucun autre homme, juste des corps à utiliser. avec le temps, au cours de ces deux années qu'il venait de passer au portugal, le manque de tout ce qu'il avait laissé en ukraine s'était amplifié tandis que les visages des portugais avaient gagné du relief. ils ne lui semblaient plus tous pareils, vingt centimètres au-dessous de son menton. quelques-uns d'entre

eux commençaient à se détacher du lot et à s'illuminer, indépendamment de leurs peaux plus sombres, de leurs cheveux noirs, de leurs yeux si latins et un peu tristes. andriy pensait à quitéria et à sa pauvre condition d'employée de maison. puis il se disait que ce n'était qu'une femme de ménage idiote n'ayant aucune conscience de ce que c'était que de lutter pour la vie quand tout ce qui vous restait n'était rien de plus qu'être simplement en vie. puis il se disait, c'est une conne et une pute. il savait qu'elle voyait d'autres garçons, qu'elle n'avait rien à faire du bavardage, c'est pour cela que les hommes allaient la voir, le lit et rien d'autre. à cette pensée, il aurait dû peut-être se sentir moins offensé, l'ayant considérée comme méprisable et indigne de sa compagnie. mais ce n'était pas le souvenir de la politesse qui régissait les relations en ukraine ni de la qualité des études qui y étaient dispensées, qui le persuadait que quitéria était pire que lui. peut-être jouissait-elle seulement de l'avantage que représentait la chance de vivre dans son propre pays et de parler depuis le berceau la langue de tous les gens qu'elle croisait dans le quotidien simple qui était le sien. peut-être en ukraine, aurait-elle été maladroite comme lui-même, peut-être sa façon de parler semblerait-elle comique et même ridicule. peut-être pas. une femme charmante quelles que soient les régions et les langues du monde. cette quitéria vulgaire, qui s'était sentie offensée parce que son désir à lui était tombé alors que le sien était au sommet. mikhalkov entra, se lava les mains pour en enlever l'odeur d'une grosse portugaise tout en riant grassement. cette chasse quotidienne le faisait vivre. andriy se retourna, cessa de balancer ses pieds et s'endormit.

maria da graça choisit une place à la fenêtre dans le car du retour et quitéria grommela quelque chose, pas très contente. arrête, finit-elle par dire, reste tranquille, je réfléchis. à quoi, lui demanda maria da graça. au garçon, à ce sacré garçon. tu es toujours si sûre de toi, une quadragénaire si expérimentée, pourquoi te mettrais-tu à avoir des problèmes de conscience. quitéria n'était pas du tout amoureuse d'andriy, elle ne ressentait rien d'autre pour lui que du désir, et sa beauté, dans la splendeur de ses vingt-trois ans, était un éblouissement pour la satisfaction de ses besoins sexuels. c'était tout. ce n'était rien de plus qu'un jeune homme fort, affamé, parfaitement beau, qu'elle recevait pour qu'avec toutes ses qualités il la rende folle de plaisir. tout cela était si éloigné de l'amour que même une simple amitié lui semblait hors de propos. mais en fait, ce n'était qu'un gamin. à son âge, quitéria faisait la poussière, passait l'aspirateur, repassait le linge, mais sa vie était enchantée par les rêveries que ses prétendants faisaient naître. elle se dit, si on m'avait envoyée à des milliers de kilomètres de chez moi, qu'il ait fallu que je transporte des pierres toute la journée, et que ma mère tombe malade, si ma mère était importante pour moi, pourquoi ne le dirais-je pas, ou même pourquoi ne perdrais-je pas pour une fois l'envie de faire l'amour avec quelqu'un.

mais andriy n'était pas assez important pour que quitéria fasse l'effort de s'excuser. le mieux qu'elle réussit à faire fut de reconnaître sa faute et l'envoyer balader dans le passé comme elle aurait expédié un souvenir dans l'espace, en se disant que cela suffirait à apaiser les énergies de l'univers. elle cessa de voir le jeune homme pendant quelques semaines, jusqu'à ce qu'un jour il lui apparaisse au détour d'une rue, transportant une petite chaise ancienne. sur le coup quitéria détourna le regard, comme à la recherche d'un endroit où s'appuyer après qu'un éclair l'eût aveuglée. puis elle le fixa, son visage ne reflétait rien, et il avait plutôt l'air de vouloir chercher à passer plutôt qu'à dire quelque chose. elle dit alors, j'ai été stupide avec toi, il répéta, stupide. et elle poursuivit, je ne suis pas très intelligente, parfois je suis une fille un peu rusée, mais sans grande intelligence. il posa la chaise sur le trottoir, comme s'il voulait prendre le temps de réfléchir à la différence entre ruse et intelligence puis parut comprendre. quitéria marmonna entre ses dents, tu ne comprends probablement rien à ce que je te dis. peut-être vaudrait-il mieux que je dise seulement que j'ai été stupide. et il répéta encore, stupide, oui, sans savoir absolument quoi dire de plus, à part qu'il accepterait cet abordage comme une

demande d'excuse, puis il regarda quitéria d'une façon un peu perverse, comme une portugaise ridicule qui s'humiliait uniquement pour pouvoir baiser à nouveau avec un jeune type comme lui. il saisit sa chaise, et reprit sa route sans un sourire et sans se retourner. fantastiquement efficace dans le rôle de celui qui n'aimait pas quitéria et ne se conduirait plus autrement que comme une machine en route vers le bonheur et rien de plus.

ce jour-là, elle s'assit derrière l'immeuble et attendit que maria da graça la rejoigne, mais celle-ci ne sortit pas de la maison et ne se rendit donc pas compte de la solitude de son amie. la nuit tomba, froide, peut-être qu'un garçon à la recherche d'une heure de distraction lui enverrait un message sur son portable. mais rien. la nuit devenait de plus en plus froide et elle restait assise là. elle ne se décidait pas à rentrer, à se mettre à l'abri dans le confort de sa maison pour regarder un film et s'endormir après écrasée par la fatigue quotidienne. quitéria trouvait qu'andriy était un pauvre type parce qu'il n'avait pas réagi comme un homme lorsqu'elle s'était accusée d'être stupide. il aurait dû dire que non, inventer que tout ça n'avait été qu'un malentendu, l'informer que son père allait mieux et revenir plus tard pour empêcher que la nuit ne l'humiliât avec tout ce froid, et c'était comme si elle s'enfonçait dans un puits sans fond, sans pouvoir s'empêcher de s'engager dans ce boyau étroit, sans comprendre bien pourquoi.

à cette heure matinale, maria da graça portait ses mains à son cou et commençait à prendre conscience qu'elle mourrait bientôt, que la vie n'allait pas durer éternellement et qu'à quarante ans, c'est vrai, elle s'approchait doucement de sa fin. monsieur ferreira, laissant s'exprimer tout ce côté obscur qu'elle soupçonnait, se jetait sur elle en brandissant un poignard long et pointu. il lui ouvrait le ventre de haut en bas tandis qu'elle adjurait saint pierre de regarder ce qu'il en train de faire, qu'il en mesure la cruauté afin de prendre son âme en pitié. le saint homme, trop occupé par la gestion des admissions à la porte du paradis, n'écoutait pas ce que criait la femme, ou n'y prêtait pas attention, et monsieur ferreira la frappait encore et encore, jusqu'à ce qu'il parut inconcevable que son corps résistât à cette violence. jusqu'à ce que sa propre conscience s'aperçoive que le rêve exagérât car personne ne pourrait survivre si longtemps à tant de coups aussi violents. maria da graça se sentait morte tout en sachant qu'elle n'était pas en train de mourir, mais l'avertissement était bien compris, et les yeux grand ouverts dans l'obscurité, son visage baigné d'une sueur due à la frayeur, elle décidait encore une fois de s'abandonner dans les bras du vieux maudit, son futur assassin tant aimé. elle ne souriait pas et se mit à pleurer parce qu'elle se disait que l'amour ressemblait à la mort.

le père d'andriy s'appelait sasha, qui était le diminutif d'aleksandr, et il vivait enfermé dans sa maison, à korosten, afin que personne ne puisse le trouver. la mère d'andriy, ekaterina, semblait dramatiquement dans la maladie, incapable de poursuivre sa mission qui consistait à convaincre sasha qu'il n'avait assassiné personne. chaque jour, il écrivait une page supplémentaire de son destin en affirmant que korosten était encerclée par des soldats qui viendraient l'arrêter et le torturer. il n'avouerait jamais, pas même en pensée, qu'il possédait des renseignements importants sur l'ennemi, et la seule chose qui le perturbait et pour laquelle il pensait qu'il devrait payer, était l'idée qu'il avait tué un homme. ekaterina lui disait que non, non, sasha, c'est dans ta tête, tu as fait un cauchemar. il se taisait un moment, il reconnaissait en sa femme une infirmière, un ange, puis il se renfermait à nouveau dans son monde si éloigné de la réalité. c'était comme ça depuis vingt ans. andriy était assis à table et sa mère lui expliquait qu'il devait manger et qu'il ne devait pas s'inquiéter pour son père, ni à propos de ce qu'il lui disait. ne l'écoute pas, il va aller faire sa sieste tout à l'heure et ça le calmera. andriy partait à l'école avec en tête l'étrange recommandation de son père, si on te demande comment tu t'appelles, invente, si on veut te suivre jusqu'à la maison, sauve-toi, si on t'offre quelque chose, jette-le. ils vont nous tuer. ils veulent nous tuer, andriy, mon fils chéri, ne les laisse pas te faire du mal. ekaterina posait ses mains sur la tête de son fils, caressait les boucles épaisses, l'embrassait tendrement et disait, andriy, tu as compris, n'oublie pas et vas-y, dépêche-toi. c'est bientôt l'heure de tes cours, je veux que tu travailles bien à l'école, ne te préoccupe pas du reste. le garçon sortait de chez lui en essayant de superposer la raison de sa mère à la déraison de son père, il se persuadait qu'en effet son père dormirait après déjeuner et qu'il serait plus calme à l'heure du dîner. et cependant il savait que cela arrivait certains jours et d'autres non.

ce fut au milieu d'une nuit que sasha se réveilla et se leva dans le noir, pantelant, s'appuyant des mains sur les murs en répétant des paroles incompréhensibles. ekaterina se réveilla en sursaut, alluma la petite lampe de chevet, le cœur serré à la vue de son mari éperdu d'angoisse. sasha, l'appela-t-elle, qu'est-ce qui t'arrive, sasha, qu'est-ce qui t'arrive. il se calma un bref instant, peut-être juste ce qu'il fallait pour percevoir si la voix était celle de l'ennemi qui aurait pénétré dans la maison. elle insista, se leva et le rejoignit, sasha, mon amour, qu'as-tu. il semblait dire, je l'ai tué, je l'ai tué, puis il se battait avec le vide, comme pour essayer d'ouvrir une porte invisible. pas la porte de la chambre, si évidente, mais une autre porte, que quelqu'un aurait dissimulée pour qu'il ne puisse pas s'échapper. et andriy, tout petit, apparut dans le couloir et appela papa, maman. sasha s'immobilisa. puis s'écria soudainement, j'ai tué un homme, ekaterina, cette nuit, j'ai tué un homme.

puis sasha se calmait et ekaterina retrouvait un peu son mari. elle savait que cet homme était encore son mari, celui qu'elle avait aimé et qu'elle continuait malgré tout à aimer. sasha parlait des arbres au fond du parc et disait que c'était là-bas qu'il avait tué un homme. ekaterina se souvenait parfaitement de la nuit où il était sorti et où il était revenu avec une autre tête. cette nuit-là, pensait-elle, peut-être avait-il acheté la terreur, peut-être avait-il réellement tué un homme. elle le dévisageait. elle reniflait ses cheveux comme elle le ferait à un chat et répétait, ce n'est pas vrai, sasha, c'est dans ta tête. peut-être arriverait-elle à le rassurer et serait-elle ainsi soulagée du fardeau d'avoir à s'occuper de lui et de tout ce qui concernait leur vie à tous les deux.

pour devenir une machine heureuse, andriy le savait bien, il fallait qu'il prenne soin de lui, il avait donc renoncé aux sorties et à la bière. mikhalkov lui avait dit que la première année, à force de

ne pas pouvoir parler, le mieux était de boire chaque soir la bonne quantité de bière pour ne plus penser à rien. ne pense pas, ne parle pas, n'essaie pas de parler. et andriy passa son année lui aussi muet à force de trop boire et de s'endormir séché par l'alcool. il faut perdre sa lucidité pour que disparaisse la moindre nécessité d'être compris, répétait mikhalkov. mais maintenant ça y est, tu parles, tu as des femmes, ce n'est plus important que tu boives autant. c'est important que tu boives moins, beaucoup moins. et andriy cessa de boire, il se posa en administrateur compétent de ses souffrances, en y mettant fin une à une, avec une volonté de fer.

le jour où il arriva au portugal, andriy chercha l'appartement de mikhalkov dont un ami russe qui était resté à korosten lui avait donné l'adresse. après avoir attendu des heures que mikhalkov revienne de son chantier et qu'il le reçoive, il partit de café en café à la recherche d'un emploi. il avait en main un papier où était écrit travail en portugais ainsi que son nom. personne à bragança ne semblait lui prêter attention, sauf à remarquer l'air perdu avec lequel il regardait autour de lui. à première vue, on aurait pu le prendre pour un aveugle, c'était comme si ce qu'il voyait ne s'imprimait pas dans son cerveau. il était si loin des siens, de son espace, qu'il ne percevait pas la configuration logique des lieux où il entrait, s'il était devant ou derrière. et quand il suivait quelqu'un pour lui montrer son papier, il pouvait le faire en entrant dans les toilettes ou derrière le comptoir, sans se rendre compte exactement de l'endroit où il se trouvait. ce que les gens lui disaient ou se disaient à son propos ne lui était absolument pas intelligible, et il lui suffisait de comprendre le non qu'on finissait par lui signifier en secouant la tête. il sortait, cherchait des lumières, un peu de mouvement dans ces premières heures de la nuit de la ville et persistait. sans se le dire vraiment, ce qu'il espérait trouver était une façon quelconque de gagner de l'argent, convaincu qu'il finirait sur un chantier, comme tous les autres, se crevant et se démenant sous la direction impitoyable d'un portugais mal embouché. mais de café en café, la première opportunité finit par lui apparaître ce même soir, comme ce que lui avait prédit son rêve de venir au portugal, à savoir qu'il y avait beaucoup de travail dans ce pays, du travail de force car les portugais ne voulaient plus se tuer à faire quoi que ce soit. il montra son papier, le gros mec sourit et dit quelque chose derrière lui, il appelait quelqu'un. c'était peut-être sa femme qui ouvrit la porte de la cuisine et essuyait ses mains sur son tablier. elle sourit. andriy comprit qu'ils ne le renvoyaient pas. il insista en tendant son papier et lut comme il le put le mot travail, et le gros lui demanda, tu sais faire des pizzas. andriy répondit, travail. pizzas, tu sais ce que c'est qu'une pizza. et andriy répondit, travail. pizzas, mon gars, pour manger. tais-toi, júlio, tu vois bien que le garçon ne comprend pas et les pizzas tout le monde sait faire. aide-le, ce garçon. júlio sourit, prit le papier d'andriy, un stylo, et écrivit, trois cents euros. andriy leva les yeux, cela lui semblait une somme suffisante. júlio désigna la carte, on y voyait une belle pizza sur la couverture, le fromage fondant sur la pâte très fine et les olives piquetant le bacon. andriy se dit que plus jamais il n'aurait faim.

la femme examina le papier, trouva que tout était correct et s'exclama, andré, nous avons un employé appelé andré. et beau garçon en plus. júlio se plia de rire et répondit, retourne à la cuisine, femme, et cesse de loucher sur le bien d'autrui.

le père de monsieur ferreira eut un accident à l'âge de trente-quatre ans. il fit une chute du troisième étage et survécut miraculeusement. il s'écrasa sur le sol, le dos explosé comme s'il avait fait exprès, histoire de s'éclater en morceaux et ne plus jamais redevenir comme avant. il aurait dû mourir parce que son crâne s'était fendu comme une noix de coco mais ne fit que s'endormir. il aurait dû s'endormir pour toujours, mais il se réveilla, quelques jours plus tard, immobile et la tête vide. pendant un bon moment, il ne fit rien d'autre que ça, se réveiller et s'évanouir, tandis que les médecins et les infirmiers s'évertuaient à essayer de recoller ce qu'ils pouvaient, tout en étant persuadés qu'il n'y avait pas le moindre exploit à exécuter leur tâche. et de fait, commentaient-ils, une

fois que ce corps serait réparé, il ne resterait personne à l'intérieur. ce ne serait plus qu'un lourd sac rempli d'air. lourd et rien d'autre. le père de monsieur ferreira demeura dans cet état sans laisser le moindre espoir à sa famille et ses amis. et s'ils ne souhaitaient pas le voir mourir, c'était par cet égoïsme naturel des gens qui croient que ceux qui leur appartiennent doivent continuer d'exister en dépit de ce que leur destin leur a imposé, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement que de vouloir retourner auprès des vivants. ils le voudront toujours, disait la mère de monsieur ferreira. ils se turent. l'homme était toujours inerte, et tout d'un coup il se mit à parler, il dit, je ne suis pas mort. c'était comme une décision qu'il prenait à voix haute. une pensée sonore pour imposer sa volonté au monde. à partir de là, pensèrent-ils tous, il va reconquérir l'homme qu'il était auparavant, par un miracle de la persévérance.

ce jour-là monsieur ferreira, un garçon très jeune et sans voix au chapitre, fut convaincu qu'il pourrait bientôt reprendre ses jeux avec son père. des choses quotidiennes, habituelles, vécues sans y penser, parce qu'on pouvait si facilement les recommencer. il se plaça à côté de sa mère et attendit. pour lui son père pouvait se lever à tout moment pour reprendre ses activités là où il les avait laissées, puis le soir il passerait dans sa chambre pour un baiser de bonne nuit, et éventuellement la lecture d'une petite histoire. si je m'endors, papa, n'arrête pas de lire, parce que je continue à tout entendre dans mes rêves et quand je me réveillerai je me souviendrai de tout ce que je crois impossible de me souvenir. son père posait ses mains par terre et ne s'éloignait qu'à la fin de l'histoire, triste quadrupède de tristesse, que la joie de pouvoir continuer à regarder vivre son fils faisait se redresser.

plus jamais le père de monsieur ferreira ne put se tenir debout, et pour se déplacer soit il s'asseyait dans un fauteuil roulant, soit il marchait à quatre pattes, comme un bébé. pour aussi incroyable que cela paraisse, la plupart du temps il préférait marcher à quatre pattes. il se propulsait agilement sur les moquettes de la maison. il allait vite d'un côté à l'autre, persuadé qu'il n'avait rien de plus à perdre dans la vie. monsieur ferreira regardait son père, pelotonné aux pieds des gens qui entraient, tel un tout petit enfant, et cela le désolait terriblement d'être plus grand que lui, poussé prématurément, comme un arbre dispensant une bonne ombre sur le gazon.

il n'était pas encore six heures du matin quand on téléphona à maria da graça, pour lui annoncer l'étrange nouvelle que monsieur ferreira s'était tué. elle essaya de se concentrer sur ce qu'elle venait d'entendre et alluma la lumière. qui est à l'appareil, demanda-t-elle. la voix à l'autre bout lui répondit que c'était la police. une voix de femme stridente, irritante, un peu arrogante. maria da graça reposa la question, qui êtes-vous. la policière lui répondit qu'elle était l'agent quental, et précisa que le corps avait été trouvé sur le trottoir, le suicidé s'étant ostensiblement jeté par l'une des fenêtres du salon. ostensiblement, demandait maria da graça. l'autre répondit, rigolarde, avec le requiem de mozart à plein volume, devant quelques voisins incrédules et au bord de la crise de nerfs. maria da graça trouva que l'agent s'exprimait avec irrévérence, et, comme s'il lui revenait de défendre le requiem de mozart, elle tenait à dire qu'il était très honorable de composer de la musique pour les morts et de la même façon démontrer que monsieur ferreira était un homme supérieur dont on ne pouvait pas parler n'importe comment. l'autre recommençait à faire son rapport en donnant quelques détails supplémentaires, elle paraissait aussi calme que convaincue qu'elle réussirait à recueillir des réponses précises qui la renseigneraient sur les motifs de cet acte. monsieur ferreira avait pris le livre de poèmes de rainer maria rilke et s'était jeté par la fenêtre en emportant son souvenir de la vie sur terre. maria da graça se rappelait qu'il lui avait parlé de ce livre, feuilleté avec beaucoup de précaution, parce que c'était un très vieil ouvrage traduit de l'allemand, qui avait tout d'un discours divin. c'est un livre sacré, lui disait-il. c'est un texte plus important que la bible. c'est avec ce genre de choses que l'humanité tue les religions. elle demandait, qui est-ce qui tue les religions. et il répondait, les artistes.

ils font en sorte que les religions ne soient rien de plus qu'une passion intuitive pour la vie, c'est ce que devrait être une religion, rien d'autre, une profonde et intuitive passion pour la vie. les artistes sont ce qui se rapproche le plus de l'humanité. maria da graça disait, quelle bêtise, monsieur ferreira, vous voulez dire que nous ne sommes plus humains. et il répondait, bien sûr, nous ne le sommes plus. quelques artistes le sont, car ils arrivent plus vite que nous au cœur de toutes les choses. l'agent quental interrompait maria da graça et lui demandait, que voulez-vous dire avec ça. elle voulait expliquer qu'il mourait amoureux de la vie, comme si sa mort était une protestation, expliquait maria da graça à l'autre qui ne comprenait rien et voulait en savoir plus. c'était un homme compliqué, il savait beaucoup de choses, peut-être trop de choses, et il ne savait pas vraiment quel usage en faire, c'est ce que je pense, il avait la tête si remplie de connaissances qu'il lui était impossible de toutes les mettre en pratique. la policière insistait, vous pensez qu'on pouvait s'attendre à ce geste, est-ce que c'était un homme déprimé, amer. et maria da graça répondait, non, c'était un homme plein de raisons de vivre, il était à la retraite, il avait de l'argent, il savait beaucoup de choses, il appréciait les plaisirs les plus simples. l'autre l'interrompit et voulut savoir, quels plaisirs, de quels plaisirs parlez-vous. elle répondit, les plaisirs de la table et de la chair, il ne me laissait jamais tranquille, même si je ne voulais pas, mais je voulais.

une protestation, comme une mort syndicale, manifestant pour tous ceux qui devaient mourir pour des raisons indignes de la grandeur humaine. monsieur ferreira pensa à son père et se décida d'un seul coup. il se jetterait par la fenêtre pour s'écraser au sol de la même façon que son père et comme lui se reconstituerait lentement, quitte à devenir un quadrupède incapable de se relever du sol le plus ras. ou alors il en mourrait, n'ayant pas la chance de son père, il filerait vers sa mort, il irait dire à saint pierre tout ce qu'il pensait de la façon dont celui-ci envahissait les cauchemars de maria da graça. monsieur ferreira prit le livre entre ses mains de façon à refuser la mainmise autoritaire de l'église catholique, se soumettant ainsi à un christianisme plus dramatique et artistique, et laissa mozart tonitruer afin d'en appeler au témoignage du voisinage. il voulait que les gens se rendent compte de ce qu'il faisait pour eux. un homme accompli, libre et cultivé, retraité, aussi prévisible que l'avenir qui l'attendait. un homme qui se démenait poussé par son obsession d'expliquer aux ignorants les choses les plus complexes de la vie. maria da graça répondait à tout comme un cobaye pavlovien. elle n'avait pas idée de comment se soustraire à ces questions, elle pensait très peu à ce qu'elle faisait, elle faisait très lentement ce qu'elle faisait.

elle se leva et sortit habillée n'importe comment. le froid du petit matin réveillait sa peau plus que son esprit. son pas large et rapide la faisait se sentir comme la veuve de monsieur ferreira. mais plus même, cette hâte et la retenue de ses émotions, comme si elle s'emparait des rênes de l'événement, semblait l'imposer comme la veuve du vieux maudit. elle rentrerait chez lui d'un pas décidé, se présenterait comme la personne qui prenait les décisions et avait les droits. peut-être y avait-il sur son sexe un dessin en forme de serrure par où s'engagerait une clé. une clé entre lui et elle qui les enfermait tous les deux ensemble pour toujours. peut-être pour cette raison, maria da graça, la femme mariée, avait dit si impudiquement que monsieur ferreira la baisait. comme si, avec fierté, elle s'emparait enfin d'un statut qu'il ne lui avait conféré qu'une fois mort. elle serait beaucoup plus que la simple femme de ménage de cet homme, elle serait sa maîtresse, au grand dam d'augusto, elle serait pour toujours l'amoureuse de l'homme le plus élégant et le plus cultivé de tous les citoyens de bragança. le froid piquait sa peau de ses aiguilles et elle avançait machinalement, la tristesse ne l'avait pas encore atteinte.

monsieur ferreira prit le livre de rainer maria rilke, l'ouvrit au hasard et lut quelques vers brefs. il relisait les mêmes vers comme s'il savourait un bon vin, puis il en lisait d'autres, tournant délicatement les pages. maria da graça s'affairait dans la maison et il semblait trouver dans les petits bruits des travaux domestiques, et même dans la présence de portugal, une toile de fond parfaite pour mettre en valeur la mélodie des poèmes. il pensait que c'était bien d'utiliser rilke dans ce scénario et avec ces acteurs-là, et le disait avec un plaisir solennel, comme s'il répandait de l'encens sur toutes les choses pour les purifier. les mots, disait-il, contiennent tout et si nous les évoquons avec la précision de rilke, nous gratifions en fait notre entourage de ce qu'ils signifient. ces paroles ne disaient pas grand-chose à maria da graça. elles lui paraissaient abstraites, comme ce que le poète aurait voulu dire sans le dire. cherchant et cherchant à être objectif pour dieu sait quelle raison. le vieux maudit refermait le livre et faisait mine de lui donner un coup sur la tête avec, à elle, à ses pieds, agenouillée comme d'habitude. ne vous laissez pas abattre par la première difficulté, maria da graça, les mots tracent aussi leur chemin en nous, il faut les parcourir. elle versa un peu plus d'eau sur le plancher, le frotta en se disant que l'important c'était qu'il n'y avait plus assez de cire et qu'elle se démenait pour un résultat qui ne serait pas à son goût. portugal rôdait un peu plus loin, parfaitement conscient qu'il avait fait une bêtise en levant la patte à cet endroit et en salissant le sol.

le père de monsieur ferreira refermait le livre de rainer maria rilke et regardait son fils comme s'il se projetait dans son avenir. il avait l'air d'être sûr que, en lisant ces vers lents et si solennellement prononcés, il ferait de son fils un citoyen réceptif à la profondeur de la création humaine. monsieur ferreira serait, très jeune encore, fécondé. pour toujours, il verrait et sentirait mieux ce qui relevait de l'invisible et de l'indicible et même de l'impossible, comme s'il bénéficiait de plus de sens que les autres, préparé à devenir adulte plus vite et surtout, plus efficacement. le père de monsieur ferreira refermait le livre et trouvait que, pour ce jour-là, il en avait fait suffisamment. et monsieur ferreira savait qu'il pouvait alors se lever et lui faire de l'ombre sur le visage. s'incliner peut-être pour prendre congé d'un baiser puis aller s'enfermer dans sa chambre, un peu plus grand mais encore suffisamment enfant pour s'amuser avec quelques jouets de couleurs vives et réfléchir, sans grande lucidité, à combien la vie de son père rampant au sol devait être difficile. rilke, pensait-il, si ami de dieu et maître d'une voix plus importante que celle de la bible, devrait faire des miracles à la lecture de sa poésie. ça oui, ce serait la preuve de la supériorité humaine des poètes, révélant que tous les autres mortels ne seraient encore que de simples ébauches dans le projet plus vaste de dieu.

monsieur ferreira passait, quelques minutes plus tard, se traînant avec une agilité nouvelle dans le couloir, respirant bruyamment, évoquant pour son fils l'image d'un escargot qui, malgré lui, laisse une trace sur son chemin. sans le voir, il reconnaissait à travers le son qui s'atténuait l'endroit par où passait son père et il l'imaginait immobile, après, immobile pour ne pas pleurer.

andriy alla retrouver quitéria sans hésitation. il ne s'agissait pas d'un recul dans son processus de mutation en machine, c'était seulement une pièce qui s'encastrait. la vie serait plus équilibrée si chaque conflit pouvait être apaisé. quitéria lui ouvrit la porte, ravie, se sentant plus intime que jamais. s'il l'oubliait, refusant son geste d'excuse, elle pourrait l'oublier elle aussi et faire disparaître plus rapidement son sentiment de culpabilité. mais le choix du jeune homme la rendait quelque peu euphorique, comme si le pardon d'andriy comptait plus pour elle qu'elle ne l'avait cru. ils ne se parlèrent presque pas. il n'était pas disposé à lui donner des explications. il venait la trouver de la

même façon qu'il serait aller acheter de quoi se nourrir. il était là pour le sexe, pour assouvir un besoin vital, comme on prendrait un repas ou un médicament, et rien de plus. bien sûr il n'était toujours pas conscient que pour elle, sa venue ressemblait à une demande de pardon, mais à présent peu lui importait ce qu'elle pouvait penser de ses gestes, dans la mesure où ce dont il était sûr c'était qu'elle voulait plus que tout la même chose que lui. il la baisa avec l'énergie de ses vingt-trois ans, de son corps technologiquement perfectionné et d'un retard libidineux de plusieurs semaines. exténuée, quitéria tomba sur le lit et s'endormit sur-le-champ, sans se protéger du regard de l'ukrainien qui, appuyé sur le mur bleu, observait le corps offert de la femme et repensait au moment où il lui avait parlé de son père.

sasha avoua à ekaterina qu'il avait peut-être tué plus qu'un seul homme. il le lui avoua et lui demanda pardon. il était persuadé qu'ekaterina souffrait du remords d'être mariée à un assassin. c'est ce qu'il croyait, et rien d'autre, en regardant le visage dévasté de sa femme, ses cernes profonds et le désordre envahissant des rides qui gagnaient du terrain. elle lui caressait la tête et disait qu'elle lui avait pardonné. cela n'avait plus d'importance, expliquait-elle, car si cela s'était passé il y avait tant d'années et qu'il se trouvait aujourd'hui en sécurité, c'est que cela devait être ainsi et qu'il devait retrouver son calme et jouir de la vie et de tous ses droits. sasha redisait qu'il n'avait pas droit à la vie, mais que l'idée de la mort le terrorisait. c'est pour ça qu'il lui demandait de le protéger, pour que les soldats ne s'emparent pas de lui pour une exécution sommaire. s'ils me trouvent, ekaterina, ils me tueront sur-le-champ, je le sais, parce qu'ils me haïssent. ils ont les pires informations qui soient à mon propos, ils déchiquetteront mon corps sans pitié pour me faire payer la mort de leurs compagnons.

sept millions d'ukrainiens moururent de faim dans les années trente-deux et trente-trois du vingtième siècle, et ekaterina s'asseyait à sa table, terrorisée à l'idée que la soupe pouvait venir à manquer ne serait-ce qu'un seul jour. la faim l'avait épiée de près, dans l'attente d'une distraction, pour lui tomber dessus. la grande famine ukrainienne s'asseyait chaque jour à la table d'ekaterina et de sasha qui administraient leurs soupes, même les plus abondantes, avec l'attention de qui, tôt ou tard, manquerait de nourriture. c'était tout le vingtième siècle qui pesait au-dessus de leur tête. les sept millions de morts de faim, les sept millions de morts de la seconde guerre mondiale, et les morts de la catastrophe de tchernobyl plus ceux qui avaient été touchés. plus de quatorze millions de morts prenaient place dans la cuisine des shevchenko et regardaient fixement leur assiette de soupe. sasha disait, pardonnez-moi, pardonnez-moi, j'ai faim. et ekaterina disait, andriy a envoyé un peu d'argent, tout va bien sasha, s'il te plaît, mange, tu dois manger pour te sentir mieux. c'est ça, mon amour, mange. et l'amour pour ekaterina, c'était la vie qui s'éteignait là comme pour chercher à donner de la dignité à la faim d'un peuple et c'était l'absence de son fils comme une fuite de ce cauchemar qui n'en finissait pas.

c'est de cette façon que maria da graça affrontait la mort de monsieur ferreira, elle avançait dans la rue très tôt le matin sans s'affoler, sans permettre à ses émotions de lui retirer ses forces, ce qui pourrait l'empêcher d'aller à son secours en ces circonstances qui l'avaient laissé totalement dépendant d'elle. ce qui la motivait était exactement cela. elle pensait qu'elle allait arriver et trouver le vieux maudit inerte sur le pavé comme s'il l'avait attendue. elle le prendrait dans ses bras et s'occuperait de tout, y compris des obsèques, comme de la cire sur le parquet. tout cela se ferait naturellement et dans les normes, plus facilement que d'habitude, car il se tiendrait particulièrement bien, lui laissant toute latitude et réfrénant une bonne fois pour toutes ses ardeurs quotidiennes. il s'agissait donc de la naissance de nouvelles habitudes, auxquelles maria da graça était déjà préparée, il lui revenait à présent de prendre en charge les petites et les grandes choses, assumant enfin des

responsabilités, ou mieux, assumant enfin un amour qui se définissait comme un arrangement plus officiel et plus responsable. elle marchait dans la rue portée par une sorte de fierté à l'idée que c'était elle qui se trouvait là à six heures du matin. la fierté d'être celle qui expliquerait à l'agent quental que, chez cet homme, les choses bizarres étaient des manifestations destinées à impressionner dieu, pour amener les hommes à vouloir vivre et mourir dans un immense élan de grandes idées. l'agent quental avait toujours cette voix irritante et curieuse. elle considérait que maria da graça était un peu folle, beaucoup plus folle que normal pour une femme de ménage, dont on attendait a priori une grande simplicité de réflexion. elle s'adressait à quelqu'un, la femme est allée s'habiller et elle ne va pas tarder. puis maria da graça reprenait le téléphone et ajoutait, madame l'agent, j'arrive, à l'autre qui était restée l'oreille collée à l'écouteur, dans l'attente d'elle ne savait quoi. peut-être s'attendait-elle à entendre quelque chose de bizarre, comme si maria da graça en enfilant sa simple robe pouvait enclencher elle aussi un rituel sonore qui laisserait entrevoir ce qu'elle représentait dans l'étrange couple dont il était question. l'agent quental raccrocha le téléphone et demeura plongée dans ses pensées un moment encore. puis elle reprit le cours de son enquête, en imaginant maria da graça arrivant comme dans un film dans lequel le réalisateur aurait augmenté de façon épique le volume de la musique pour créer un effet triomphal des émotions. elle voyait maria da graça en actrice glorieuse, dans une accélération presque chorégraphique, marchant vers la maison de monsieur ferreira, tandis que l'inévitable requiem de mozart se faisait entendre de plus en plus fort et que les larmes coulaient sur son visage, les larmes ruisselant sur sa peau, puis sa bouche ouverte, tordue et grimaçante, l'image du désespoir, parlant toute seule ou, plutôt, criant et ralentissant sa marche, criant et marchant de façon désordonnée, sur le point de s'effondrer, sur le point de s'arrêter, comme si ses forces l'abandonnaient, comme titubant sous le poids de la souffrance, mais continuant cependant à avancer, tel un personnage de bergman, avec ces très gros plans sur son visage dévasté, profané par la caméra, violé sans pitié par le regard des spectateurs de la salle de cinéma, mais elle, que l'assurance et la perfection de son rôle rendaient imprévisible, démobilisait ce corps de femme sur le chemin de la maison de son bien-aimé mort, offrant sans retenue un spectacle qui, comme elle l'avait dit à propos d'autre chose, impressionnerait dieu lui-même. l'agent quental s'adressa à quelqu'un, c'est une drôle de femme, ce qui n'est pas étonnant car elle venait ici quatre fois par semaine. portugal se tenait très sage dans un coin du salon, il ne cherchait pas à s'enfuir ni à aboyer. le museau entre les pattes, il attendait sa maîtresse. ils lui disaient, allez, va manger le chien, tu as faim. dans la cuisine il y avait une gamelle pleine de croquettes, mais il ne bougeait pas. il était près de la fenêtre ouverte comme pour marquer la place où tout était arrivé. quand sa maîtresse arriverait, il sortirait à sa rencontre et c'est tout.

c'est un film très important, maria da graça, je veux que tu le regardes avec moi, pas comme un travail mais comme le partage de quelque chose de supérieur, quelque chose à propos des femmes que personne à part bergman ne réussit à filmer. après quoi, ils regardèrent cris et chuchotements comme s'ils avaient choisi une torture. maria da graça remuait sur son siège, discrètement, dans l'incapacité d'admettre qu'elle se sentait agressée par la proximité dévorante de la caméra sur les visages angoissés des personnages. monsieur ferreira se tenait tranquille, tout à son désir qu'elle assiste à cette œuvre, mais en entrant lui-même dans le scénario claustrophobique du film, en s'abstrayant de tout. bergman, lui expliqua-t-il, ne s'intéresse qu'à l'âme des êtres, rien d'autre. le reste est accessoire, il n'y a que le portrait intense de l'être humain qui l'intéresse, et c'est pour cette raison qu'il est le plus passionnant des réalisateurs. regardez surtout comment il dilacère les actrices et les laisse mourir devant la caméra. elles se détruisent peu à peu, de l'intérieur, elles se consomment.

l'agent quental ne pouvait rien savoir de cette conversation de monsieur ferreira avec maria da

graça, elle ne pouvait pas soupçonner que celle-ci ferait tout le contraire de cris et chuchotements, en refusant de se montrer désespérée, en refusant de livrer son âme à la caméra. lorsqu'elle arriva chez monsieur ferreira, maria da graça était sûre d'elle, plus énervée que fatiguée par l'heure matinale, plus décidée que prête à recevoir des ordres. elle était sortie dans la rue avec l'intention manifeste de ne pas se montrer comme une femme fragile, la mine suédoise et triste. elle se précipita vers le premier policier qu'elle aperçut pour qu'on l'accompagne auprès du corps de monsieur ferreira. elle était convaincue que dans sa mort il attendrait patiemment son arrivée, lui faisant confiance pour qu'elle s'occupe de tout, elle qui pouvait tout résoudre, puis il dirait que tout était bien. tout était bien, chaque chose à sa place et plus aucun autre problème sinon les problèmes de la vie quotidienne, les jours plus chauds ou plus froids et le temps qui passait, comme pour tout le monde, si normalement. l'agent lui ouvrit le passage, lui indiqua la porte d'entrée, plutôt que le trottoir sous les fenêtres de la salle. elle hésita, emprunta l'escalier qui conduisait au premier étage de la maison, mal à l'aise, mue par un mouvement d'automate qu'elle ne s'expliquait pas. dans ses bras, qui pendaient pesamment, il manquait le corps de monsieur ferreira qu'elle avait espéré porter avec les plus extrêmes délicatesse et efficacité vers la terre des morts ayant droit au bonheur. elle baissait les bras et devenait triste.

le corps de monsieur ferreira avait déjà été emmené à la morgue, et la rue avait été nettoyée de son sang pour ne pas choquer le voisinage. Les enfants n'allaient pas tarder à aller à l'école et il était temps de remettre tout comme si rien ne s'était passé, pour ne pas effrayer les petits et rassurer la population de bragança. maria da graça s'assit dans le salon, posa ses mains sur ses genoux n'ayant rien à leur faire faire. portugal était immobile, le museau entre les pattes et le regard baissé. elle attendit un moment qu'ils aient le temps de lui parler. elle ne perçut pas tout de suite le regard de l'agent quental. elle ne perçut pas tout de suite qui était l'agent quental. il y avait là deux femmes, aucune des deux ne lui avait adressé la parole. celle qui lui parlerait commencerait, pensait-elle, par lui adresser ses condoléances. elle pensait qu'elles se trouvaient là pour reconnaître son droit au veuvage de cet homme. elle frappa légèrement sa cuisse de la main et le chien accourut, se blottit sur ses genoux. elle le caressa en passant ses doigts entre ses poils. l'agent quental lui demanda, c'est vous qui faites le ménage dans la pièce qui se trouve sous cette salle. maria da graça sursauta, reconnut la voix, trouva la femme moche et méchante, bégaya et répondit, bonjour.

la pièce était décorée avec les plus beaux objets de la maison. décorée comme des mains d'une femme de goût, qui se serait affairée à faire de ce lieu un salon de réception élégant, destiné à recevoir des visites des plus importantes. maria da graça n'était pas au courant. elle remarqua alors que manquaient les objets les plus précieux qui se trouvaient sur les meubles. et même une petite table, la plus ancienne, qui était habituellement appuyée au mur du fond, sur laquelle se trouvait un vase en porcelaine bleue. l'agent quental insista, vous ne vous occupez pas de cette salle en bas. maria da graça répondit, si, mais ce n'était pas une salle, c'était un endroit de rangement pour tout, le linge, les draps, les tapis, quelques vieilles choses, comme des banquettes ou des sièges à réparer, mais qu'on ne faisait jamais réparer, parce qu'on n'en avait pas l'utilité. elles descendirent l'escalier que la femme de ménage connaissait si bien et elles contemplèrent ensemble l'éclairage intense de l'endroit. la lumière abondante des lustres, la plupart en cristal français, tous allumés. les dorures des encadrements anciens des tableaux de chasse anglais. le dessin précis des sculptures des meubles en bois de cerisier, clair et luisant. en l'absence de fenêtres, on se tenait là comme dans un espace ouvert, aéré et surtout décoré comme pour une fête, une grande fête élégante, plus que joyeuse, euphorique. c'était une salle euphorique, devant laquelle maria da graça ouvrit la bouche d'étonnement et s'émerveilla. qu'est-ce que vous en dites, demanda l'agent quental, qu'est-ce que vous en pensez, répéta-t-elle. comme l'autre ne répondait pas, elle s'impatienta et reformula sa question, à quoi cela devait-il servir, dona maria da graça, à quoi donc. maria da graça posa la main sur le meuble le plus près d'elle, elle le toucha à peine mais ce fut comme si elle s'y appuyait et les premières larmes se mirent à couler sur son visage.

le soir de cette même journée, quitéria embrassa son amie. tu sais, il n'y a pas de bonnes explications pour ces choses-là, elles sont comme ça mal faites et, va-t'en voir, c'est peut-être une façon de laisser d'autres choses bien faites. elle voulait dire qu'à côté du mal de monsieur ferreira, il y avait peut-être, sur l'autre plateau de la balance, le bien de maria da graça, enfin libérée de cet homme et de ses abus de vieillard indifférent à ce qu'elle pouvait ressentir. elle savait que ses paroles ne seraient d'aucun réconfort, qu'elles tomberaient au fond d'un sac troué, après avoir blessé ses oreilles. elles s'assirent à l'arrière de l'immeuble, comme d'habitude, elles se turent un moment en contemplant le silence que faisaient les fils des étendoirs vides de linge. ils se balançaient doucement,

traversant l'air pour rien. vides comme ils l'étaient, ils n'avaient aucun sens, pareils à des traits suspendus, quelque chose qui barrait le passage ou donnait l'impression aux gens qu'ils étaient prisonniers. puis quitéria dit, andriy est venu me voir. pour me pardonner d'être stupide. tu sais, je crois que je l'aime bien, ce pauvre garçon.

andriy sortit de la maison avant que quitéria ne se réveille. il regarda mikhalkov avec l'air de celui qui avait appris plein de choses. les femmes portugaises, pensa-t-il, étaient toutes différentes, contrairement à ce que disait son ami, mais il n'en avait que faire. ce qui comptait c'était que lui ne change pas. il aurait quitéria chaque fois qu'il en aurait envie, mais il ne devrait pas permettre que cela empêche la progressive métallification de son corps. il s'imaginait platiné, robotique, doté d'une force incroyable et les sens en alerte, au-delà de ce qui était possible à un cerveau organique. à aucun moment il ne s'imagina intéressé par cette femme en dehors du sexe.

maria da graça dit, ils m'ont traitée comme une coupable, sans le moindre droit, comme si j'étais coupable de quelque chose. coupable. ils voulaient que je réponde oui à tout, et la plupart de ce qu'ils me demandaient n'avait aucun sens, je le sais bien. quitéria ne voulait pas voir ça comme ça, elle préférait croire que le devoir de la police était de tout soupçonner. l'autre continuait à dire qu'elle avait été méprisée, la seule chose qu'ils lui avaient permis c'était d'emmener portugal, parce que de toute façon, ils n'avaient rien de mieux à faire. ce sont des enfoirés, et cette salope d'agent quental avec ses moustaches épaisses comme deux fois celles de mon augusto me cherchait vraiment en voulant savoir pourquoi le vieux maudit avait voulu décorer le débarras. parce qu'il était un peu fou, comme tous les génies, madame, mais cela ne la satisfaisait pas, elle voulait que je lui fournisse une expertise médicale, avec examens microscopiques et tout le bazar, que le diable l'emporte. et après. après, j'ai failli l'envoyer se faire voir, ils ne peuvent m'accuser de rien, il s'est jeté par la fenêtre tout seul, sous les yeux et les cris du voisinage. tu aurais dû envoyer cette bonne femme se faire mettre et te taire. c'est ce que tu aurais dû faire. tu aurais dû dire que tu ne parlerais qu'en présence d'un avocat. et où aurais-je trouvé un avocat. ils en ont en réserve. ils n'ont rien du tout. c'est leur boulot d'en trouver. tu te rends compte que le vieux a descendu des meubles. des meubles lourds avec les tiroirs remplis d'un tas de cochonneries. il a dû passer la nuit entière à préparer le scénario de son film de fin. tu y comprends quelque chose. je ne sais pas. à quoi pense-tu. à rien. dis-moi. je ne sais pas comment dire. tu peux me parler, je suis toujours ton amie. il avait peur de cette pièce. ce n'était pas une pièce, tu sais. c'était une sorte de boîte vide sous nos pieds. il disait toujours qu'il détestait l'immobilité de cet endroit, comme si cela pouvait prendre vie sans que nous nous en rendions compte. qu'est-ce que tu veux dire. je ne sais pas. tu crois que. non. ce n'est pas ça. je crois seulement qu'il a voulu en finir avec l'obscurité de cet endroit, en l'obligeant à faire partie de la maison, afin d'en chasser les fantômes. andriy m'a dit que son père va bien, mais je ne l'ai pas cru. je crois qu'il m'a dit cela parce qu'il ne veut pas me faire confiance. tu l'aimes, quitéria. non. tu as dit que oui. comme un gamin. c'est un gamin. mais ça t'a fait plaisir qu'il vienne te retrouver. et toi. ça ne te suffit pas d'être veuve. ne dis pas ça. comment vas-tu faire maintenant. je ne sais pas. tu vas bien, tu veux que je dorme avec toi. oui. que vas-tu faire maintenant. j'ai juste envie de mourir. les uns meurent, les autres restent, ne sois pas envieuse. je suis triste pour lui. ne sois pas triste, il est parti parce qu'il l'a voulu. c'est pour cela que je suis triste. il allait plus mal que ce que je croyais. en fin de compte il ne t'a pas tuée, il s'est tué lui. tu es une idiote, tu as passé ta vie à me faire peur. je n'ai pas fait exprès. mais dans la peur il y a une attraction vitale, une nécessité. comme si on avait besoin de la ressentir. je ne comprends pas du tout pourquoi tu dis ça. peu importe. ce sont des choses qu'il me disait. que dieu ait son âme. oui. rentrons. pas encore. j'ai besoin de respirer. je veux prendre une douche. j'ai encore mes vêtements de la journée, l'odeur de mort et de portugal. qu'as-tu fait du chien. il est par là,

tranquille. il est plus malin que moi, j'ai encore l'espoir qu'il aille me ranger la cuisine. j'allais te parler d'un boulot, mais je ne sais plus. quoi. réfléchis. quoi. le mari de la vieille que nous sommes allées veiller est reparu. où était-il. au fond d'un puits et sans sa tête, c'est son malade de fils qui l'a tué. aïe, quitéria, ne me parle plus de morts que mon monsieur ferreira, vieux maudit enfoiré, m'a laissée seule, cet enfoiré, je suis seule à présent. si tu es seule, je m'en vais. aide-moi, quitéria, j'ai peur de perdre la tête et de paniquer. mais non, tu ne vas pas paniquer, calme-toi. je n'ai plus de travail, je n'ai pas d'argent, tu sais bien qu'augusto ne m'envoie jamais d'argent, et maintenant tout le monde va savoir ce que monsieur ferreira me faisait. penser à lui mort, penser qu'hier encore il me caressait, et maintenant je n'ai plus dans cette maison la moindre chaleur et encore moins un geste plus entreprenant. regarde devant toi, maria da graça, imagine que tu es libérée d'un mal. et qu'est-ce que je fais de mon cœur. que sais-tu de ton cœur. qu'il me fait souffrir. je sais qu'il me fait souffrir et ce n'est pas parce qu'il est vieux qu'il me fait moins souffrir. quitéria, je l'aimais, je sais que je l'aimais. je ressentais de la crainte, du dégoût, de la colère, et dieu sait quoi encore, mais c'était comme ça que je l'aimais et de plus en plus. pense plutôt à la crainte, au dégoût et à la colère et force-toi à ressentir le contraire. à penser que tu n'étais qu'une idiote d'accepter qu'il t'asservisse et que tu n'as pas besoin de lui pour continuer à vivre. et je fais quoi. respecte les morts mais ne les crains pas, viens avec moi veiller le vieux sans tête et tu gagneras cinquante euros en deux heures, c'est un salaire de médecin, ma petite, ne fais pas l'idiote. je ne peux pas voir quelqu'un sans tête, je crois que je vais vomir. de ce côté-là. laisse-moi passer. vomis de ce côté-là. quitéria, laisse-moi passer.

l'agent quental la fixa d'un regard implacable, du genre à vouloir même l'arrêter, et lui avoua ce qu'elle avait en tête, vous êtes une femme bizarre, dona maria da graça pragal, vous êtes une femme dangereuse, dites-moi que vous ne l'êtes pas. elle se recroquevilla, c'était peut-être le moment de l'envoyer se faire foutre, comme elle l'avait envisagé, ou alors il fallait supporter encore un peu, suffisamment pour épuiser le sujet une bonne fois pour toutes et ne plus avoir à revenir. pourquoi me dites-vous cela, madame l'agent, vous ne voyez pas que je suis malheureuse. l'agent se leva, lui tourna le dos dans un signe de perception radiale, ne bougez pas, je sais prévoir le moindre geste, ne faites pas la bêtise de commettre une folie. je veux comprendre ce qui s'est passé ici. maria da graça ressassait, c'était un homme spécial, très dramatique, à un moment de sa vie où il n'avait pas grand-chose à perdre. pourquoi avez-vous avoué si vite que vous étiez sa maîtresse. je ne sais pas. que savez-vous d'autre. ce que vous m'avez dit. l'agent fronça le sourcil, s'approcha de nouveau et lui dit, une femme mariée ne confesse un adultère que si elle est amoureuse ou si elle a intérêt à frapper un grand coup. vous ne voyez pas que je pleure, excusez-moi, je ne sais pas quoi vous dire de plus. l'agent sourit, lui répondit, j'ai vu pleurer même des ours en peluche, chère madame, ce n'est pas pour ça que je vais vous laisser partir. j'ai la sensation que la clé de ce mystère se trouve plus entre vos mains que dans ce que vous racontez. comment cela, lui demanda maria da graça. c'est ce que je me demande.

quitéria ronflait doucement et maria da graça repensait à tout ce qu'on lui avait dit. qu'une femme ne confesse un adultère que si elle est amoureuse, au point d'en perdre la tête, sans penser aux conséquences de son aveu. si elle savait bien qu'il n'existait aucun plan, tout confirmait que le vieux maudit lui avait fait perdre la tête. et si c'était le cas, lui disparu sans retour, sa vie ne serait plus qu'une lente souffrance dans l'attente de celui qui ne reviendrait jamais. elle secoua quitéria doucement, puis violemment, elle cria, quitéria, ne m'emmène pas voir un homme sans tête, j'ai peur, tout le monde meurt, je vais mourir, quitéria, je vais bientôt mourir. et c'était la vérité, elles savaient toutes les deux au fond de leur âme que maria da graça mourrait dans peu de temps. elles se serrèrent dans les bras l'une de l'autre, effrayées. dans la nuit, elles pressentirent de façon irrationnelle que le monde était en train de les assiéger et faisait tout s'écrouler autour d'elles.

ils fermèrent la maison de monsieur ferreira, réclamèrent sa clé à maria da graça et installèrent un ruban très policier pour empêcher le passage vers la porte d'entrée du premier étage de l'immeuble. ils débranchèrent les appareils, enlevèrent des aliments de la cuisine et allèrent jusqu'à regrouper les plantes vertes sur la grande terrasse. maria da graça regardait la maison comme si elle cherchait à la ranger dans une boîte. une boîte en carton comme celles toutes simples où nous rangeons ce qui ne nous sert plus à rien et que nous poussons sous le lit pour oublier qu'elles existent et que nous continuons à vivre, se dit-elle. elle pensa que tout ce qui était là ne serait plus utilisé, ne fonctionnerait plus que comme le négatif de ce que cela avait été. mon dieu, se dit-elle, cette grande maison abandonnée à ce destin immobile, devenant exactement ce que le vieux maudit ne voulait pas, un lieu renfermé et susceptible, par l'effet de sa seule volonté, de renaître, tel un monstre, et d'exister au sein d'une dimension plus réelle de l'existence. l'agent quental ordonna ces dispositions en attendant que l'on sache qui hériterait de ce patrimoine, et maria da graça disait personne, il n'y avait personne, mais elle aimerait bien que l'on continue à faire jouer le requiem ou à ouvrir les portes-fenêtres pour exposer à la vue des passants les broderies des nappes. les policiers se marraient. et elle continuait, je sais ce que je dis, parce que c'était comme ça tous les jours, et je ne crois pas qu'il faille que cela cesse. c'est sa maison. sa volonté doit être respectée. après ils la poussèrent vers la porte, madame, merci pour votre collaboration, mais maintenant nous pensons que vous devez nous laisser travailler. elle allait et venait, portugal toujours immobile et sage dans ses bras. et ils disaient, salut portugal, sac à puces. maria da graça commença à reculer, comme si elle commençait à refermer lentement la boîte en carton à l'intérieur de laquelle la maison de monsieur ferreira plongeait peu à peu dans l'obscurité. lentement, s'obligeant à regarder les rabats qui se posaient l'un sur l'autre et elle criait au-dedans d'elle-même, il aime la lumière, il aime que le soleil entre par les fenêtres grand ouvertes même si la musique est trop forte et que les voisins se plaignent ou trouvent que c'est de la folie. laissez-le être fou dans sa maison, ne l'enterrez pas autant. s'il vous plaît, ne l'enterrez pas autant. elle traversa la chaussée, disparut derrière un coin de rue, jeta un dernier coup d'œil derrière elle et recommença à pleurer. et c'est en pleurant qu'elle fit tout le trajet jusqu'à chez elle et qu'elle s'enferma dans sa chambre, les lumières éteintes, ravagée par l'envie de ne plus exister et qu'elle se dit, tout se passe à l'envers de ce que ç'aurait dû être. parce qu'il aurait fallu empêcher les noirs élans du vieux maudit. il est vrai que la maison resterait toujours fermée par sa faute et que pas le moindre petit rayon de soleil n'y pénétrerait jamais plus. mais il était important que l'on n'accepte pas sa mort, même si la mort était, finalement, le grand projet de cet homme étrange. ouvrez ses fenêtres, délirait-elle, ouvrez ses fenêtres et ne le laissez pas dans le silence.

calme-toi, maria da graça, calme-toi. nous ne parlerons plus des morts. je te le jure. nous allons faire un accord entre nous deux pour ne plus jamais appeler la mort à nos côtés. comment crois-tu que ce soit possible, demanda maria da graça. il faut commencer par mieux aimer la vie. je n'ai pas de travail, quitéria, j'ai perdu mon travail. il est quatre heures du matin, ma grande, personne n'a de travail à quatre heures du matin. tu t'en préoccuperas à l'heure correcte. je vais manger ma soupe chez toi. tous les jours. et tu pourras aussi manger des escalopes de dinde, parce je ne suis pas du genre à te fermer la porte de mon frigo, mon amie. je n'arrive pas à dormir. moi non plus. allume la lumière. je veux regarder le plafond. dans un moment, la fatigue va te saisir et tu vas t'endormir. parle-moi, dis-moi des choses différentes. parle-moi de choses qui auraient pu être arrivées hier. hier, on était bien.

sasha dit qu'il voulait écrire à andriy parce qu'il fallait le prévenir des dangers qu'il courait au portugal. même aussi loin, il ne pouvait pas être certain qu'il ne serait pas poursuivi et capturé par les soldats. ekaterina lui apporta du papier et un stylo et essaya de le calmer en lui rappelant que son fils savait déjà comme faire attention à lui et qu'au portugal personne ne le connaissait. elle disait, il est très heureux, sasha, très heureux, et un jour il va revenir nous voir. ils s'assirent tous les deux à la table de la cuisine et se turent pendant qu'il écrivait rapidement des paroles anxieuses, des paroles sorties d'un esprit malade, et exprimait de cette façon un amour profond pour son fils. mon fils, tu es le sang qui coule dans mon corps et tu le feras vivre tant que tu vivras. sois attentif, n'aie confiance en personne, ne dis pas ton nom, ne parle jamais de korosten. même si cela doit te coûter, détruis mes lettres, ne les garde pas pour les relire ou comme un souvenir. respire sur le papier l'odeur de tes parents puis conserve-la uniquement dans ta mémoire, comme tu es toi aussi pour toujours dans notre mémoire. ne sors pas la nuit quand on ne voit pas quel danger est à l'affût. choisis les jours lumineux et mets toutes tes forces à protéger ton bien-être et celui de ta famille. si je venais à manquer, s'ils venaient me chercher, défends ta mère qui est innocente, ne les laisse pas lui faire du mal. c'est un ange qui a choisi de vivre sur terre. un jour, tout le monde s'en rendra compte, moi je m'en suis rendu compte il y a vingt-six ans. je t'aime, mon fils. ton père, sasha.

ekaterina rangeait dans un vieux pot enfoui dans le fond du garage les lettres belles et folles de sasha. elle glissa la nouvelle parmi les autres et trébucha un peu sur tout ce fouillis, penchée en avant comme si elle était en train de bêcher, moulue de douleur, si infiniment triste. il est vrai qu'andriy était parti pour gagner de l'argent. il fallait créer de nouvelles conditions de vie, fuir la misère de l'ukraine, mais il était parti d'abord pour son propre salut, rêvant de vivre comme un garçon un peu normal, s'occupant de sa survie à partir d'une faim moins démente, une faim physique et pas mentale. andriy lui disait, ici, nous souffrirons toujours d'une faim mentale. nous sommes un pays affamé dans sa tête. la grande famine ukrainienne n'est pas finie. je veux manger. je veux manger. et elle criait, andriy, fais attention à ton père, respecte-le, il est en train de dormir. et il criait encore plus fort, je t'aime, père, je t'aime. sasha se réveillait, apparaissait dans le couloir, mais avant qu'il ait pu s'approcher de son fils et comprendre ce qui lui arrivait, andriy sortait dans la rue sans plus pouvoir supporter tout cela. ekaterina le prenait par l'épaule et il lui disait, pardonnez-moi, je suis en train de vous détruire et je n'arrive même pas à vous aimer suffisamment pour vous libérer de moi. ne m'abandonne pas, ekaterina, je mourrais si je me retrouve seul. demande à andriy de ne pas m'abandonner. demande-lui, s'il te plaît, promets-moi de lui demander.

elle retourna dans la cuisine et il demanda, as-tu fait ce que je t'ai demandé. elle hocha la tête affirmativement et se mit à préparer le dîner. il se sentait plus calme. la lettre arriverait à son fils en deux jours, trois au maximum, et il serait ainsi rassuré sur le destin auquel sasha avait condamné sa famille. tu sais, ekaterina, parfois j'ai le sentiment que nous pourrions encore être heureux. nous serons heureux quand andriy reviendra, s'il revient riche. tu as déjà pensé s'il revenait riche, ce que serait notre vie. au portugal, ma chérie, on travaille beaucoup, mais il y a de l'argent, beaucoup d'argent européen, et notre fils va faire tout son possible pour revenir nous aider. quand il reviendra, le jour où il reviendra, nous partirons tous les trois pour une autre ville. nous choisirons un endroit discret. ekaterina souriait, elle se disait qu'andriy deviendrait peut-être riche, elle se disait surtout que ce serait un rêve s'il revenait. et que peut-être ils pourraient partir vivre dans une autre ville, plus petite.

et peut-être que la tête de sasha irait mieux, s'il était convaincu d'être enfin à l'abri. tu crois que le portugal est un beau pays, sasha, demanda sa femme. bien sûr que oui, c'est très beau. tu sais, tous ces pays qui ont une population délicate sont beaux, et au portugal mon amour, ils ont fait une révolution avec des fleurs. tu es sûr. absolument. ils ont mis des fleurs à leurs fusils et ils ont conquis la liberté. ekaterina ferma les yeux quelques instants, et même consciente de la folie de sasha, elle se plut à croire en un portugal juste, où son fils serait bien, où il se ferait des amis et travaillerait pour un avenir riant, son fils si beau, si sensible, si bon. comment tu sais ça, sasha. je l'ai appris. sasha, tu me rends très heureuse. merci de me rendre heureuse.

dès son premier jour de travail au portugal, andriy apprit à faire des pizzas, il n'était pas idiot. il comprit parfaitement ce que l'on voulait qu'il fasse et il sut très vite reconnaître les ingrédients et même apprendre leur nom dans la nouvelle langue. il restait en permanence à côté du four, transpirant, pour surveiller la cuisson des pizzas, qui en vérité, étaient particulièrement savoureuses. les premiers mois s'écoulèrent ainsi, les jours passaient toujours semblables, il apprenait petit à petit à réagir aux avances plus ou moins explicites de la patronne, de la fille de la patronne, de certaines clientes, de certains clients, et même des cafards, des chattes et des chiennes. celui-là, disait la patronne dans un portugais qu'il avait du mal à comprendre, la chance lui a souri en lui façonnant un si beau corps. à qui ça ne plairait pas. même les natures mortes se lèveraient pour un petit gars comme celui-là. andriy entendait et demandait, pizza. quelle pizza. après son travail il rentrait chez lui où il commençait petit à petit à se rendre compte que trois cents euros par mois ne le sauveraient pas de la mort dans un pays comme le portugal. il avait besoin d'un contrat, il avait besoin de gagner un peu plus. mikhalkov gagnait presque quatre cent cinquante euros, il pouvait se payer le luxe d'aller au cinéma, de s'acheter un vêtement neuf dans un magasin populaire et de déjeuner de temps en temps le dimanche au restaurant. un jour ce serait comme pour mikhalkov, il aurait de l'argent en plus. il pourrait économiser un peu pour envoyer à ses parents comme promis. au bout de six mois, sans savoir bien quoi décider, il décida d'aller avec un de ses colocataires, ivan, sur le grand chantier où celui-ci travaillait. il y avait là beaucoup de travail, de l'embauche possible. tu vas avoir les mains bousillées, lui expliquait ivan, et tu n'arriveras jamais à te reposer, mais au moins tu auras la chance de ne pas comprendre ce qu'ils disent, parce que je sais que ce qu'ils disent c'est du mal de nous. après cela, il se mit à envoyer quatre-vingts ou quatre-vingt-dix euros par mois, selon le montant de ses économies, pour qu'ekaterina puisse préparer de meilleurs repas là-bas à korosten.

sasha lui redemanda, tu as envoyé ma lettre, ekaterina, c'est très important qu'il la reçoive. s'il ne fait pas attention à lui, c'est notre bonheur qui risque d'en pâtir, et quelle horrible chose ce serait de penser à la vie sans la perspective du bonheur à l'horizon. ekaterina se couchait et répondait que oui, sasha, dans quelque temps il va pouvoir lire tes mots, ne t'inquiète pas. j'ai pensé à notre conversation, dit-il, et je me sens différent, comment dire, plein d'espoir et, si tu veux, heureux pour notre andriy. savoir qu'il va bien, c'est tellement important de savoir qu'il va bien. et il va bien, n'est-ce pas, sasha, demanda-t-elle. oui, il va bien, je le sens, tu ne le sens pas toi aussi. bien sûr. et s'il nous emmenait au portugal. que dis-tu. et s'il nous emmenait au portugal, nous pourrions voir de nos yeux ce peuple des fleurs, ce serait fantastique. pauvre andriy, il ne gagne pas encore assez pour ça, il n'a pas de quoi payer notre voyage, et encore moins de quoi subvenir à nos besoins là-bas. la vie y est plus chère. eh oui. tu crois vraiment que c'est possible de faire une révolution avec des fleurs, sasha, et la nôtre qui a été si. je ne veux pas en parler maintenant. nous n'avons rien eu à nous, à part la faim et la victimisation. tu transpires, sasha. quoi. tu transpires. pourquoi tu demandes ça. tu te sens bien. qu'as-tu. attends. parle-moi, sasha, parle-moi, s'il te plaît. je ne crois pas que nous serons heureux. ne dis pas ça. mais je n'y crois pas. pardonne-moi. pardonne-moi. calme-toi, nous ne devons pas perdre

espoir, andriy va s'occuper de nous. et si là-bas c'est comme ici, personne ne pouvant aider personne, même si par bon cœur ils voudraient le faire. pourquoi andriy serait-il parti au portugal si là-bas on ne venait pas en aide aux autres, sasha. je sais, je pense à ça. s'ils veulent de lui, c'est parce qu'ils l'aiment, qu'ils ont besoin de lui, qu'ils comprennent qu'il a souffert toute sa vie et qu'il veut juste être heureux. andriy me manque. moi aussi. il faut attendre. il faut attendre jusqu'à ce que le parfum des fleurs le pénètre et qu'il puisse revenir ici pour y planter un jardin.

l'homme en or passa lentement et vint s'asseoir devant andriy. il avait l'air plus proche de lui que la première fois. il était plus proche, oui. le jeune homme le dévisagea sans perplexité, mais en le scrutant, pour tenter de deviner d'où il venait et ce qu'il pouvait bien lui vouloir. c'était l'heure du casse-croûte. tous les hommes étaient là dans un grand brouhaha, ouvrant leurs gamelles et mangeant à grands cris. ivan était dans le camion, il jetait au sol de petites et lourdes caisses. l'homme en or venait voir andriy, parce que personne d'autre que lui ne l'apercevait, parce que ce n'était qu'une invention de son imagination. le jeune homme regardait devant lui et c'était comme un film projeté sur un écran, du projecteur de ses yeux sur l'écran des planches posées sur le sol, d'où l'homme en or l'observait sans bouger, sans chercher à lui parler, dans l'éclat intense de la richesse, de la métallification de son corps avec le plus noble des métaux. le jeune homme commença à manger ce qu'il avait préparé et se ressaisit en une seconde. il visait le bonheur. rien ne le ferait dévier de ce but, cette métrique préétablie et rigoureuse qui régissait ses journées et le conduisait à réaliser tous ses objectifs. il n'avait pas de nouvelles de chez lui depuis une vingtaine de jours, mais cela ne lui ferait pas perdre une once de sa détermination comme cela avait pu se produire auparavant. il pensait à quitéria, il pensait à l'usage qu'il ferait de quitéria et il se disait qu'il téléphonerait à sa mère dans l'après-midi, avant de passer chez la femme de ménage pour offrir un peu de douceur à la machine. il appellerait rapidement, juste pour savoir pourquoi il n'avait pas reçu de lettres. et tout irait bien, certainement, tout irait très bien, peut-être même qu'ils ne pensaient plus à lui, de moins en moins malheureux de son absence. l'homme en or disparut. andriy reprit son travail et transporta chaque pierre, chaque tas de sable, comme s'il s'agissait d'un lourd tas d'argent qu'il entassait à la vue de tous. le tas grandissait et andriy approchait chaque jour plus du bonheur. il pensait, le temps se charge de tout, si tout au long du temps chaque objectif s'accomplit. des résultats, pensait-il, des résultats. il sourit. même si ses parents devaient se taire pour toujours, andriy souriait. et ses parents, bizarrement, se turent pour toujours, et leur fils resta seul dans le pays des fleurs, ajoutant des soufflets à son cœur, répandant de la fumée, changeant son sang en huile, irrigant ses organes comme les pièces d'un moteur qui comprendrait radiateur, ventilateurs, structures inoxydables comme squelette, propulseurs, tubes communicants, poulies, joints et vis, des mécanismes dentés se mordant impitoyablement les uns les autres et pour toujours, des viseurs parfaits pour observer un futur plaqué or, plus facile à vivre.

le cercueil était fermé et il n'y avait pas moyen de savoir si monsieur joaquim avait sa tête ou non, mais c'était ce qui se disait avec conviction, que le pauvre brave joaquim devrait rejoindre bininha morte d'amour, sans tête. du fait de l'amour qui existait entre eux deux, les gens s'en souvenaient comme de deux colibris toujours à se becoter. c'était pitié de se dire qu'ils ne pourraient plus le faire, comme ils ne pourraient jamais devenir des anges, avoir des ailes, voler, parce que monsieur joaquim n'aurait pas de bec, ne pourrait pas en avoir. l'église de vinhais était pleine et la présence des deux femmes à ces obsèques ne se justifiait pas, beaucoup de gens pleuraient spontanément comme des pleureuses gratuites et persuasives. quel besoin ces deux-là avaient-elles d'être ici et de facturer cinquante euros chacune, alors qu'elles étaient distraites, interdites devant le faste de la cérémonie et muettes. maria da graça demanda, ne devrait-on pas avoir l'air plus sombre,

pleurer. quitéria lui dit, celui-là, il est déjà bien recommandé, si dieu ne s'en est pas encore aperçu c'est parce qu'il ne veut pas le voir. elles observaient le va-et-vient de l'assistance. les gens s'approchaient du cercueil et posaient la main sur le bois, exactement là où aurait dû se trouver la tête et se lamentaient, aïe joaquim, toi qui étais un homme si bon et si aimé. aïe joaquim, pauvre de toi, tu ne trouveras jamais le repos. et ils disaient des choses de ce genre comme s'ils étaient parfaitement au courant de ce qui se passait après la mort, convaincus que, parce qu'il n'avait plus de tête, son âme se trouverait elle aussi décapitée et dans l'incapacité de trouver le chemin qui menait à la porte du paradis.

saint pierre ne répondait rien. j'ai beaucoup de questions à vous poser, je viens si souvent ici, lui disait maria da graça, pourquoi ne me répondez-vous pas. et lui ne se départait pas de son silence mauvais, acerbe, les bras croisés, ignorant la présence de la femme. écoutez, râlait-elle, je commence à ne plus craindre de vous dire un certain nombre de choses, parce que tout ça n'est en rien l'idée que je me fais du paradis, ou alors personne ne vous a appris les bonnes manières. elle voulait savoir si monsieur ferreira et monsieur joaquim étaient passés par là. ce sont deux cas différents, argumentait-elle, très différents même, mais tous les deux méritaient des égards particuliers et elle voulait seulement savoir s'ils se trouvaient à l'intérieur. l'autre ne lui prêtait aucune attention, regardant au-delà d'elle, là où les camelots n'embêtaient même plus maria da graça, parce que bien qu'elle vînt souvent sur la place, elle ne leur achetait jamais rien. je ne crois pas que dieu soit arrogant, je n'arrive pas à comprendre pourquoi il a mis un crétin comme vous à l'accueil, allez, allez vous faire voir. c'est ça, allez vous faire foutre, vieux débris, qui m'avez pris mon amour et qui faites celui qui ne sait rien. saint pierre fulminait, absolument furieux sous les invectives de la femme, et il vociféra comme le diable, dehors, âme effrontée, là tu m'as définitivement convaincu de ne jamais te laisser passer le seuil de cette porte et pour l'éternité. elle répondit, même sans savoir bien ce qu'elle faisait, sans hésitation, sans trembler, elle lui répondit, je veux mon homme, je veux le ramener, parce qu'il a agi dans la précipitation, ce n'est pas juste. saint pierre lui tourna le dos et boucha une nouvelle fois l'entrée de son large dos et du silence le plus profond de sa bouche. maria da graça resta les bras ballants et se dit, je n'ai aucun moyen de voir le pays des morts, je n'ai aucun moyen d'avoir des nouvelles de là-bas, mais au moins il aura un souvenir de moi, il saura qui je suis quand mon âme brûlera en enfer en même temps que la sienne se prélassera au soleil.

elle se réveilla la tête lourde. elle se releva un peu et se mit immédiatement à pleurer. des pleurs doux, des pleurs d'une tristesse habitée, une tristesse du genre à revenir chaque jour jusqu'à la fin des temps, le temps qu'elle aurait encore à vivre. la vieille dona albina, se souvint-elle, était morte d'amour. le curé le leur avait dit clairement, elle s'était assise dans la sacristie, de plus en plus triste jour près jour, jusqu'à finir par s'éteindre. maria da graça s'assit au bord de son lit, elle comprit qu'elle mourrait elle aussi, plus ou moins à long terme, elle mourrait parce que son cœur ne pactiserait pas avec la solitude à laquelle elle serait condamnée. elle se dirigea vers la salle de bains, elle était décidée à aller à la recherche de nouveaux patrons dans l'espoir que cela la ferait mourir plus lentement. plus lentement car, de toute façon, il lui semblait assez difficile de mourir d'amour.

à bragança, personne ne sut jamais ce qui se passait entre la femme de ménage et monsieur ferreira, et rien ne vint donc empêcher la poursuite de sa relation avec augusto, faite du même affreux supplice de toujours. la police n'était pas du genre à aller propager des commérages auprès de la population, et maria da graça n'avait aucun intérêt à se présenter comme coupable. les gens la traitaient avec la même indifférence de toujours, peu leur importait que le vieux maudit soit mort ou vivant, et personne ne cherchait à savoir si la perte de ce patron était pour elle une souffrance ou un soulagement. quand elle laissait des messages, je suis maria da graça, madame, je cherche du travail,

si vous savez quelque chose ou si vous avez besoin d'aide, je peux vous laisser mon numéro de portable. les gens disaient que les choses allaient mal, ce n'était plus le temps de l'abondance et les problèmes d'entretien de la maison étaient négligés ou traités par les personnes qui y habitaient. tout est difficile, lui disait-on, un jour ou l'autre nous serons obligés de manger de la paille au grand étonnement des animaux. ici à bragança, graça, ici ça va devenir un pays de famine. ceux qui voudront rester devront apprendre à vivre la bouche fermée. elle continuait sa recherche à travers la ville dans l'espoir d'une parole plus optimiste, dans l'espoir qu'au sein de l'appauvrissement général il y eût encore une place pour une bonne travailleuse, forte, sans dégoûts ni peurs, portée par le besoin de rendre plus dignes la fin de sa vie et le début prévu de sa mort.

augusto allait rester encore de longs mois à bord avant de revenir pour quelques semaines. le temps suffisant pour que la mémoire collective oublie l'événement. peut-être ne lui dirait-elle même pas que monsieur ferreira était mort. il ne lui demanderait pas où elle allait chaque jour, et peu lui importerait que ce fût à gauche ou à droite une fois passé le seuil de la maison, si elle sortait à l'heure de rentrer ou si elle rentrait à l'heure de sortir. et la police, qui se taisait pour tout le monde, se taisait également pour elle, maria da graça, qui trouvait exagéré le silence dans lequel on l'avait tenue. il n'y eut pas de funérailles, elle n'entendit pas dire qu'une entreprise de pompes funèbres avait été contactée où l'argent du vieux maudit aurait été dépensé pour lui garantir un aller rapide vers le paradis. enfoirés, pensait-elle, en pensant à l'agent quental. ils ont balancé ce pauvre homme dans un cercueil minable et l'ont oublié quelque part. encore une boîte poussée sous le lit. un jour, ces boîtes seront ouvertes en grand et leurs fantômes furibonds s'éparpilleront à travers les pièces. pauvre agent quental lorsque dans l'obscurité de la nuit, des voix lui parviendront aux oreilles et surtout la sensation d'une caresse de l'autre monde sur son corps sans défense jusqu'alors endormi. maria da graça pensait à cela, comme si elle le souhaitait, comme si elle souhaitait honnêtement que l'agent quental paie pour son manque d'humanité. elle voulait la voir souffrir, qu'elle perde ses jambes, ses cheveux, qu'elle soit écorchée vive, qu'on lui arrache ses doigts, qu'on lui transperce la poitrine, qu'on lui crève les yeux, que des petits vampires lui sucent le sang, qu'on la traite de pute, qu'on lui enfonce des aiguilles sous les ongles des orteils et qu'on la jette au fond d'un puits noir où vivraient des organismes proparoxytons pleins de dents et affamés. si elle pouvait, elle lui servirait une soupe composée uniquement d'eau de javel, une soupe d'un litre qui la tuerait d'un coup, ce qui, selon quitéria, devrait arriver à n'importe quel être humain. que dieu fasse que cette femme meure sans pardon. elle fermait les yeux et implorait, tue-moi cette femme. je la veux morte. puis elle ouvrait les yeux et se rendait compte que la rage la privait de son amour. elle se jetait dans un coin et recommençait à pleurer, le regret dans son cœur comme un marteau pneumatique, la panique, et elle se voyait sombrer.

les attaques de panique de maria da graça débutèrent de cette façon. d'abord, le respect envers soi et envers les autres commença à disparaître. la vision qu'elle avait eue de l'agent quental confirmait ce parcours égaré dans lequel elle s'engouffrait. soudain elle perdait le sens des réalités et aspirait à une solution qui ne pourrait être un remède à sa souffrance car rien ne lui rendrait jamais les jours passés. rien ne lui rendrait le temps avec monsieur ferreira pour savoir s'il finirait par la demander en mariage ou non. Quoi qu'elle pense ou fasse ou contemple, rien ne lui servirait de méthode pour retourner en arrière, parce que pour cela il n'y avait pas de méthode. elle était alors, sans défense, obligée de se trouver là alors que, par nature, elle aurait dû mourir elle aussi.

quitéria insistait pour qu'elle se ressaisisse, qu'elle arrête de croire que cette perte signait la fin de sa vie ou celle de l'amour. elle en arriva à parler gentiment d'augusto, quitéria, attirant son attention sur le fait qu'il revenait toujours à la maison et qu'il n'y avait aucun soupçon qu'à bragança

des gamines passent dans sa rue en se moquant d'elle. elle remontait du fond de son puits de panique et ne se sentait mieux que pour des raisons abstraites, parce que rien de ce que lui disait son amie ne la consolait vraiment. il y avait une sorte d'interrupteur auquel elle avait accès et qu'elle actionnait. mais les raisons pour lesquelles elle y accédait et se calmait étaient incompréhensibles. à un moment, elle redevenait ce qu'elle était auparavant et quitéria la reconnaissait alors et l'embrassait. à partir de là, il semblait que tout allait bien et irait de mieux en mieux, et de mieux en mieux en mieux. c'est ce qu'elles pensaient, mais ce n'étaient que des pensées.

peut-être sommes-nous très bêtes et peut-être sommes-nous incapables de comprendre quoi que ce soit à la vie, se plaignait maria da graça. j'ai passé des années à trouver que ce vieux maudit, le pauvre, béni soit cet homme, finalement cet homme était béni, tu comprends ce que je dis, que nous avons passé des années à juger quelque chose à partir de ce que nous ressentions, et nous avons mal jugé, et puis après, ce qui nous manque nous fait comprendre à quel point cela nous manque et combien nous voudrions pouvoir retourner en arrière. moi, je retournerais en arrière et il ne m'échapperait pas, je l'obligerais à m'épouser, nous aurions un enfant. j'ai quarante et un ans et je donnerais tout pour être enceinte de cet homme, même si je devais mourir en donnant le jour à un enfant.

portugal s'approchait des deux femmes et les dévisageait. il avait l'air d'attendre qu'elles lui adressent la parole, lui demandent la patte ou lui ordonnent de s'en aller. on aurait dit qu'il avait besoin qu'on lui donne des ordres pour sentir qu'il faisait partie de leur vie. pour sentir qu'il avait un maître, un maître qu'il aurait choisi. et quitéria disait, regarde, ce chien a l'âme du vieux. il te tourne autour avec un amour qui n'est pas un amour d'animal, ce foutu chien. maria da graça tendait la main vers le chien, le prenait sur ses genoux. elle le caressait et se disait que ce serait si bon si elle pouvait le faire parler comme un être humain pour qu'ils se souviennent ensemble de monsieur ferreira et se reconfortent l'un l'autre. quitéria essayait de parler d'autres choses, de choses concernant d'autres sujets, elle faisait des projets pour aller veiller les morts d'autrui, parce que les morts d'autrui étaient un bon gagne-pain, honnête et indispensable, que dieu lui pardonne de souhaiter que quelqu'un meure.

l'homme des pompes funèbres leur tendit l'argent et les remercia. les deux femmes ne disaient rien, elles avaient l'impression de n'avoir rien fait. rien. elles n'avaient rien fait. et il comprit devant leur mine embarrassée qu'elles craignaient une explication, car si elles la demandaient peut-être l'homme comprendrait que le salaire qu'il leur donnait n'était pas mérité et qu'il déciderait alors de ne pas les payer. il dit, les gens vous sont vraiment reconnaissants, parce que dona bininha était très aimée ici et personne ne lui voulait du mal. les femmes étaient désolées de ne pas avoir pu rester auprès d'elle cette nuit, mais je pense qu'elles avaient peur, parce que monsieur joaquim n'avait jamais disparu auparavant et que tout le monde se disait qu'il avait peut-être été assassiné. moi aussi j'y ai pensé, que peut-être son fils l'avait tué, et qui sait s'il n'avait pas l'intention de venir à vinhais pour voir comme allait sa mère et, je ne sais pas moi, la tuer elle aussi, mais il fallait assurer la veillée et seul quelqu'un de l'extérieur, ne sachant pas ce qui était en cause, pouvait le faire. un frisson parcourut la colonne vertébrale de maria da graça et de quitéria et elles pensèrent au chat qui rôdait autour de la maison et à la terreur qui les aurait saisies si on les avait prévenues que le fils de dona albina était un psychopathe capable de tout. l'homme des pompes funèbres leur demanda, mais la nuit s'est bien passée, n'est-ce pas. elles restèrent muettes et ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'elles réussirent à répondre, oui monsieur, la nuit s'est bien passée. elles enfouirent les cinquante euros dans leur poche avec la reconnaissance des habitants de vinhais, et tournèrent le dos furieuses l'une contre l'autre, prêtes à se taper dessus.

c'est pour cela que quand quitéria reparlait de l'histoire des veillées funèbres, maria da graça se

sentait mal à l'aise, angoissée, comme s'il fallait qu'elle affronte toutes ces peurs à un moment si particulier de sa vie raccourcie. quitéria croisait les doigts pour qu'une proposition arrive le plus vite possible, tandis que l'autre rêvait à de l'argent mais en espérant qu'il lui arrive par d'autres moyens que celui-là. comment s'est passée ta journée. pareil. tu ne t'es pas trouvé quelques heures par semaine. non. les gens sont de vrais salauds. c'est qu'il n'y a pas d'argent. il y a toujours de l'argent, sauf qu'il n'est pas pour nous. et toi, qu'est-ce que tu as fait. comme d'habitude. et j'ai vu andriy. il est revenu, il est là maintenant tous les jours. non. il est revenu parce qu'il avait envie, très envie. et les autres, et s'il t'en arrive deux en même temps. mais tu me prends pour une salope. il n'y en a pas d'autres. ne mens pas. maria da graça, tu perds la tête, je te jure qu'il n'y a personne d'autre. ça m'étonne vraiment. oh, va te faire voir. ne me parle pas comme ça ou je te fais attaquer par le chien. laisse-moi rire, ce machin à poils. c'est un monstre quand il s'énerve. j'ai peur. et vous continuez à ne pas vous parler, rien que le lit. eh bien oui. on ne se dit rien, il est très distant. je sens qu'il est encore blessé. tu sais, je crois que son père est peut-être mort, parce que j'ai l'impression que quelque chose est arrivé et qu'il essaie de se résigner. il a l'air d'un volcan de fureur qui ne veut pas exploser parce que ça ne servirait à rien. il se ronge. imagine un volcan prêt à entrer en éruption et au moment d'exploser ravale tout. il a la tête de quelqu'un qui est en train d'ingurgiter de la lave incandescente. c'est ce que je ressens, pauvre garçon, ça ne doit pas être facile pour un gamin même aussi costaud que lui, de vivre seul, si loin de sa famille, à transporter du sable et du ciment toute la journée. et qu'est-ce qu'il te fait, raconte-moi. tu sais, il me brûle.

cet après-midi-là, andriy rougissait sous les rayons plus forts du soleil de printemps. sa peau blanche accusait l'exposition solaire de façon ingrate, le laissant d'abord très rose, puis d'un rouge intense, comme s'il avait trop bu ou comme s'il était maquillé. il ne tarderait sans doute pas à desquamer, à souffrir de brûlures qu'aucune pommade ne viendrait soulager. en quelques semaines sa peau deviendrait brune, le plus brun qu'il était possible à une peau aussi blanche, et peut-être acquerrait-il une plus grande résistance au travail ininterrompu de l'été. quitéria riait. dévêtu, il était absolument blanc avec juste les mains et le visage rose. un clown. un pantin comique, malgré son air sombre et ses lèvres incapables de se détendre, à mille lieues de savoir sourire. le garçon s'endurcissait à son contact, ce qui plaisait à la femme autant que cela l'inquiétait. s'il la prenait de façon beaucoup plus mâle qu'avant, en faisant montre d'une virilité qui la comblait en tant que femme, cela l'affaiblissait aussi, non pas physiquement, mais ses défenses s'en trouvaient affaiblies, les barrières qu'elle avait élevées autour de son cœur, parce que la permissivité de quitéria était proportionnelle à la jouissance qu'elle éprouvait à l'avoir, l'avoir très concrètement, lui et pas un autre quelconque, portugais, ukrainien, brésilien. lui, c'était l'homme, même si elle ne voulait pas vraiment l'admettre, qu'elle attendait. l'homme qui ne lui promettait rien, se contentant de donner. et elle se soumettait, complètement, à son amour mécanique. aussi conçu comme un moteur qu'irréversible pour qu'ils ne puissent plus se passer l'un de l'autre, réussissant, sans que rien ne soit exprimé, à partager la même volonté de s'appartenir l'un l'autre. il faudrait encore du temps avant qu'ils comprennent ce qui était en train de leur arriver. un temps, où tôt ou tard, il leur faudrait recourir à des mots, nécessaires à la réalisation de la fusion de leurs deux personnes. mais en ce moment ils ne savaient, ni l'un ni l'autre, ce qu'ils se diraient et de quelle façon ils accepteraient de commencer à faire les concessions qui, entre autres choses, serviraient à maintenir cette relation comme la structure centrale de leurs vies. après l'amour, quitéria restait toujours couchée, comblée et fière, et lui se levait sans bruit afin qu'elle puisse se rendormir. il s'habillait dans son coin et commençait à se dire que, au fond, il appréciait le rituel qu'ils avaient créé. Même s'il était persuadé que cela lui plaisait parce que c'était un rituel, dans la mesure où il répondait sans faille à une attente

et qu'il se considérait responsable de l'entretien d'une machine dont il fallait s'occuper intelligemment. en sortant dans la rue, il se glissait entre les voitures comme s'il en était lui-même une, mais au fond de son cœur quelque chose changeait, quoi qu'il en pense. comme si des branchies étaient apparues sur la machine, par exemple, et qu'il puisse, s'il en avait envie, respirer sous l'eau. les pluies d'avril étaient torrentielles et il était toujours fort et inoxydable face au risque de rhume ou de rouille. il y avait presque deux mois qu'il n'avait pas de nouvelles de ses parents.

un jour, le père de monsieur ferreira rampa jusqu'à la trappe de la cave. c'est après ça que l'on fit changer le sens de l'abattant. au lieu de s'ouvrir vers l'intérieur de la cave, il s'ouvrirait vers l'extérieur, restant ainsi relevé au milieu de la pièce, telle une pierre tombale. une demi-chance qu'il ne soit pas devenu la pierre tombale du père de monsieur ferreira qui, du fait de son infirmité, était tombé, dévalant les marches de l'escalier pour aller s'écraser en bas. monsieur ferreira courut vers la cave en criant, et criant encore plus fort devant l'absence de réponse. il se dit que, cette fois-ci, son père se serait complètement désarticulé à l'intérieur et pour toujours, il ne lui resterait plus la possibilité de remuer le moindre petit doigt.

maria da graça pensait à la vieille trappe, mal foutue, comme on n'en trouvait plus que dans les très anciennes maisons. elle imaginait, non pas le père de monsieur ferreira, mais le vieux maudit même rampant à travers la maison et allant se fracasser dans l'escalier de la cave. elle le vit se jetant dans l'escalier, toutes les lumières allumées, la table dressée comme pour une fête, lui très bien habillé, la musique annonçant la célébration éloquente de la mort tandis qu'il cessait définitivement d'avoir peur de descendre dans la cave. la peur d'y entrer et de voir son père se désagrégant chaque jour un peu plus, encore et encore. le père de monsieur ferreira se réveilla quelques minutes plus tard. il ressentit une violente douleur à la tête et demanda qu'on l'aide à aller jusqu'à son lit. il se coucha et dormit dix-huit heures d'affilée. dans son sommeil, il fit la rencontre d'êtres bicéphales, d'arcs-en-ciel reliant des cœurs, de portes de cristal, d'oiseaux de fumée, de lacs de sang, de plantes observatrices, de lèvres à terre, de chats qui parlaient, d'enfants aux fils de vent et bien d'autres choses, qui, entre rêve et cauchemar, l'emportèrent pour toujours dans les profondeurs de son inconscient. lorsqu'il en revint, il ouvrit les yeux et ne put rien dire. sa bouche privée de vocabulaire et de la moindre expression reconnaissable se dessécha. ses yeux demeurèrent fixés devant lui, sans réaction, comme s'il n'était plus là.

quitéria remarqua qu'andriy était chaque jour plus renfermé. même si le silence était un pacte entre eux, son silence à lui était plus frémissant, comme s'il était trahi par la nervosité de ses muscles, par l'intensité de son regard qui s'arrêtait à chacun de ses pas. le sexe aurait pu devenir chaque jour meilleur, plus sauvage et simple et tellement animal, mais quitéria n'arrivait plus à dissimuler le désir impérieux qu'elle éprouvait à être près de lui, à le recevoir plus complètement, comme si elle voulait tout avoir. un dimanche après-midi, quelques minutes après son arrivée, alors qu'ils venaient de se coucher, la machine tomba en panne. elle se mit à hoqueter comme en manque de combustible, émettant un bruit guttural et profond, puis après un long étirement et un bref sursaut elle s'arrêta. quitéria dégagea ses jambes de dessous la machine et le regarda dans les yeux. elle leva doucement la main sur le visage du garçon. il était débranché. les yeux ouverts et le regard vide, totalement absent. andriy s'était débranché dans une angoisse émouvante. elle posa ses lèvres sur son épaule, se serra contre lui comme si elle voulait le prendre dans ses bras et lui dit, je sais, je sais, andriy, n'aie pas peur de moi, n'aie plus jamais peur de moi.

il avait peur, car à cause d'elle il allait perdre la chance d'être heureux et retournerait à sa condition humaine pour admettre qu'il ne supportait pas l'absence de nouvelles de ses parents ou l'apparition plus complexe d'un sentiment auquel on pouvait donner le nom générique d'amour. il ne parla pas cet après-midi-là à quitéria, de la folie qu'était devenue, et qu'avait toujours été, sa vie. mais il assumait quelque chose de fondamental en ce qui les concernait tous les deux. allongé sur le lit, il

demeura pendant des heures immobile et sans solution, comme s'abandonnant aux mains de ce rien. et pour la première fois, il capitula. une faiblesse qui le livrait à quitéria, le rendant irrémédiablement vulnérable, et, sans qu'il le formulât, lui faisant confiance, s'abandonnant, s'offrant et l'acceptant, elle, en même temps. elle essaya autant que possible d'organiser le silence dans la maison, elle s'affaira pour empêcher le moindre bruit qui aurait pu le réveiller ou l'obliger à bouger. il devait rester là comme s'il était chez lui. à l'aise. protégé. elle s'assit dans un fauteuil pour l'observer paisiblement, comme pour lui laisser le temps. l'observant comme elle savait qu'il l'avait fait tant de fois après l'amour, quand, exténuée, elle s'endormait. l'amour, si mal expliqué, pouvait être exprimé de cette façon. pour aussi improbable que fût cette façon de l'exprimer, l'amour était comme cela, était cela, et andriy ne le renia pas, pauvre machine abîmée, soudainement à la merci de cette femme, et cela, pour la première fois de sa vie, toute la nuit. jusqu'à l'heure où il se réveilla et se leva pour se préparer rapidement à démarrer une nouvelle semaine de travail.

maria da graça se sentit jalouse. elle évita honnêtement le sujet quand il se présenta. je ne veux pas parler d'amour, quitéria, je hais l'amour, ou plutôt non, je suis juste fâchée, je suis triste. tu ne dois pas te sentir mal à cause de moi, tu devrais être contente que cela m'arrive. tu sais, graça, je ne comprends pas bien ce qu'il dit, et il ne dit presque rien, mais je sais qu'il me voit comme quelqu'un qu'il aime bien. je crois que je suis une des rares personnes qu'il fréquente dans notre pays, et peut-être c'est ce qui l'aide à accepter ses sentiments pour moi, mais il y a quelque chose en plus. excuse-moi, bien sûr que je suis contente pour toi, que tu assumes le fait d'être amoureuse et même que tu fasses des plans pour le séduire, mais je suis en deuil, je suis en deuil, quitéria, tu comprends ça. je comprends. je ne devrais pas t'embêter à te parler de mon bonheur. tu sais, il faut parler du bonheur. j'ai trouvé des heures de ménage. à la bonne heure. ce n'est pas grand-chose. juste deux matinées par semaine, mais c'est un début. j'ai un nouveau mort, demain. tu veux venir. non. je leur ai dit que je viendrai avec quelqu'un, mais je n'ai rien promis. tu pourrais venir. ils paient combien. cinquante euros. bon dieu, c'est du bon argent. allez, viens avec moi, graça, on en a rien à foutre de tout le reste, accroche-toi à la vie. qui est mort. comme d'habitude, un vieux ou une vieille. avant d'être quelque chose de triste c'est d'abord la nature. à quelle heure. on doit être à l'église à huit heures. une église d'ici. oui, en centre-ville. Alors, d'accord. et puis andriy va venir aujourd'hui, j'en suis sûre.

à vingt heures précises mais bien plus tôt que ce que prévoyait quitéria, andriy frappa à la porte, il entra avec les mêmes vêtements qu'il portait le matin en partant et il s'appuya à la porte, les yeux humides. parle-moi, andriy, parle-moi. il dit alors, mes père mère pas nouvelles plus deux mois. plus deux mois et je pense pas qu'ils sont vivants. mes père mère oubliés ou morts.

en ukraine, beaucoup d'hommes pouvaient être aussi angoissés qu'aleksandr shevchenko, se disait andriy. beaucoup d'hommes avaient la tête affaiblie par des dizaines d'années d'oppression dans un régime politique qui leur avait été imposé littéralement par la nécessité de manger. mon père, je le jure, est un homme bon, disait-il à quitéria, c'est un homme bon, mais la tête mal pour savoir ce qui est mensonge ou pas. beaucoup de mensonges en ukraine affamée. beaucoup de faim qui fait naître les mensonges. mon père a la tête bête mais plein de bonnes choses dans le cœur, comme il croit au grand-père du froid. c'est comme s'il croyait au père Noël et rêverait encore du six janvier, voulait-il dire, quand il dînait et se retrouvait en famille pour savourer les douze plats rituels de la célébration. sasha s'habillait impeccablement, avec son pantalon et sa chemise à la turque, et il devenait, pour un moment, aussi correct qu'un enfant bien élevé, attendant que de la neige surgisse la figure sacrée qui les rejoindrait pour que commence alors une grande fête inoubliable.

la réponse de quitéria fut étrange, très étrange pour elle et presque incompréhensible pour lui qui, à force de n'avoir jamais entendu ces mots en portugais, même depuis qu'il la connaissait, ne lui

imputerait pas les conclusions, tout au moins pas dans toutes leurs extensions. quitéria l'enlaça, approcha sa bouche de la sienne, tandis que des larmes coulaient sur son visage et qu'elle aussi sentait ses yeux s'humidifier, très légèrement, comme la femme mûre qu'elle était, pleine d'expérience, une femme émue par son enfant, et lui répondit alors, je t'aime. elle ajouta une assiette à table et partagea les pâtes, la viande, le vin et le pain en deux parts et ne voulut rien entendre. au fond d'elle, quitéria décida qu'elle lui tendrait la main, prête à ce qu'il lui demande le bras. ils dînèrent, puis elle posa la vaisselle sale dans l'évier pour s'en occuper le lendemain et elle alla préparer la chambre, pendant qu'il se lavait et qu'il commençait à se sentir un peu chez lui.

ekaterina et sasha auraient pu être capturés par les soldats que celui-ci craignait tellement. c'était ce qui semblait le plus probable, sasha, après tout, disait peut-être la vérité et on était à sa poursuite pour le punir des actes coupables qu'il avait commis. ou alors ekaterina avait fini par renoncer, ayant pris la fuite et abandonné sasha qui, sans elle, ne serait bon à rien, pas même à se nourrir des rats qui traversaient le garage. des mois auparavant, ekaterina se trouvait dans la cuisine, comme très souvent, devant la fenêtre, se chauffant à un maigre rayon de soleil qui lui donnait une petite sensation de printemps. elle était perdue dans ses pensées quand sasha entra en criant au secours. sur le plancher de la chambre il y avait une flaque de sang qui venait d'une coupure qu'il s'était faite au bras. il pensait être en train de soigner une blessure quand il enfonça le rasoir dans sa chair et vit, avec une immense surprise, le sang jaillir. il commença par mettre ses doigts sur la coupure persuadé qu'en quelques secondes la plaie se refermerait et que le sang s'étancherait. il garderait une cicatrice, se disait-il, une marque de guerre qui serait la preuve qu'il s'était dignement battu pour sa cause. ekaterina courut chercher de quoi le soigner, affolée, tandis qu'il avait de plus en plus mal et que la peur que cela empire le sortait de la plus secrète réalité pour l'entraîner dieu sait où. à ce moment-là, ekaterina pouvait se montrer une infirmière telle qu'il n'en avait jamais vue ou un vers à soie filant délicatement une écharpe à côté du corps de sasha. il l'observait en geignant de douleur et méfiant. il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, pas même qu'un jour, dans une de ses crises d'abstraction, il pourrait se tuer ou tuer ekaterina, convaincu que c'était ce qu'il faisait de mieux pour la cause tandis que la gloire l'attendrait au premier coin de rue. ekaterina allait se coucher encore plus triste que d'habitude ces nuits-là. encore plus triste, de plus en plus triste. essuyant de ses mains les larmes de son visage et pleurant dans un silence absolu, et lui, tel un enfant endormi, rêvant à côté d'elle. il était en fait comme un lion en peluche qui prendrait subitement vie, transportant dans son estomac toute la grande faim ukrainienne. et la peur, en permanence, était presque palpable. un amour plein de peur et palpable, un amour passible à chaque seconde de se terminer, mais la peur resterait pour toujours.

une autre fois, quelque temps plus tôt, ekaterina s'était révoltée devant l'insistance de sasha à vouloir qu'ils se cachent tous les deux sous le lit. il la tirait par les bras, voulant désespérément la protéger, et elle meurtrie, sa peau se couvrant d'hématomes sous ses assauts, refusait de s'agenouiller et de se glisser dans l'espace exigü de dessous le lit. c'est sale, sasha, c'est plein de poussière, je ne veux pas entrer là-dessous, lâche-moi, s'il te plaît. et lui voyait dans son délire les soldats s'approcher et regarder à travers les fentes des volets. et on pouvait entendre leurs voix qui prononçaient des mots terribles, on va te coincer, aleksandr shevchenko, on va t'égorger pour te faire connaître le chemin de l'enfer. sasha bouchait ses oreilles et avait peur de répondre, on aurait dit qu'il voulait sortir les soldats de sa tête et qu'il ne pouvait le faire qu'en se cachant. les soldats insistaient, aleksandr shevchenko, dans une minute on va rentrer dans ta chambre, on va violer ta femme et on va te tuer. il déraillait de plus en plus et ekaterina lasse et encore plus lasse de tout cela et même de lui quand il lui cria couche-toi, idiot, couche-toi, meurtrière. comme elle n'obtempérait pas il la frappa au visage et elle s'effondra en pleurs. mais ekaterina se releva, dans la seconde qui suivit, furieuse, et se dégacha

en poussant violemment sasha contre le mur. à ce moment-là, le faible sasha se retrouva collé à la surface inflexible du mur et s'évanouit. il est vrai qu'elle se précipita vers lui persuadée qu'elle l'avait peut-être tué, mon dieu, sasha, mon amour, tu vas bien, dis-moi que tu vas bien. il avait seulement perdu connaissance, ce qui n'était pas une mauvaise chose, pour arrêter une bonne fois la crise dans laquelle il avait sombré, l'empêchant d'escalader encore plus la vision psychotique qui le dominait. elle finit par le coucher et se coucher elle aussi. essuyant de ses mains les larmes de son visage. encore plus triste, de plus en plus triste.

andriy se coucha, se tourna vers quitéria et resta à la regarder. il ne souriait pas, mais il aurait pu sourire. il se sentait bien, il savait qu'il avait maintenant une raison, même si elle lui semblait ténue, de survivre. il s'endormit sans l'embrasser, sans la toucher. juste fatigué et occupé à s'accepter comme un complexe organique et, ce n'était pas triste, pas du tout mécanique. ce fut quitéria qui l'embrassa doucement sur le visage, les yeux fermés, veillant par moments sur son sommeil. en ukraine, où que soient les parents d'andriy, ils percevraient que leur fils allait bien. il irait bien maintenant, se disait quitéria. à présent andriy irait bien dans un pays de gens délicats qui lui voulaient du bien, qui ne le laisseraient plus jamais partir.

quitéria s'endormit et rêva de maria da graça. andriy s'endormit et rêva qu'il était un artiste de cirque suspendu comme un funambule aux fils fragiles des cheveux de sa mère. s'il arrivait à traverser et atteindre l'autre côté, il tomberait au fond de son oreille et saurait ce qu'elle pensait et découvrirait pourquoi elle ne lui écrivait plus. il découvrirait, peut-être, la vérité sur les hommes tués par son père.

ce ne serait pas difficile de choisir quelque chose qui pourrait surprendre dieu, une bouteille de cif marine avec des bras et des jambes, bien dressée pour le ménage. ah l'éducation des objets, riait maria da graça, tu imagines, s'ils pouvaient apprendre ce qu'on leur enseignerait et qu'ils fassent ce qu'on leur demande sans protester. quitéria répondait, tu es folle, maria, tu devrais te sentir heureuse d'avoir ce palais à récurer au cif et au cillit bang, parce que travailler pour les riches avec des produits de qualité c'est autrement plus facile. tu crois que ça appartient à l'état. je n'en sais rien. ajax fabuleux multi-usage parfum montagne. tais-toi, ne me fais pas rire.

de temps en temps, elle se trouvait un gros ménage à faire, le nettoyage en profondeur d'une maison à vendre, ou à habiter ou tout simplement à préparer pour une fête de pâques ou autre. cette grande maison-là était très ancienne, volée d'escaliers en pierre, sols recouverts de carrelages de plus de cent ans, fenêtres à croisillons, presque comme des vitraux d'église mais sans couleur. les deux femmes appréciaient particulièrement l'aide que représentait l'utilisation de bons produits de nettoyage pour cette aventure de deux jours. si dieu arrivait sur la terre des travailleurs il pourrait s'incarner dans un de ces emballages. je comprendrais que dieu soit un neobank bleu tensioactif avec des jambes et des bras et des yeux qui sortiraient de là, parce que ce flacon est très joli, il ne goute pas et exécute sa fonction comme pas un. tu devrais peut-être t'en servir pour augusto. maria da graça rit et répondit, tu crois que j'ai de l'argent pour tuer quelqu'un avec une eau de javel gourmet. c'est quoi, ça, demanda l'autre. c'est le caviar des eaux de javel. qu'est-ce que tu connais comme mots, maria da graça. je suis un perroquet, je me contente de répéter les paroles de l'autre. ne dis pas ça, quelle tristesse, il est mort. tu as raison, ses mots aussi devront mourir. oublie-le, graça, nettoie ce que tu dois nettoyer et oublie-le. c'est plus facile de faire le ménage que de dire des bêtises, quitéria, et je crois que je vais continuer longtemps à dire des bêtises.

la terre des travailleurs, pensait maria da graça, dieu ne sait peut-être même pas où ça se trouve, cette terre qui se trouve entre celle des autres hommes et celle des autres choses. elle prenait son balai, poussait la poussière dans un coin, la voyait s'amonceler comme un édifice en construction. plus il y avait de poussière et plus il y avait du travail en vue. après, elle passait la serpillière, puis la cire, puis elle priaït pour que personne ne passe là avant que tout soit sec, laissant les grosses traces de l'imbécile qui détruirait l'excellence du travail des femmes de ménage. rien que pour cette injustice, dieu devrait apparaître là et non seulement il nettoierait à nouveau, et avec la même précision impeccable, mais il doterait les femmes d'une résistance encore plus inépuisable, une énergie heureuse et inépuisable ravissant les patrons qui leur paieraient sans hésitation le double de la misérable somme qu'ils leur donnaient.

j'ai accepté la maison d'andriy, dit maria da graça, je l'ai acceptée. quitéria se leva d'un bond et se réjouit. c'est maintenant que tu me le dis. elle s'approcha de l'autre, la bécota sur une joue et sur l'autre et caqueta sur la chance que ce soit sa meilleure amie qui aille faire le ménage chez andriy, même si ce ne n'était que deux heures par semaine. six hommes dans un petit appartement qui devait être plus dégoûtant qu'un caniveau. quand y vas-tu, demandait quitéria. le mardi en fin d'après-midi. je dois faire le ménage de la salle de bains et de la cuisine, un peu vite fait parce qu'en deux heures on ne peut pas faire grand-chose. partagé entre eux tous, ça ne leur fera presque rien. combien as-tu demandé. quatre euros l'heure. c'est correct. c'est peu. on meurt de faim. nous et le monde entier. mais qui mange à sa faim de nos jours. est-ce que je sais. et quoi d'autre. rien d'autre. touche pas à

andriy, mais les autres cinq gaillards vas-y franchement, c'est des beaux garçons et assez malins pour te chasser la bêtise du corps.

maria da graça voyait ce que disait quitéria. elle le voyait parfaitement, elle se voyait étendue sur le lit et les cinq hommes, blonds et blancs de peau, s'agitant autour d'elle comme s'ils l'exorcisaient. elle reprit son balai et repartit vers le coin du salon sans pouvoir empêcher un léger frisson dans le pubis, une petite décharge électrique qui descendait vers son sexe, pénétrait son sexe et le réveillait malicieusement. elle eut l'impression de sentir durcir le manche du balai et se dit que les objets dérogeaient à l'éducation qu'elle avait tant préconisée afin qu'ils soient en mesure d'impressionner dieu. elle se mit à balayer, les joues rouges, nerveuse, excitée comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps. en vérité, au fond d'elle-même, elle savait bien que le sexe lui manquait, qu'elle voulait et qu'elle avait besoin de sexe, que peut-être elle s'était engagée à travailler chez les six hommes dans l'espoir qu'au moins l'un d'eux se montrerait assez mâle avec elle, sans manières, l'obligeant à s'assumer femelle et rien d'autre. la bêtise, si c'était bien ça, lui sortirait du corps rapidement, pensait-elle, et elle retrouverait la malice des jours anciens.

cet après-midi-là, maria da graça fut convoquée au commissariat. l'agent quental lui lança un long regard quand elle entra et qu'elle s'appuya en silence contre le mur. attendez un moment, lui dit-on, et l'agent, au fond, leva les yeux et la dévisagea désagréablement. puis elle s'approcha et lui demanda vous croyez que ça va se passer comme ça, un homme meurt, on l'enterre et les vivants peuvent dormir tranquilles. maria da graça répondit, ce n'est pas moi qui l'ai tué et je crois que j'ai le droit de dormir. il faut juste savoir où, dit l'autre. que vouliez-vous me dire, madame l'agent. je veux vous poser quelques questions à propos de votre amant, de choses simples qu'une femme ayant eu autant d'intimité avec le défunt ne peut ignorer. maria da graça s'assit en se disant qu'elle n'avait pas l'impression d'être en intimité avec le vieux maudit et qu'elle ne savait pas ce qu'il fallait dire pour plaire à l'agent. ils voulaient savoir si elle était au courant de quelque chose à propos du compte bancaire de monsieur ferreira, quelques dizaines de milliers d'euros, disait-elle, répartis dans plusieurs banques dans l'attente d'on ne sait quoi. maria da graça répondit que non, qu'il lui donnait chaque mois la même somme, pas très généreuse pour tout dire. vous savez que votre contrat était illicite, madame maria da graça pragal, il n'y avait ni reçu ni taxes, vous contreveniez à la loi. je ne contrevenais pas à la loi, j'avais juste besoin de travailler, et dieu sait si j'aurais souhaité être payée dans la légalité, avec sécurité sociale et retraite pour quand je serai vieille, parce que, avec cette vie que je mène, je vieillis plus vite que je ne le devrais. l'agent remua sur sa chaise et dit, il me vient une idée à l'esprit qui me fait croire qu'il y a plus d'argent que ça, comment ça se fait madame pragal, comment ça se fait. je ne sais pas, moi il ne me vient aucune idée, comment ça se fait. vous faisiez le ménage de la maison quatre fois par semaine et vous n'avez jamais rien découvert, fortuitement, derrière les meubles, dans les tiroirs ou, bizarrement, derrière les pots de fleurs ou sous les tapis. non. je n'ai jamais rien découvert d'autre que de la poussière si c'est ce que vous trouvez bizarre. mais la maison est vieille, elle tombe en poussière, comme toutes les choses, sauf que ça va plus vite. et elle ne tombe pas en argent, n'est-ce pas, c'est ça qui serait bizarre, une maison qui tomberait en argent, dit l'agent quental sarcastique.

le vieux maudit avait caché dans tous les recoins de la maison des quantités magnifiques de billets de banque, beaucoup de billets de banque pour acheter des maisons, des voitures, cachés sous les tapis les plus insignifiants, ceux de la salle de bains ou de la cuisine, ou derrière les rideaux du salon. il y en avait partout, placés là de façon à être trouvés. maria da graça haussait les épaules et ne pouvait rien dire à ce propos. elle ne comprenait pas. elle n'avait jamais vu quoi que ce soit au cours de ses rangements quotidiens et si l'argent se trouvait là c'était sûrement dû à la folie suicidaire qui

avait saisi le vieux maudit. et il faut croire que cet amour qu'il avait pour vous n'était pas suffisant pour qu'il ait envie de vous couvrir d'or, demandait l'autre. moi, il ne m'a couvert de rien, sinon comme ce que font les chiens aux chiennes, si vous voulez savoir. vous n'avez pas honte. de quoi. de faire comme les chiennes. c'est juste que je n'ai pas appris à mordre, quel dommage. ce n'était pas de l'amour, alors, c'était comme les chiens, dites-vous bien cela. vous n'êtes pas riche, madame maria da graça pragal. je suis riche d'esprit, ce qui n'est pas peu, il faut chasser la bêtise de son corps si on veut aller au paradis, et c'est l'expérience de la vie qui élimine la bêtise, c'est une amie qui me l'a dit. j'en ai la certitude absolue. alors vous n'aimez plus monsieur gregório ferreira. si, je l'aime, je l'aime beaucoup, mais à quoi ça sert de continuer à aimer les morts puisqu'ils ne peuvent plus se jeter sur nous et qu'ils ne peuvent même plus aboyer. c'est important d'avancer. vous êtes une femme très forte. vous surmontez bien votre chagrin. je travaille, quand j'ai envie de pleurer je fais comme si des plaies dans mes mains s'ouvraient et me brûlaient. c'est plus facile d'accepter les blessures du corps que celles de l'âme ou du cœur. eh bien moi, cela me surprend beaucoup que vous disiez qu'il ne vous aimait pas, parce que les femmes ne se font pas longtemps avoir par un homme qui ne les aime pas. Écoutez, madame, je ne suis qu'une femme de ménage, je n'ai pas de culture pour vous expliquer des choses aussi importantes, exprimez-vous autrement si vous voulez que je vous réponde.

c'était une saloperie d'homme plus maudit que tout ce qu'on pouvait imaginer. qu'il ait été aisé, ça on le savait, mais riche au point de se permettre de jouer avec l'argent, qu'il ait préféré se suicider plutôt qu'aider celle qui s'occupait de lui et de sa maison, cela dénotait un égoïsme que maria da graça ne pouvait pas pardonner. elle était là, accusée d'elle ne savait quoi, et pauvre, obligée d'accepter des heures de ménage dans des maisons éloignées les unes des autres, ce qui l'obligeait à marcher beaucoup et la faisait arriver fatiguée avant même de commencer le ménage. et se dire que le vieux aurait pu être pour elle un ami prêt à changer sa vie, pour ne plus penser à un amant, un aimé, cet homme pour qui elle aurait tout donné, qui ne lui avait rien donné, rigoureusement rien, de ce qu'il avait préféré jeter.

espèce de foutu salopard, disait quitéria, et toi arrête de pleurer, tu ne devrais pas pleurer pour ce maudit vieux. elles s'asseyaient un moment au milieu du grand salon de la vieille maison qu'elles étaient en train de briquer. ce n'est pas ces quelques minutes de repos qui les empêcheraient de respecter le contrat prévu. elles s'assirent comme des duchesses bavardant de choses délicates. oui, duchesse, je comprends votre peine, ce monsieur vous a brisé le cœur et vous a manqué de respect, malheureusement dans notre société ces choses sont fréquentes, mais bientôt un autre beau monsieur s'intéressera à votre corps et souhaitera en user. tais-toi, quitéria, tu m'énerves encore plus avec ça. oui, duchesse, je vais me taire pour contempler la décoration si raffinée de votre maison. je vais sonner le domestique pour qu'il nous apporte une bite. maria da graça se mettait à rire au milieu de ses larmes et dit, sans y penser, ah ce que ça me manque, quelle envie j'ai d'en avoir une sous la main. espèce de mal élevée, une duchesse ne dit pas ces choses-là, elle fait comme si elle n'avait pas de chatte et que ces chaleurs n'existaient pas dans sa société. quelles connes, ces duchesses, il vaut mieux ne pas avoir de palais et vivre dans une hlm. rigole, malpolie, rigole. ce qui nous sauve c'est que nous sommes tellement en bas de l'échelle que nous n'avons même plus à craindre de tomber plus bas, nous y sommes déjà, par nature. notre chemin ne peut que remonter. oui, duchesse, montez sur ce cheval blanc et venez vous promener avec moi, vous égayer et chanter des chansons joyeuses. oh mon dieu, donnez des bras et des jambes à ces produits et on leur apprendra comment faire le ménage au paradis.

dans l'appartement d'andriy vivaient aussi mikhalkov, trente-six ans, russe de moscou, ivan, vingt-neuf ans, ukrainien de kiev, viktor, trente-quatre ans, ukrainien de vesele, serguei, quarante et un

ans, ukrainien de barvinkove, et ivanovich, qui était le fils d'un ivan, mais pas de son compagnon, il avait vingt-quatre ans, c'était un russe de ryazan. tous n'étaient pas des beautés masculines irrésistibles, en fait andriy les dépassait de loin, par sa jeunesse et aussi par quelque chose en lui de lumineux, une sensibilité. parmi ses copains, viktor était sans doute le plus intéressant, il n'était pas blond, avait un regard profond, des mains comme des pelles, grandes et épaisses, la peau desséchée par le ciment, une brute, mais aux traits bien dessinés et réguliers, des jambes extrêmement longues qui lui donnaient une silhouette élégante, des épaules bien découplées et puissantes. maria da graça se trouvait seule dans la maison avec lui, quand il lui dit qu'il allait sortir bientôt, il avait un petit boulot, et elle pourrait faire la salle de bains après. elle lui répondait de ne pas s'inquiéter, au besoin elle resterait un peu plus pour tout laisser propre et ne le leur compterait pas. elle resta dans la cuisine, étendant les serviettes et guettant du coin de l'œil le moment où il viendrait la soumettre. il n'avait pas besoin de dire quoi que ce soit, juste arriver et la prendre mécaniquement. cela ne la vexerait pas, puisque la meilleure chose qui pouvait arriver à deux personnes était qu'elles s'aiment. mais il tardait et elle n'avait plus rien à faire dans la cuisine. elle allait lui demander avec un peu de crainte et encore plus d'envie de passer de la crainte à l'attaque, viktor, j'ai fini la cuisine, tu crois que tu en as encore pour longtemps. il ferma le robinet de la douche et répondit, une minute. puis il ouvrit la porte, enroulé dans une serviette comme dans un pagne, lui montrant son torse musclé. intimidée elle baissa les yeux, la vapeur s'échappait par la porte et lui réchauffait le visage. il la contourna avec un sourire pour aller s'habiller, et elle entra seule dans la salle de bains, les yeux fixés sur le carrelage humide, se sentant ridicule et laide. elle retourna à la cuisine pour prendre des chiffons et les produits de nettoyage. elle fit ce court parcours avec l'ultime espoir du condamné. peut-être écoutait-il ses pas légers et s'armait-il de courage afin d'exiger, pour les huit euros correspondant aux deux heures de service, un extra mérité, car elle savait bien qu'il n'était pas aisé de trouver du travail et que de nombreuses femmes auraient voulu être à la place de maria da graça. elle ralentit le pas, s'arrêta au milieu de la cuisine rêvant qu'il lui saute dessus, puis elle refit le chemin inverse, trop court pour donner le temps à un indécis de prendre une décision. et rien. il sortit de la chambre au bout de quelques minutes, propre et sensuel, pour son rendez-vous que, par dépit, elle voulait croire n'être pas vrai. viktor devait sûrement aller retrouver une femme, une chanceuse qui allait bénéficier de ce qui avait été à portée de main de maria da graça et lui avait si cruellement échappé. elle continua à frotter les carreaux de la salle de bains, bien après l'heure, les essuyant comme elle aurait essuyé des larmes et entre ses cuisses il y avait une bête de plus en plus vivante, prête à lui mordre les doigts.

elle posa la main dessus, d'abord légèrement, puis plus fort, comme si elle cherchait à retenir une envie d'uriner. mais l'envie d'uriner n'avait rien à voir avec ça. son sexe déjà dilaté mouillait le fond de sa culotte, exigeant qu'elle recommence à le toucher. appuyée au lavabo, elle regardait derrière elle, vers la porte entrouverte de la chambre de viktor. elle pensait à viktor et à ivan enfermés là, dans la chaleur de leurs corps, le volume de leurs muscles dans un si petit espace. sa main sous l'élastique de sa culotte et son corps tout entier à fleur de peau. maria da graça sentait que son corps était à fleur de peau. il émergeait pour se montrer aux yeux du monde et se raidissait dans la violence de son désir. elle aurait pu se masturber comme lorsqu'elle était jeune. elle aurait pu se dominer elle-même, ne faisant appel aux hommes que par gourmandise ou par caprice de son désir. sa main pénétra son sexe presque avec rudesse, presque comme si elle se punissait, perdant le contrôle d'elle-même. à ce moment précis, la poignée de la porte grinça et quelqu'un entra qui ne pensait pas qu'elle serait encore là. mikhalkov sursauta, sourit et remarqua le mouvement des mains de la femme. la rougeur de sa peau, la chaleur qui exhalait de son corps, de tous ses pores, et la faisait haleter, comme si elle souffrait. mikhalkov posa ce qu'il apportait, entra dans la salle de bains et l'empoigna sans lui

demander la permission, elle lui disait, s'il te plaît, s'il te plaît. et il n'eut pas le moindre doute qu'elle le suppliait de la prendre. c'était une grosse portugaise, comme les autres, une espèce dans laquelle il s'était spécialisé et dans laquelle il trouvait vraiment la raison de sa vie au portugal.

le sexe scientifique, pensait maria da graça. il faut être très savant pour réussir à amener les deux partenaires à la limite du plaisir. elle disait à quitéria, c'est un maître, un professeur, il devrait enseigner à l'université pour faire aux filles ce que les garçons pourraient apprendre avec elles. l'autre riait et lui disait, il y a tellement longtemps que tu frayes avec la vieillesse que tu n'as même plus l'idée de ce que c'est joyeux l'amour avec la jeunesse. augusto, qui n'était pas un vieux, ne lui faisait jamais l'amour comme ça. et ces dernières années il avait tout le temps mal au ventre, et même avant il était plutôt paresseux. il aimait rester immobile et qu'elle prenne toutes les initiatives. mikhalkov avait des pattes d'ours, et le corps dodu de maria da graça se pliait sans effort à ses fantaisies. dans les étendoirs, tout en ramassant le linge sec et en le pliant dans la bassine, elles riaient toutes les deux, tandis que portugal se couchait en boule tout déprimé. maria da graça disait, écoute, tu pourrais me garder le chien de temps en temps, dans la journée, il me fait de la peine, pauvre bête, tu as vu comment il est. ah, la pauvre bête, répondait quitéria, sa maîtresse prend du bon temps et il n'y a pas de chienne pour le sac à puces. elle dit que oui, elle viendrait le chercher de temps en temps pour lui donner des petits gâteaux et lui faire des caresses. et quoi encore, demanda-t-elle.

monsieur ferreira croyait vraiment que tout son argent arriverait entre les mains de maria da graça, qu'elle le trouverait au rythme du ménage, au fur et à mesure qu'elle parcourrait la maison avec son chiffon à poussière et son balai. l'imbécile croyait que sa maison resterait inviolée et que maria da graça continuerait à s'en occuper sans interruption, et qu'elle découvrirait petit à petit tout ce qu'il avait disposé çà et là pour être découvert. c'est comme cela qu'elle recevait en prix de son dévouement toute cette fortune mal cachée, qui était là comme à la guetter, dans l'attente que les tâches domestiques la fassent passer d'un endroit à l'autre, par étapes successives, et que son travail se verrait ainsi récompensé pour toujours. monsieur ferreira s'était amusé à choisir la cachette de chacun des paquets de billets, il en riait même, se disant que chacune de ses offrandes, plus ou moins facilement trouvées, serait évidente pour maria da graça qui comprendrait alors beaucoup de choses, vraies ou fausses. elle comprendrait qu'elle ne lui était pas indifférente, qu'il était conscient de sa situation financière plus que précaire, qu'il l'aimait plus qu'aucune autre personne pour lui avoir laissé un cadeau aussi considérable, qu'il considérait que son travail était honorable, qu'il aimait la voir travailler, qu'il l'aimait, qu'il aurait pu l'épouser et même avoir un enfant avec elle, si à quarante ans elle acceptait de courir le risque d'être aussi pleinement heureuse. maria da graça se retournait dans son lit, gênée par ces pensées et elle le haïssait de n'avoir pas pris d'autres décisions. ce n'était pas pour l'argent, qui était entre les mains de l'agent quental, laquelle l'empocherait peut-être, c'était pour la perte de ce bonheur dans lequel ils avaient vécu tous les deux. et du bonheur elle passa à l'horreur de ce qui était arrivé. s'il avait pu l'épouser, puisqu'il était tellement plus raisonnable de vouloir se marier plutôt que de mourir, pourquoi avait-il voulu mourir et la laisser seule, dans l'impossibilité de voir se réaliser ses rêves. soyez maudit, monsieur ferreira, se disait-elle, salaud, j'aurais dû lui fracasser un vase sur la tête pour lui montrer comment on décide d'une vie.

saint pierre avait la même voix que l'agent quental et maria da graça était très agacée. ne m'énervez pas, j'en ai assez de venir ici et que vous ne me prêtiez aucune attention. qu'est-ce que ça veut dire. nous payons tous pour cette saloperie et mes obligations civiques sont toutes à jour, je ne vais pas passer ma vie ici à faire le pied de grue. assurément, ce n'était pas le bureau d'une administration de service public, quoique. à bien y penser, bien sûr que tout cela était public, construit à la sueur des âmes. le ciel, évidemment, devait obéir aux règles d'une parfaite démocratie, conçue pour traiter le cas de chaque personne et s'occuper même des plus inutiles. que se passerait-il si tous ces gens se rebellaient et exigeaient qu'on les traite correctement. il devrait être accordé aux âmes le droit à la protestation, car être mort ne signifie pas être idiot, se disait-elle, il est évident qu'être mort n'empêche pas de penser, de penser encore plus, parce que tout est définitif maintenant, on ne peut plus plaisanter avec ces choses. il fallait faire une grève, ou une manifestation, ou une connerie quelconque de ce genre pour obliger ces gens à respecter ceux qui arrivent ici et qu'on traite avec mépris. je veux qu'on prenne mon cas en considération, correctement, avec des résultats visibles, et qu'on ne me fasse pas perdre mon temps, disait maria da graça. saint pierre lui répondait, va-t'en, malpolie, tu n'as rien d'autre à faire, va travailler. et elle lui répondait, espèce de pédé, avec ta voix de femme, espèce de pédé. puis elle reculait et regardait autour d'elle. les vendeurs se remplaçaient les uns les autres comme elle se doutait que cela devait se passer et beaucoup d'entre eux qui arrivaient là pour la première fois la harcelaient avec leurs offres exclusives, et elle leur expliquait qu'elle n'était pas là pour entrer au paradis et qu'elle avait encore beaucoup de temps devant elle pour se souvenir de

la vie sur terre et même pour revenir ici, et elle leur disait qu'elle ne voulait pas qu'on l'ennuie avec l'air de qui exigeait un cahier de réclamations et ferait en sorte que tout marche autrement. ne vous énervez pas, madame, nous faisons notre métier, croyez que ce n'est pas facile d'être là, qui sait pour l'éternité, en attendant une opportunité pour nous racheter, disait un vendeur lourdement chargé de statuettes en bois noir. laissez-moi passer, lui répondait-elle, ôtez-vous de devant, il faudra bien que quelqu'un change les choses ici. maria da graça commençait à bien connaître cet endroit et savait parfaitement, ou pensait savoir, comment cela se passait. elle recommença à crier, écoute, toi, le gros, envoie chercher monsieur ferreira. tu entends, envoie-le chercher parce que j'ai quelque chose à lui dire. et saint pierre, joufflu et un peu rouge, lui répondit, va-t'en, femme, tu ne comprends pas que ça ne vaut pas la peine de mourir d'amour. maria da graça s'attrista et se réveilla. elle se réveilla, ouvrit les yeux dans le noir et, avant de se remettre à pleurer, elle sentit son corps sombrer et se rendormit. elle reprit son rêve, très agacée et voyant devant elle s'ouvrir le chemin qui devait la conduire là où elle voulait, parce qu'il n'était pas question qu'elle laisse passer cet affront. quoi, demanda-t-elle, qu'est-ce que tu dis, le gros. qu'est-ce que tu connais à l'amour si tu ne fais rien d'autre qu'accueillir les morts, et l'amour, pauvre idiot, est tout entier fait de vie. il lui répondit, je ne te laisserai pas mourir comme ça, aussi stupide et mal élevée que tu sois. si tu veux passer cette porte, il va te falloir trouver un meilleur prétexte. elle se mit à crier le nom de monsieur ferreira. elle criait de toutes ses forces, pour que sa voix traverse la porte et aille jusqu'au nuage où il devait se prélasser. elle le cria sans répit, et tout le monde sur la place était pétrifié devant une telle douleur. elle finit par renoncer au bout d'un moment, épuisée et prenant conscience qu'il lui faudrait ouvrir les yeux, allumer la lumière et accepter le fait qu'elle était chez elle, à bragança, seule et vivante, comme toujours, irrémédiablement.

elle sortit de son cauchemar à regret, parce que même si c'était un cauchemar, c'était ce qui la rapprochait le plus de monsieur ferreira. elle se postait devant son miroir, enlevait sa chemise de nuit et, avant d'aller à salle de bains, s'imaginait fiancée et n'y croyait pas. elle ne serait jamais une fiancée. monsieur ferreira avait raison. elle n'avait pas une tête de fiancée, elle ne serait jamais rien d'autre qu'une veuve.

l'homme en or surgit lentement, comme d'habitude, et trouva andriy bien moins impliqué dans son travail, transportant le matériel avec moins d'énergie et sans l'enthousiasme d'avant pour gagner de l'argent. l'homme en or lui dit qu'il fallait qu'il se démène plus que cela. il fallait qu'il se ressaisisse le plus rapidement possible afin que ses patrons acceptent de le garder encore longtemps et qu'il puisse encore longtemps gagner de quoi vivre. andriy n'interrompait pas son travail dolent. il allait et venait d'un lieu à l'autre, comme s'il essayait de balayer l'étrange personnage qui, au fond, parlait beaucoup et faisait peu. et que fais-tu, demandait andriy, que fais-tu pour moi à part me culpabiliser d'avoir vingt-trois ans et de me languir de mes parents, de mon pays, du uzh³ froid dans lequel je voudrais plonger pour y attraper un poisson apeuré. c'est moi qui ai peur de toi et le fleuve dans lequel je suis s'appelle portugal. l'homme en or lui demanda, tu veux partir, andriy, tu veux retourner à korosten.

sasha sortit une nuit d'hiver où la température avait terriblement baissé et qu'il n'y avait pas âme qui vive dans les rues. ses bottes laissaient des traces dans la neige et peut-être pensait-il que cela l'aiderait à retrouver son chemin de retour, bien plus tard, sans problème. cette nuit-là ekaterina pressentit que quelque chose de dangereux pouvait arriver. elle lui avait dit plusieurs fois qu'il n'était peut-être pas utile qu'il sorte. elle lui avait dit qu'andriy devait dormir à l'heure qu'il était et qu'ils pourraient avoir une nuit tranquille s'il voulait bien qu'ils se couchent eux aussi, ou voir un film ou bavarder à propos de la bonne vie qu'ils s'étaient organisée. sasha comprit qu'elle avait besoin

d'affection, heureuse qu'ils s'aiment tant, et il se dit qu'il reprendrait les choses là où il les avait laissées, dès son retour. il partait faire ce qu'il avait à faire et reviendrait pour reprendre la conversation au point exact où il l'avait interrompue. ekaterina le laissa partir et se posta à la fenêtre pour le regarder s'éloigner. l'obscurité profonde de la nuit contrastait avec la blancheur candide de la neige qui tombait de plus en plus. il neige beaucoup, se dit sasha, il faut que je garde le cap, je ne dois pas m'arrêter, tout se passera bien. ce qu'il avait à faire était simple. il avait dans sa poche le document qu'il devait déposer plus loin. le prochain relais était à environ quatre kilomètres de chez lui. avec toute cette neige, il n'était pas possible de prendre la voiture. à pied dans le froid, il lui faudrait une heure pour arriver, pas moins, et il devrait garder le rythme pour ne pas s'engourdir et geler. cela angoissait ekaterina de rester toute seule en attendant qu'il revienne, elle préféra aller voir le petit andriy qui dormait de son sommeil léger. elle s'allongea avec précaution à côté de lui, regardant la lumière ténue qui pénétrait dans la chambre et se posait sur les couleurs joyeuses bien que défraîchies des murs, vieilles couleurs qui semblaient doucement rappeler le bonheur de jadis. ce n'était qu'une allusion au bonheur. c'est ce qui fit pressentir clairement à ekaterina le danger que courait sasha en partant dans la nuit vers le prochain relais. tout semblait sur le point de s'effondrer. la lumière continuait à briller, mais ses yeux se troublaient et à travers ses larmes elle n'arrivait plus à percevoir la moindre image de bonheur. nous allons être tristes, andriy, mon amour, nous allons être très tristes quand ton père reviendra.

on avait du mal à se rendre compte ce qu'était être espion en ces temps historiques. et ekaterina plus que quiconque. elle accourut à la porte quand elle l'entendit s'ouvrir et respira profondément en accueillant sasha crotté, la veste déchirée et une entaille sur le sourcil. elle le fit asseoir sur un banc de la cuisine et s'immobilisa devant lui. il avait encore le document à la main car il n'avait pas réussi à arriver au relais suivant. il ne dit rien pendant un bon moment, et quand il dit quelque chose, ce fut pour parler des soldats. il disait que l'état enverrait sa police perquisitionner chez les shevchenko et qu'ils devraient rester sur le qui-vive. nous sommes à découvert, ekaterina, et nous sommes seuls. andriy releva un peu la tête, sa mère caressa d'une main sûre les cheveux bouclés et le rassura. dors, mon petit, tout va bien. l'enfant retourna à son sommeil, aussi innocent que confiant. ses parents refermèrent la porte de la chambre, et en vérité c'est à partir de ce moment qu'ils commencèrent à disparaître. raconte-moi tout, dit ekaterina, raconte-moi ce qui s'est passé, sasha, s'il te plaît.

andriy se mit à ignorer l'homme en or et il le dit à quitéria. il lui dit qu'il ne pensait pas qu'à l'argent, que ce qui était important pour lui c'était la famille, avoir une femme sur qui compter comme son père avait compté sur sa mère. avoir une famille, quitéria, avoir une femme pour soigner nos maladies. elle pensait qu'il était malade, que c'était inévitable. dans sa tête, une mère soignait un père malade. si elle ne se dépêchait pas, le temps où il devrait se soumettre à ce destin passerait, comme s'il était inéluctable qu'il dût s'y soumettre. quitéria le fit dormir, une nouvelle fois sans sexe. juste une conversation rapide à propos de ce que mikhalkov avait raconté sur maria da graça. il disait que c'était une pute, peut-être moins grosse que les autres, mais sûrement plus salope. quitéria rit. elle expliqua à maria da graça qu'il serait bon qu'elle exige de mikhalkov un peu plus de discrétion. elles se disaient, quel russe de merde, connard de grande gueule. elles riaient. maria da graça sentait encore les coups de boudoir de l'homme sur ses cuisses, des meurtrissures violettes dont elle s'enorgueillissait, preuve du désir qu'elle suscitait encore chez un mâle convoité et expert. j'en veux davantage, disait-elle, j'en veux encore bien plus et toi, demanda-t-elle à quitéria, maintenant c'est tous les jours. son amie se tut, lui recommanda de faire attention, elle lui raconterait à condition qu'elle jure de respecter ce qu'elle avait en tête. je veux aller en ukraine, dit-elle alors. je vais partir en ukraine avec andriy, je ne supporte pas de le voir souffrir. avec quel argent. je n'en ai aucune idée.

j'ai peu d'économies et un voyage à deux, c'est la folie, mais c'est comme je te le dis, je n'aurai pas de repos tant que je ne l'emmènerai pas voir où sont passés ses parents. tu es trop amoureuse, quitéria, tu ne trouves pas que c'est trop d'amour, tu le connais à peine. ça ne veut rien dire, ma vieille, ce n'est jamais trop, où tu as vu ça. j'ai peur pour toi, j'ai peur que tu y laisses des plumes et que tu n'aies pas les moyens de revenir. j'achèterai des billets aller-retour, je pourrai toujours revenir, même si je dois faire la route à pied, il suffit de marcher toujours vers l'ouest et je finirai par arriver au bout du continent. tu ne vas pas m'abandonner maintenant, sans toi je finirai à l'asile d'aliénés en peu de temps. que crois-tu qu'il est arrivé. il pense que son père est mort, mais il se demande s'il a tué sa mère. son père. oui. il est fou. vraiment fou. tu sais, de vivre tout le temps enfermé dans sa maison avec sa mère aux petits soins, veillant à le calmer et à le faire dormir. quel boulot. et puis sa mère est de plus en plus épuisée. tu connais l'heure des funérailles. oui. c'est à cinq heures. il faut qu'on y soit à trois heures. c'est chiant que ce soit à mirandela. ça n'a pas d'importance, j'ai vu les cars. on peut y aller et revenir sans se presser, j'ai tout réglé avec les pompes funèbres. tu as tout d'une femme d'affaires. il faut que je gagne de l'argent, graça, il faut que je gagne beaucoup d'argent parce que cette histoire d'aller en ukraine va me laisser raide. je ne te comprends pas. j'ai toujours pensé que tu n'avais pas de cœur et que tu ne connaîtrais jamais les mêmes problèmes que moi. je crois bien que j'ai de la peine pour toi.

mikhalkov arriva plus tôt et se mit à tourner autour de maria da graça qui laissait tomber les chiffons avec lesquels elle nettoyait le plan de travail de la cuisine. attends, disait-elle, viktor est dans le coin, il est sorti mais il va revenir. il se mit à l'embrasser, à lui mettre la main entre les cuisses tout en disant quelque chose en russe. arrête, insistait-elle, ravie de cette transgression et même à la pensée que viktor puisse rentrer et les surprendre. qu'il entre, pensait-elle, et qu'il se ronge d'envie d'avoir été si peu intelligent en laissant passer l'opportunité de la semaine précédente. mikhalkov lui découvrit un sein et le prit dans sa bouche. en entrant, viktor les contempla sans pudeur. il ne dit rien. s'enferma dans sa chambre comme pour leur laisser le temps de terminer ce qu'ils avaient commencé. maria da graça se disait qu'elle leur prenait huit euros pour faire la pute. quand quitéria le lui avait dit, elle n'avait pas vu les choses de cette façon. mais à présent oui, avec ce type qui gémissait sans retenue. elle se disait qu'elle bradait son amour pour un pauvre pouvoir que les hommes ne lui donnaient pas, qu'ils se contentaient de lui laisser entrevoir pour l'abandonner après encore plus seule. elle sortit de l'appartement des six hommes en réfléchissant au fait qu'elle ne faisait plus la différence entre l'amour et ce viol qu'elle s'était habituée à accepter.

si c'est comme ça, c'est moi-même qui me viole, se dit-elle.

mikhalkov se nettoya négligemment avec un des chiffons et le laissa traîner là, peut-être pour qu'un de ses camarades s'en serve afin d'essuyer un couteau ou autre chose. une fois chez elle, à l'abri chez elle, maria da graça revivait ces moments et considérait que ce qui s'était produit était excessif. que raconterait cette fois mikhalkov à andriy. ce qu'il lui rapporterait pourrait le stupéfier et même le choquer. et si cela devait stupéfier aussi quitéria, se disait-elle, ne courait-elle pas grandement le risque de passer pour une salope aux yeux de sa meilleure amie.

tu crois que ça c'est mourir d'amour, criait-elle, tu crois ça. une femme amoureuse ne se couche pas sous n'importe qui en sachant qu'on va se servir d'elle comme d'une serpillière sans volonté. ne m'ennuie plus, ne me dis plus jamais des choses comme celles-là, à cause de ça je suis encore persuadée que c'est par amour que je meurs, je me persuade encore que je suis en train de mourir, j'arrête de travailler, j'arrête de manger. saint pierre ne disait rien, il ne riait pas, ne la provoquait pas. il la laissait parler parce qu'il savait que maria da graça avait seulement besoin de se défouler. les hommes, disait-elle, que veulent les hommes de nous. nous leur donnons tout, nous sommes des

pleurnicheuses et, même si nous affirmons que nous voulons être traitées en égales, ce que nous voulons en vérité, nous voulons qu'on prenne soin de nous, qu'on nous protège et qu'on nous laisse être des idiots comme l'étaient nos grands-mères, des femmes futiles qui ne se préoccupaient pas de ce qui se passait dans le monde, qui ne savaient pas qui était ce fils de pute de goya. goya, criait-elle, si tu es avec mon ferreira, dis-lui qu'il aille au diable et vas-y toi aussi. bande de crétins. c'est ça mourir d'amour, demandait-elle encore. les gens sur la place étaient habitués au délire de maria da graça. ils s'asseyaient pas loin et l'écoutaient, peut-être la jugeaient-ils, chacun à sa manière, se demandant quelle raison ou quelle déraison il y avait dans le discours de cette femme. et puis, plus près, les hommes se rapprochaient, silencieux, eux non plus ne riaient pas, ne la provoquaient pas. pensifs, ils écoutaient maria da graça. elle finissait par se fatiguer. puis s'approchait de saint pierre, presque à le toucher, et lui demandait tout bas, tremblante de peur, est-ce ainsi que l'on meurt d'amour. le vieil homme lui répondit, va-t'en, maria da graça, va-t'en. tu ne vois pas que tu as déjà un pied sur le seuil de ma porte. laisse-moi voir, s'il te plaît, laisse-moi voir mon ferreira. même si je te laissais regarder, tu ne verrais rien. tes yeux sont vivants, et pour voir ce qu'il y a au-delà de cette porte, il faut être de ce côté-ci de la mort. alors c'est que je n'ai pas aimé suffisamment et je n'arrive pas à en mourir, répondit-elle. va-t'en, femme, ne t'humilie pas davantage.

maria da graça voulait donner mille coups de pied dans le cul de dieu. entrer au paradis et donner mille coups de pied dans le cul de dieu jusqu'à ce que ce cul, aussi grand soit-il, devienne rouge et tuméfié et qu'il lui fasse mal quand il s'assiérait. ce serait une façon de lui apprendre à inventer des peines moins cruelles pour ceux qui n'avaient pas demandé à naître. elle regardait le cercueil et disait, tu ne m'avais pas dit que c'était un enfant. c'est horrible, je vais faire des cauchemars. tais-toi, graça, disait quitéria, moi non plus je ne le savais pas, mais maintenant que nous sommes là, il suffit de rester tranquille et sentir les cinquante euros se glisser dans nos poches. je ne me sens pas bien ici. je ne me sens pas bien, que veux-tu que je fasse. je veux m'en aller. cinquante euros, graça, un salaire de médecin, n'oublie pas. c'est bon, on le fait pour la médecine. tais-toi. le curé allait et venait, s'occupant de choses et d'autres, des gens entraient pour voir le petit défunt. ils s'approchaient et disaient, dieu soit loué, puis ils ressortaient comme s'ils étaient rassurés. cet enfant n'était à personne. il n'avait ni père ni mère et on ne l'avait trouvé que lorsqu'il était tombé dans un pré où paissaient des chèvres. pauvre petit, le voilà tout seul à bavarder avec ce crétin de saint pierre, poursuivait maria da graça, je le vois d'ici faisant son important, cruel avec ce petit comme il l'est avec tout le monde. calme-toi, graça, calme-toi, il y a des gens qui entrent et nous devons rester silencieuses à côté du cercueil, c'est tout ce que nous avons à faire. je suis fatiguée, j'ai du mal à rester silencieuse. ça fatigue de parler. j'en ai assez des morts. qui c'est celle-là. je ne sais pas. eh, madame, vous n'avez pas le droit de jeter les fleurs par terre. eh, madame. elle est folle. attends, c'est peut-être quelqu'un qui connaissait le gamin. excusez-moi. les fleurs ont été disposées là. excusez-moi. il vaut mieux t'asseoir. non. attends, graça, assieds-toi. je ne veux pas m'asseoir, ça va. je peux vous aider. je veux l'emmener à la maison. qui êtes-vous, madame. et vous, madame, qui êtes-vous. c'est le curé qui m'a fait venir. graça, attends. asseyez-vous un moment, madame, vous n'avez pas l'air bien. non, ça va. vous connaissez cet enfant. oui, je le connais et je veux qu'il revienne à la maison avant d'être inhumé. je ne crois pas que ce soit possible. vous ne pouvez pas enlever les fleurs, madame, nous avons passé du temps à les arranger. poussez-vous de là. graça. poussez-vous, bon dieu, ne m'énervez pas. je vais lui casser la gueule à celle-là. mon dieu, même à l'église on ne peut pas être en paix. maria da graça retroussa ses manches et envoya une baffe à l'autre qui s'obstinait à piétiner les fleurs, les lunettes de soleil dans la main droite, le sac à main dans la gauche, ses talons hauts émiettant le plastique, les feuilles et les autres débris qu'étaient devenus les arrangements simples qu'elles avaient disposés sur le cercueil. elles se traitèrent de putes, se tirèrent les cheveux et réussirent à faire accourir une cinquantaine de personnes dans l'église en un temps record. le curé finit par arriver, il poussa le cercueil qui avait été déplacé pendant l'échauffourée au milieu des trépiéds et s'évertua à séparer les combattantes. de l'autre côté, quitéria, qui s'efforçait sans grand succès de tirer maria da graça, prit quelques coups. quand la bagarre s'arrêta, tandis que les gens tout autour s'écriaient en chœur, quelle honte, elles se regardèrent, décoiffées et rouges, la sueur et les larmes leur coulant sur le visage dans une catharsis mal foutue. maria da graça se disait qu'elle avait donné mille coups de pied dans le cul de dieu. l'autre femme, etelvina, se dit qu'on lui pardonnerait si elle expliquait son désespoir, cette immense folie. elles étaient seules, chacune de son côté, seules à l'intérieur d'elles-mêmes comme peu de gens pouvaient l'imaginer. à travers la haine qu'elles avaient fait naître l'une envers l'autre, elles faisaient appel à la justice de dieu, elles voulaient, tout simplement, mourir. quitéria disait, ne dis pas ça graça, ne dis pas ça. je veux mourir répétait maria da graça, je ne veux pas

être là, je ne veux être nulle part. je veux mourir. quitéria la prit dans ses bras et lui dit, je ne peux pas aller avec toi, graça, je ne peux pas aller avec toi à la porte de la mort et demander qu'elle se referme sur toi, ce sont des choses qui sont dans ta tête. maria da graça répondit, mais quelqu'un aurait dû être auprès de ce petit, un enfant ne devrait pas mourir sans personne. à cet instant, etelvina éclata en sanglots et se laissa aller comme les eaux se laissent aller par nature. elle vit le désespoir de maria da graça et dit, il est mort avec moi. quitéria lâcha son amie qui se calma rien qu'en regardant le visage dévasté d'etelvina. deux secondes seulement, et maria da graça dit, pardonnez-moi. etelvina partit en courant de l'église, désemparée, sans avouer pourquoi elle était là. tout le monde la vit s'enfuir comme une lâche témoin d'un crime. l'enfant mort était là, on le célébra et l'on se mit à prier.

sur le chemin de retour à bragança, maria da graça était plus calme et à peine consciente de ce qu'elle avait fait. elle séchait, comme un linge sur un étendoir, sans larmes, sans sentiments, son corps accompagnait le rythme chancelant du car, comme secoué par le vent. elle était de plus en plus sèche, face à l'incrédulité de quitéria, mi-furieuse mi-compatissante. il était plus que sûr que l'entreprise de pompes funèbres ne ferait plus appel à elle, même pas pour veiller une mouche, et ça, ça voulait dire cinquante euros multipliés par sept en un an. l'idée de se battre à l'intérieur d'une église, avec injures sexuelles et tout, avait été d'une bêtise inimaginable. imaginable seulement chez quelqu'un qui aurait perdu la raison. elle regardait son amie silencieuse et pensait, graça, tu deviens folle, tu n'as même plus assez de bon sens pour respecter la vie simple que nous menons. pourquoi tu me regardes comme ça, demanda-t-elle. tu vas me frapper toi aussi. tu as été payée. oui, mais pas toi, évidemment, et c'est la dernière fois. tu verras que non. c'était pas de ta faute. je crois que maintenant ils ont peur de nous. c'était qui l'autre. etelvina. c'était la mère du gamin, demanda maria da graça. non, répondit quitéria. qu'est-ce qu'elle lui voulait, alors. je ne sais pas. le curé a dit que c'était une brave femme. quelle connerie. il est tard, quelle heure est-il. je n'ai pas de montre. andriy doit m'attendre. il s'est peut-être couché. tu lui as donné la clé de chez toi. oui. tu as bien fait. il faut avoir confiance. tais-toi, graça, aujourd'hui je n'ai pas du tout envie de t'entendre.

la grande maison qu'elles avaient astiquée de fond en comble pour une fête brillait de mille feux. sûrement une fête officielle, un tapis rouge était déployé sur les marches du perron et il y avait plein de monde, des gens avec des airs d'agents de la sécurité ou de serveurs. elles passèrent lentement devant, en espérant apprendre ce qui allait se passer là ce soir. elles avaient en mémoire chaque centimètre carré du palais, comme on l'appelait, dans lequel elles avaient été de brèves duchesses, et dont l'éclat avec lequel il s'apprêtait à accueillir d'illustres visiteurs était le résultat de leur travail. d'une certaine façon, cet endroit était un peu à elles. elles s'arrêtèrent à proximité, mourant d'envie de demander qui allait venir. elles dévisageaient les personnes qui passaient, car elles ne questionneraient pas n'importe qui, elles attendaient que passe quelqu'un avec l'air sympathique, capable de les regarder et de reconnaître des visages aimables. le président de la république était attendu pour un dîner important. les messieurs du protocole, en personne, leur expliquèrent de quoi il s'agissait et leur sourirent. quitéria dit, c'est nous qui avons tout nettoyé. elle disait cela comme si elle espérait qu'ils les laissent entrer pour aller saluer le président de la république, peut-être, et même aller manger parmi les hommes politiques et les chefs d'entreprise les plus respectables du nord ces mets à plusieurs fourchettes et couteaux, disposés dans des assiettes de dimensions diverses contenant des quantités faméliques. dans leur regard, face à la blancheur des cols protocolaires, affleurait la naïveté la plus fraîche, l'espoir ténu mais si charmant de trouver quelqu'un qui les mettrait sur le même plan que le président de la république. même ainsi, fatiguée par sa journée de travail, quitéria dans un deuil professionnel qui lui laissait les traits tirés, creusait ses cernes et la rendait encore plus insignifiante dans un monde incolore, quitéria ne craindrait pas de rentrer et d'assumer qu'elle n'était pas faite de

porcelaine, elle s'enorgueillissait d'être d'argile, faite de terre, puisque, de toute façon, elle finirait poussière comme tout le monde. elle disait, j'aime beaucoup monsieur le président, c'est un homme si raffiné et élégant. maria da graça souriait, oui, acquiesça-t-elle, avec la même naïveté, il n'a pas l'air d'avoir son âge. le monsieur du protocole leur fit un petit geste d'adieu, recula d'un pas et quitéria insista, vous aussi, monsieur, vous êtes très élégant, avec votre joli costume, on dirait que vous allez vous marier. et maria da graça ajouta, mariez-vous avec moi, monsieur, pour quelqu'un d'aussi beau que vous, je serais capable de laisser mon augusto en mer ou même de le noyer dans la baignoire s'il le faut. l'homme rit en se rengorgeant un peu et se dirigea vers l'entrée du palais, où le sol scintillait à force du détergent et de la cire et de la sueur que les deux femmes y avaient déversés.

le palais vu de loin, puis de plus loin et de plus loin encore, scintillait dans la nuit de bragança. un organisme vivant qui les attirait. elles regardaient derrière elles, s'arrêtaient, n'arrivaient pas à s'éloigner pour repartir vers leur quartier d'hlm. elles savaient bien que cet endroit n'était pas pour elles, et elles ne resteraient pas là à ennuyer le monde, comme les quelques personnes du voisinage qui, les pieds rivés au sol, bavaient de curiosité et commentaient bruyamment. elles savaient que le palais leur avait appartenu pendant deux jours, complètement, car il avait été à la merci de leurs ajax et cif et autre miraculeux produits, lesquels, s'ils n'étaient pas utilisés avec le plus grand savoir-faire, pouvaient faire tomber les pierres les plus solides et que tout s'écroule sur ces têtes jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien ni personne. en pensant à cela, elles se rendaient compte qu'on leur avait pendant un instant octroyé un pouvoir, et que l'usage qu'elles en avaient fait leur permettait de rentrer dans leur quartier sans craindre qu'un monstre ne tombe du ciel et les morde violemment à l'épaule. le pied droit sur le seuil, un sourire aux lèvres, maria da graça se disait que son attitude agressive de l'après-midi n'avait aucun sens. elle pensa à etelvina, elle pensa à l'enfant et s'apitoya sur leur sort à tous les deux. un enfant qui part seul à la mort, se dit-elle, ce n'est pas bien. quitéria lui dit, dors bien, graça, si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi. puis elle ouvrit sa porte et vit andriy.

elles étaient de retour dans le palais et balayaient et bavardaient tranquillement. elles disaient que le soleil était déjà incroyablement brûlant et que l'été, quand il arriverait, serait sans doute insupportable. quitéria répétait, si tu as besoin, bien sûr. maria da graça répondait, merci beaucoup, quitéria, merci beaucoup. puis, elles se levèrent et tombèrent d'accord que tout était au point, que c'était le bon moment. le chemin vers le ciel passait par là. elles sortirent par l'arrière du palais, tout était impeccable, lumineux et la pelouse commençait à céder la place au vieux pavement de l'esplanade, à la clameur incessante des voix, et quitéria disait, je vais avec toi, n'aie pas peur. maria da graça n'avait pas peur, elle était confiante. les deux femmes accéléraient le pas en traversant la grande esplanade et évitaient les marchands. elle est avec moi, disait-elle, elle est avec moi, elle vient juste pour me tenir compagnie, pas pour entrer. les gens commençaient à se moquer d'elle et commentaient, que diable viens-tu faire ici aujourd'hui, quel est ton plan. elle répondait, il faut que je prouve à tout le monde que je ne suis pas folle et que tout ce qui se passe devant la porte du paradis est un beau bordel. saint pierre, le sourcil froncé, observait les deux femmes qui avançaient vers lui à grands pas. il demanda, c'est quoi ça, maria da graça, un syndicat, tu t'es syndiquée. elle répondit, c'est mon amie quitéria, elle a proposé de m'accompagner. et tu trouves que c'est une bonne idée d'amener ta meilleure amie aux portes de la mort. pourquoi dis-tu ça. et si la porte s'ouvrait pour elle, maria da graça. quitéria recula et répondit, je ne suis pas venue pour entrer, c'était seulement pour accompagner graça, moi maintenant j'ai andriy qui m'aime. graça veut mourir, dit saint pierre, mais elle s'est mis en tête qu'on ne doit pas mourir seul. les deux femmes se regardèrent, et quitéria comprit soudain que son amie l'avait trompée, ce qui la remplit de peur et de colère. c'est comme le gamin, graça, tu ne veux pas mourir comme le gamin et tu me demandes de mourir avec toi. maria da

graça rougit et montrant saint pierre du doigt, il n'accepte pas que je veuille mourir par amour, je ne sais plus quoi faire. quitéria dévisagea saint pierre et lui expliqua, nous avons toujours su que monsieur ferreira finirait par la tuer, et pourtant il ne l'a pas tuée, mais en réalité il la tue de cette façon, de l'intérieur, pire que l'eau de javel dans la soupe de l'autre. saint pierre fronça le sourcil et demanda sévèrement, quelle eau de javel. rien, dit maria da graça, elle dit n'importe quoi, elle parle sans réfléchir. sur la place, tout le monde écoutait, et un rire général éclata, faisant naître un brouhaha continu que certains voulaient faire taire afin de continuer à voir le spectacle. peut-être saint pierre ne permettait-il pas à maria da graça de mourir afin qu'elle expie ses péchés sur terre. je ne crois pas au péché, disait-elle, je ne crois pas à toutes ces histoires. je crois que chacun fait ce qu'il sait, et ce que je sais ne compte pas, c'est seulement ce que je veux, ce que j'ai envie de faire. et c'est quoi, demanda saint pierre, elle répondit, j'ai envie de monter en haut de l'immeuble où nous habitons et de sauter dans le vide, sur les étendoirs, et salir de mon sang toute cette saloperie de linge que nous devons étendre chaque jour.

elle resta dans son lit, après, longuement, sentant ses cuisses endolories et se disant que c'était très différent d'être touchée par un homme qu'elle n'aimait pas. il était certain que l'un et l'autre, le vieux maudit et mikhalkov, abusaient d'elle de la même façon, ne lui laissant qu'une très petite autonomie dans les gestes du sexe, mais le fait de ne pas aimer, qui au début avait été dissimulé par l'euphorie de la chair, l'amenait à constater qu'elle se sentait plus agressée qu'avant. elle n'était pas préparée à se penser romantique, elle ne l'était pas vraiment, mais les choses paraissaient se déliter, à partir de sa tête, comme si elle commençait, inévitablement, à entrer en dépression. comme si elle entraînait et qu'elle apercevait la bouche édentée de la dépression, sans pouvoir reculer ni réjouir, enfin, son âme. elle savait que, la semaine suivante, elle se trouverait à nouveau sous mikhalkov, sans réaction, persuadée de plus en plus qu'elle était une femme ridicule, profondément ridicule et ne valant rien. andriy racontait à quitéria que viktor les avait vus tous les deux. il les avait vus, elle les seins à l'air et les yeux révoltés, appuyée à l'évier de la cuisine les mains encore mouillées. quitéria pensait que maria da graça avait juste besoin de se retrouver et que se chercher entre ses cuisses était un chemin que tout le monde empruntait dans cette intention. elle mettait fin à la conversation et allait ranger les cinquante euros de la journée dans le tiroir de la commode. elle n'agissait pas encore ouvertement, elle cachait de son corps ce qu'elle faisait, tournant le dos au garçon, qui, occupé à se déshabiller ou à se coucher, remarquait seulement qu'elle brossait ses cheveux devant le miroir, comme pour se faire belle pour lui, qui allait rêver qu'il l'épousait et que ses parents étaient morts.

et elle demandait, que pense mikhalkov de graça. au fond que pense-t-il d'elle. andriy la prenait dans ses bras et l'embrassait. ce n'était pas quelque chose qu'il avait envie de dire à cette femme. que pour eux, qui venaient de l'est, les femmes portugaises étaient grosses, courtaudes et trop sombres, et que leurs vêtements tristes aux couleurs ternes les rendaient encore plus sombres. il l'embrassait en pensant à ces choses contraires. il se disait, compte tenu de sa jeunesse et de la maturité de quitéria, qu'il était normal que leurs corps soient différents, différents parce qu'à des stades différents de leur vie. en fait, il ne se sentait pas jeune et parfait comme il aurait pu, il sentait qu'il cherchait à être quelqu'un, et qu'il était, pour cette raison, à part pour ce qui concernait son corps, pas loin d'y arriver, qui sait.

les trois hommes apparurent venant du coin le plus sombre de la rue, là où les maisons se faisaient plus rares et où les arbres blancs se dressaient au fond dans la campagne. ils apparurent lentement, erratiques, se cachant derrière les obstacles qui se trouvaient sur le chemin, ils étaient là et puis soudain ils n'y étaient plus. sasha ne les vit pas tout de suite. il poursuivait son chemin, préoccupé par ce qu'il avait à faire, la lettre cachée entre ses chandails, le souffle chaud de sa

respiration faisant une buée devant lui. la nuit était silencieuse, parfaite pour porter la lettre au poste suivant sans problème. il ne neigeait plus, c'était très important, sasha avait senti que la neige allait cesser de tomber et c'est pour cela qu'il était sorti malgré les exhortations d'ekaterina. il ne neigeait plus et c'était parfait pour marcher, parce que personne ne s'aventurerait dehors par ce froid et dans la neige qui recouvrait les chemins. les trois hommes attendirent que sasha s'engage sous les arbres, il n'y en avait pas beaucoup, juste un petit bosquet qui bordait un parc séparant des quartiers. mais assez dense pour que quelqu'un s'y dissimule parfaitement, un espace n'appartenant à personne, que la nature persistait à occuper et qui étoufferait le moindre cri. ils avaient des poignards porteurs de mort silencieuse. ils saigneraient sasha le plus efficacement possible. ils l'égorgeraient. il fallait être sûr de le laisser bien mort, la bouche fermée pour toujours. quand il arriva à la hauteur des arbres, sasha savait déjà qu'il était suivi. il ne savait pas s'il s'agissait d'un ou de plusieurs hommes. la silhouette qu'il avait aperçue n'était qu'une ombre, quelque chose de noir qui se déplaçait, il ne pouvait pas savoir s'il n'y avait qu'un ennemi, il pouvait y en avoir plusieurs. les arbres faisaient comme une frontière et il savait que ce moment était celui de mourir ou de tuer. il avait son arme, il ne serait jamais assez fort pour sortir sans elle. il attendit que la silhouette se profile quelque part, là où dans l'obscurité elle deviendrait encore plus sombre. il s'arrêta devant les arbres comme devant un portail et il écarquilla les yeux, son arme à la main enfouie sous son cache-nez. il appuya l'arme contre sa poitrine, bien cachée, et il distingua mieux. l'un des trois hommes parut descendre d'un rocher et masqua de son corps les scintillements qui venaient des lumières d'un des côtés du parc. sasha tira, il entendit le son assourdi de la neige cédant sous le poids d'un corps et les points lumineux reparurent. quelqu'un prononça des mots inintelligibles. le coup de feu s'était entendu de loin, sans doute, et les deux autres hommes avaient dû se sentir repérés puisqu'ils se déplaçaient maintenant plus vite. sasha ne savait pas si l'homme qui était tombé s'était relevé et chercherait à mieux se défendre dans une seconde tentative pour le tuer. il entendit près de lui un léger bruit, un pas dans la neige, rien de plus. il calcula d'après le son où et à quelle distance exactement se trouvait l'ennemi et n'hésita pas à tirer une nouvelle fois. il eut la sensation que quelqu'un était tombé, il fit deux pas en direction de l'endroit où pouvait se trouver celui qu'il avait touché. il s'arrêta. rien ne se passait, l'homme était peut-être mort sans crier, sans trébucher. il était sûr qu'il avait tué l'ennemi. à nouveau il appuya l'arme contre sa poitrine et regarda au-delà des arbres. il remarqua que le bruit des coups de feu n'avait pas alerté les habitants de korosten. à cette heure-là, avec le froid qu'il faisait, la plupart des gens devaient dormir et, parmi ceux qui étaient encore réveillés, il y avait les paresseux déjà prêts à s'endormir. donc, en accélérant le pas il pouvait arriver au prochain poste. au retour, il passerait par un autre chemin pour ne pas se retrouver sur les lieux du crime, se disait-il. et c'est tandis qu'il réfléchissait que les scintillements disparurent derrière une obscurité soudaine et que quelqu'un le frappa au visage. sasha tituba sous le coup et tomba à genoux. il tira au hasard. celui qui l'avait touché s'éloigna. il se rendit compte qu'il serait plus difficile à présent d'en finir avec l'ennemi. il se releva et se mit à courir comme il pouvait, la neige épaisse avalait ses pas qui le portaient difficilement. dans sa fuite, le souffle court et la peur au ventre, il sentit que l'ennemi était à ses trousses et il tira alors derrière lui par deux fois, il le fit sans hésiter, sûr de lui. il ne ralentit pas sa course. il savait qu'il était tributaire du hasard et il ne pouvait qu'espérer que l'homme était tombé et que personne ne l'attendrait à la sortie du parc pour l'accuser d'avoir commis un meurtre. sasha sortit du bois, courut, un peu désorienté, vers la gauche, pensant qu'il y aurait moins de maisons par là donc moins de chance d'être vu, et il arriva sur le trottoir hors de souffle, se cachant sous sa capuche pour qu'on ne le reconnaisse pas et s'efforçant d'avoir l'air d'un citoyen normal qui passait par là tout à fait par hasard. il avait les jambes flageolantes, le sang coulait sur son visage et l'arme tremblait dans sa main

enveloppée dans le cache-nez trempé. il serait peut-être prudent de se débarrasser immédiatement de son arme, mais il ne pouvait pas savoir si l'ennemi ne bronchait plus parce qu'il était mort, et l'affronter à nouveau serait une façon d'assurer sa sécurité.

au fond de la rue, à environ cent cinquante mètres devant lui, sasha aperçut deux soldats. ils se tenaient exactement là où il devait passer pour arriver au poste. il ne pouvait être sûr qu'ils avaient entendu les coups de feu, et encore moins qu'ils étaient là pour l'attendre ou pour le surprendre. mais ils étaient là et lui saignait et tremblait de façon incontrôlable, et les moindres mots échangés pouvaient le dénoncer, ce qui signifierait la fin de toute sa vie. l'opération, se disait sasha, serait un désastre si la circulaire tombait entre de mauvaises mains. il scruta la rue derrière lui, il se sentait très seul, il traversa lentement, pour partir en sens inverse plus discrètement. il longerait les maisons de l'autre côté de la rue et ferait le parcours de retour, en sachant qu'il mettrait le double de temps en prenant ce chemin, mais que si les soldats n'étaient pas alertés par son comportement, ce serait la façon la plus simple de retourner chez lui et réfléchir à comment faire. sans regarder derrière lui, sasha eut l'impression que les soldats, juste avant qu'il ne disparaisse dans l'autre rue, avançaient dans sa direction. il regarda vers les arbres, déjà éloignés, et pensa, j'ai tué un homme. c'est alors qu'il se mit à courir désespérément dans la solitude de la nuit de korosten, trébuchant et tombant tous les dix mètres, tandis que les larmes salées ruisselaient sur son visage et qu'il pensait à andriy si petit dans son berceau et à ekaterina, soucieuse, qui lui avait demandé de venir se coucher ou de regarder ensemble un film, parce que la nuit était terrible et qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de jouir de tout leur amour et de cette famille si précieuse. dans sa course, sasha se désolait de n'avoir pas écouté sa femme, mais il ne ressentait aucun regret, parce que la cause se situait au-dessus de tout et qu'il avait réussi à échapper à l'ennemi, comme il était indispensable qu'il le fît. il arriva à la maison, laissa ekaterina l'aider et garda le silence sur ce qui était arrivé. elle le priait, dis-moi tout, sasha, s'il te plaît et il souriait. il répondait que tout allait bien. tout irait bien. il prit le document et décida de le faire disparaître dans les toilettes en tirant la chasse d'eau, se disant que la cause serait sans doute mieux protégée ainsi, si jamais les soldats venaient le chercher et se mettaient à fouiller partout à la recherche de documents importants que le monde ne devrait jamais connaître. en faisant cela, il avait l'impression qu'il avait nettoyé la neige, tout l'espace entre les arbres, comme si un cadavre pouvait disparaître dans une bouche d'égout et ne plus jamais reparaître. il lui sembla que ce geste le délivrerait du passé et le ramènerait vers le lieu où il prenait soin de son avenir et de celui de sa famille. il se coucha bien plus calme, sans réussir cependant à s'endormir, mais silencieux et plein de patience. ce n'était qu'une question de temps pour que ses oreilles cessent d'entendre le bruit fatal des coups de feu et que son corps ne ressente plus la sensation effrayante d'être touché par un inconnu dans l'obscurité. ce n'était qu'une question de temps pour que l'hypothèse qu'il ait tué un homme ne soit plus qu'une simple rhétorique de pensée, une confusion du passé qui ne résonnerait qu'à peine ou plus du tout, de la même façon qu'il y avait des gens qui tuaient des poulets ou des cochons et étaient pourtant de braves gens, parce qu'il y avait une raison cohérente de le faire et que cela ne posait aucun problème. avec le temps, pensait sasha, je vais me sentir parfaitement tranquille, tout redeviendra comme avant et je me sentirai bien. à cette pensée, il sentait qu'il se calmait de façon incroyable, et il fermait les yeux un instant comme s'il allait s'endormir tranquillement. puis il les ouvrait et pensait, avec le temps je vais me sentir profondément calme, tout redeviendra normal et j'irai bien. ekaterina devinait que sasha avait les yeux ouverts. elle était restée réveillée jusqu'à ce que le sommeil la terrasse, quelque chose lui disait qu'elle n'aurait aucun moyen de protéger son mari. elle ne fut pas rassérénée, juste elle s'endormit en attendant.

le lendemain matin très tôt, quand andriy se leva, sasha était déjà devant la fenêtre regardant

dehors d'un œil vague. viens là mon petit, viens voir papa. l'enfant grimpa sur les genoux de son père et regarda lui aussi dans la rue, la neige qui avait recommencé à tomber, la lumière pâle du jour était la même que d'habitude, rien de suspect ne se dessinait en ce début de journée. ekaterina apparut peu après, le cœur serré, douloureux, afin de préparer un petit-déjeuner rapide et d'habiller son fils pour l'école. sur le frigo, il y avait l'homme en or, une tirelire très jolie que sasha avait achetée pour andriy et où, de temps en temps, ils glissaient une pièce. ce n'était pas une somme qui rendrait riche son propriétaire, c'était juste pour inciter andriy à faire attention aux choses, lui apprendre à penser à l'avenir, à se protéger, parce que l'avenir pouvait se révéler un animal dressé par le passé frivole que quelqu'un aurait vécu. sasha prit une grosse pièce de monnaie dans sa poche, grosse par sa valeur qu'andriy était déjà parfaitement capable de reconnaître, et la laissa tomber dans l'homme en or souriant. c'était peut-être sa façon à lui de sentir qu'il était toujours celui qui s'occupait de sa famille, qui pensait à l'avenir de son fils, qui continuait à accomplir les petits rituels qui les conduiraient tous les trois à un bonheur possible. ekaterina aurait dit à un autre moment, andriy, quelle chance, tu as une nouvelle pièce, dis merci à papa. mais ce jour-là, elle ne dit rien, elle posa le lait chaud sur la table négligeant un peu le reste du petit-déjeuner. son malêtre ne passerait plus jamais. elle le vivait comme une douleur physique, qu'elle ressentait quoi qu'elle fasse comme effort pour se détendre et penser à autre chose, comme si elle s'attendait, seconde après seconde, à ce que sa vie s'arrête brusquement. c'était comme si elle devait vivre pour toujours pliée à l'intérieur, inquiète, cherchant à devenir plus forte afin de s'occuper de sasha et d'andriy, mais dans l'attente d'un malheur, un malheur auquel ils ne pourraient pas échapper. andriy descendit des genoux de son père, s'en fut farfouiller dans ses jouets et n'y trouva rien qui pût le distraire. il se dit que, quand il serait grand, l'homme en or serait plein à ras bord, et qu'avec tout cet argent il pourrait acheter une maison. ça ne se ferait pas, bien sûr, parce que la tirelire n'était pas assez grande pour contenir tant d'argent et que les shevchenko ne pourraient jamais réunir une telle somme sans l'utiliser. mais il est vrai que pour partir au portugal andriy eut besoin des hryvnias qui étaient cachées dedans, et qu'il se dit qu'un jour il reviendrait remplir de nombreux hommes en or avec des euros sans risque d'inflation. la tirelire resta sur le haut du frigo de la maison de ses parents et, même en l'absence d'andriy, ekaterina mettait des petites pièces, très sporadiquement, parce que cela lui faisait croire qu'elle continuait à s'occuper de son fils. quand elle ne le faisait pas, c'était sasha, un peu en cachette, il s'imaginait que la pièce qui tombait dans la tirelire tombait en fait sur les genoux d'andriy, comme un baiser, une caresse, une saudade forte qui ne les abandonnerait jamais. ils se regardaient l'un l'autre, quand ils se surprenaient faisant ce geste fou, et ils s'asseyaient sur les tabourets juste devant la fenêtre. il leur arrivait de pleurer un peu, quelques larmes de tristesse qu'ils ne pouvaient pas retenir, puis ils songeaient au portugal. un pays plein de soleil, ekaterina, qui va faire de notre fils un garçon à la peau brune. et elle se dit, quand nous le reverrons nous ne le reconnâtrons pas. cela lui fit peur. sasha si positif et elle atterrée, qui priait, dieu des portugais, prends soin de mon fils, prends soin de mon fils et je te donnerai mon âme. sasha disait, tu crois qu'il a des amoureuses, va-t'en voir, il a peut-être des amoureuses portugaises. ekaterina pensait aux femmes portugaises comme des filles brunes aux sourires faciles et elle rêvait que l'une d'elles aurait des attentions particulières pour son fils si sensible. leurs après-midi s'écoulaient ainsi, quand ils étaient dans leurs bons moments. parce que sasha était régulièrement pris de panique, il imaginait que les soldats arrivaient à leur porte pour les arrêter. ils vont me tuer, ekaterina, emmène andriy dehors, ne le laisse pas voir son père mort. elle le prenait dans ses bras et lui disait, calme-toi, sasha, si tu ne fais pas de bruit, ils ne pourront pas nous trouver et ils partiront. avec les années, sasha se plia de plus en plus à cette logique simple que sa femme avait fini par lui faire admettre. si ces crises de panique n'étaient pas des pires, au bout de quelques minutes elle

arrivait avec ses paroles à le faire s'agenouiller à terre, la tête entre les jambes comme il pouvait, sans faire de bruit. il tremblait de façon si pathétique, mais cela finissait par passer. elle s'était habituée à ce spectacle, calme-toi, sasha, ne parle pas maintenant, baisse-toi. ils vont penser que nous ne sommes pas à la maison et ils vont s'en aller. reste tranquille. c'est comme ça qu'elle l'amenait à se rouler en boule et à attendre. avant cela, à l'époque où elle n'avait aucun contrôle sur sasha, il s'armait de couteaux pour se défendre et se cachait derrière la porte d'entrée en attendant que les soldats fassent irruption dans la maison. il les tuerait sans hésitation, pour les empêcher de s'approcher de sa femme et de son fils. c'était une grande victoire que soit restée dans sa tête l'idée naïve que les soldats ne défonceraient jamais sa porte. ils l'appelleraient, sonneraient et, n'obtenant pas de réponse, s'en iraient, convaincus sûrement que la famille shevchenko n'habitait plus là ou, mieux, que sasha shevchenko était mort parce que personne ne l'avait plus jamais vu. ekaterina restait auprès de lui, assise par terre, et disait quand il se calmait, ils sont partis. il demandait, tu crois que c'est prudent de sortir d'ici maintenant. elle disait, oui, ou alors elle lui demandait qu'il attende un peu, qu'elle allait voir, qu'elle allait scruter attentivement le chemin pour voir s'il était libre. puis elle retournait auprès de lui et annonçait que les soldats étaient partis et qu'ils ne reviendraient sans doute jamais. sasha se relevait, éclatant, parfois rayonnant d'un bonheur impressionnant qui à chaque fois attendrissait ekaterina et la rendait encore plus triste. tu crois qu'ils ne reviendront plus, demandait-il. je crois, sasha, ils avaient l'air de partir pour très loin et il me semble qu'ils n'ont pas l'intention de revenir par ici. alors nous pouvons mettre une pièce pour andriy, oui, nous pouvons mettre une pièce pour andriy, demandait-il encore. ils mettaient une pièce dans la tirelire, la plus petite de toutes, avec cet air complice et plein d'espoir de ceux qui ont besoin d'être sauvés. l'homme en or, déjà bien vieux, dressé là avec son air immuablement digne, avait peut-être une idée en ce qui les concernait, tant il les connaissait. sasha et ekaterina mettaient la pièce pour andriy comme, dans une église, on allume un cierge devant les saints, et souriaient, tous les deux si candides et si las.

au portugal, andriy, dans son angoisse, ne ressentait rien de tout cela. il transportait des pierres et n'arrivait pas à déceler quoi que ce soit de spirituel par où arriverait un message de ses parents. c'est comme s'ils étaient morts, incapables à jamais de faire partie de sa vie dès le moment où les nouvelles avaient cessé de lui parvenir.

maria da graça devenait triste. elle prenait portugal sur ses genoux et passait des heures à ne rien faire d'autre que le caresser lentement, absorbée, la tête vide de pensées concrètes. elle s'installait là à moitié cachée par les étendoirs et n'appelait pas quitéria, pour ne pas la déranger dans ses ébats avec son jeune amoureux et lui gâcher sa nuit. portugal, la pauvre bête, maigrissait un peu, peut-être était-il triste lui aussi, et ne lui disait rien. elle ne s'attendait pas à ce qu'un chien se mette tout d'un coup à parler, mais elle voyait dans son regard un pacte si évident de fidélité qu'il semblait possible qu'un jour il ouvrît la gueule pour lui dire quelque chose. elle gardait tendrement le petit chien sur ses genoux avec la patience de celle qui espérait qu'un jour s'élève une voix importante. une parole qui la sauverait définitivement, et qui émergerait évidemment des méditations dans lesquelles elle se plongerait de plus en plus fréquemment. elle lui demandait, tu as des puces, je ne veux pas que tu traînes avec les chiens de la rue, ils sont tous crasseux et ils te rosseront. on aurait dit que l'animal, qui était vraiment une toute petite chose, pleurnichait. elle regardait son poil marron, parfait pour dissimuler des parasites, et imaginait des milliers de puces sautant au milieu. drôles de citoyens, disait-elle, et quel beau pays tu fais là, à force de te gratter et te gratter, tu n'arriveras qu'à te blesser. elle souriait. elle pensait à peine au maigre salaire qu'elle recevait. avec seulement deux ou trois heures de travail par jour elle ne pouvait pas s'attendre aux mêmes conditions que du temps du vieux maudit qui lui donnait chaque mois rubis sur l'ongle la part substantielle allouée à son rendement. portugal maigrissait, peut-être parce qu'il n'aimait pas les restes qui étaient les restes de pas grand-chose. elle l'envoyait chez quitéria afin d'éviter que la misère ne s'abatte sur le pauvre animal qui n'était responsable de rien et il aurait été lamentable qu'il en vienne à mourir de faim. elle regardait le chien et pensait qu'un jour elle lui manquerait. je vais te manquer, pensait-elle, peut-être mourras-tu de faim comme je me meurs pour le vieux maudit. portugal devinait ses pensées et il aboyait, elle lui disait, tais-toi, bêta, où as-tu vu qu'un pays aboie. elle lui mettait la main sur le museau, enserrait ses mâchoires, le chien s'amusait, il pensait qu'elle voulait jouer et le danger s'éloignait. elle s'amusait elle aussi, une façon cruelle qu'aurait eue la tristesse de l'animer par moments pour la laisser retomber encore plus bas tout de suite après.

monsieur ferreira se tenait un peu à l'écart pour la regarder à quatre pattes cirer les parquets. que le diable l'emporte, ce sale type, se rongerait de rage maria da graça. elle ne voulait pas rester le cul en l'air et son travail se ressentait du temps qu'elle perdait à chercher une position plus convenable afin de continuer. elle finissait par s'asseoir sur le sol et par passer le chiffon autour d'elle, comme si ses jambes étaient faibles et qu'elle eût du mal à les bouger. c'était bizarre, bien sûr, de voir quelqu'un frotter par terre de cette façon, et monsieur ferreira savait très bien pourquoi elle le faisait. il lui demandait, quand il avait envie de la voir s'énerver, pourquoi elle traînait son cul par terre chaque fois qu'elle se déplaçait de quelques centimètres, au lieu de rester agenouillée. elle marmonnait quelque chose et lui demandait de la laisser travailler et d'arrêter d'avoir des pensées indécentes. il aimait la voir se fâcher des propos qu'il lui tenait et il adorait la provoquer, allant jusqu'à se plaindre un peu de leur relation presque inexistante. et elle répondait, presque inexistante, autant dire nulle. il réfutait, chacun à sa place, vous êtes une femme mariée. elle ajoutait très ironique, très mariée, il n'y a pas de doute. vous l'êtes bien, insistait-il. oui, alors pourquoi j'essaie de cacher mes fesses. et lui disait, parce que vous êtes bête. écoutez monsieur, arrêtez de m'embêter, j'ai beaucoup à faire et je suis loin de la retraite. il riait. c'était un riche retraité et il avait l'air heureux comme un homme qui possède

tout ce dont il a envie. elle lui disait, ne soyez pas vicieux, fichez-moi la paix. je ne vous veux que du bien, maria da graça, ne soyez pas injuste avec moi. elle se relevait et décidait d'aller à la cuisine. cela vaut mieux, expliquait-elle, avant que je ne m'énerve et que je vous manque de respect. et il lui demandait, vous n'allez pas me tuer, maria da graça. elle répondait, vous, ne me tuez pas, monsieur ferreira, même si ça doit vous faire plaisir, lâchez-moi. elle s'engouffrait dans la cuisine, faisant claquer les portes des placards et ébréchant les assiettes qu'elle balançait dans l'évier et ne se calmait pas. très souvent, à ce moment-là, le vieux maudit entra dans la cuisine et la prenait avec encore plus d'ardeur. elle commencerait par résister puis finirait par s'amollir peu à peu, comme si elle laissait couler de l'eau jusqu'à se vider complètement. après, elle restait par terre ou sur la table, comme une carcasse dévorée. portugal la fixait, tandis qu'elle refermait ses jambes et pensait, ne me regarde pas, petit con, ne me regarde pas comme ça, tout en essayant de le chasser du pied et essuyant avec son tablier ce qui avait été mouillé.

ne raconte ça à personne, disait-elle au petit chien. eux deux seuls savaient exactement l'usage que monsieur ferreira faisait d'elle, eux deux seuls pouvaient comprendre cet amour absurde. elle prenait l'animal dans ses bras et se remettait à espérer qu'il lui parle.

après, monsieur ferreira se retirait un moment dans sa chambre. ce n'était ni pour une question d'hygiène ni pour se reposer, c'était pour une raison plus bizarre, il s'allongeait sur son lit pour penser à la vie, disait-il. quand maria da graça en avait assez de l'absence du vieux, elle allait le retrouver. parfois, elle se demandait si elle ne lui avait pas fait dépenser trop d'énergie, ce qui l'aurait fait s'éteindre. serait-il mort, ce maudit vieux, se demandait-elle. et, faisant attention à ne pas se faire voir, elle allait jeter un coup d'œil dans la chambre où elle constatait qu'il était étendu sur son lit, plongé dans ses pensées. en quelques occasions, rares, maria da graça sentait que son cœur se gonflait d'affliction et elle avait pitié du vieux. elle entra et disait quelque chose tout doucement, lui demandait s'il allait bien, qu'il lui dise ce qu'il fallait pour la tranquilliser et la prévenir de tout remords. monsieur ferreira lui faisait signe de s'approcher. elle restait là au pied du lit, sans le toucher, peut-être s'asseyait-elle sur un siège sous lequel se trouvait toujours une paire de pantoufles. et il lui disait, quand mon père est mort, il a presque prononcé un mot. vous ne trouvez pas cela impressionnant, maria da graça, qu'il ait été muet pendant vingt ans mais qu'il ait su si bien distinguer la mort de la vie au point de presque nous dire un mot. maria da graça se taisait, s'enfonçait dans son siège et attendait. il disait, nous devrions tous être comme ça, avec quelque chose au fond de nous qui puisse nous faire reconnaître ce qu'il y a de plus important au monde. comme une alarme. elle demanda, à quoi cela sert-il d'annoncer la mort. et lui, lui répondit, ce n'est pas annoncer, c'est prouver que, même sans qu'on n'ait rien dit de toute sa vie, on a prêté attention. mon père, maria da graça, a toujours été attentif.

le père de monsieur ferreira laissa tomber un verre près de son lit. personne ne le vit, et presque personne ne crut que cela avait pu être lui, parce qu'il ne pouvait pas bouger, tant il était perdu au fond de sa tête. mais c'est lui qui leva le bras et frappa le verre, le faisant se briser par terre avec fracas. après cela, entouré des visages anxieux de ceux qui se trouvaient dans la maison et s'étaient inquiétés, le vieil homme se replongea dans son habituelle immobilité et y demeura pendant trois ou quatre heures. on ramassa les bouts de verre, on balaya pour que tout redevienne comme avant, mais monsieur ferreira attendit. il se disait que si son père avait pu lever le bras pour atteindre le verre, quelque chose d'autre pouvait arriver. il attendit patiemment devant ce même visage toujours absent, cette respiration inexpressive qui ne permettait pas de distinguer cet homme d'un courant d'air constant, inhumain, muet. monsieur ferreira attendit jusqu'à ce que son père recommence à bouger les bras et fasse un effort pour se lever de son lit. ce fut un geste bizarre, une tentative pour se mettre en

position assise. le cœur battant, monsieur ferreira se précipita vers son père et pensa l'aider en le faisant s'asseoir. à ce moment le vieil homme réussit à entourer de ses bras le corps de son fils et monsieur ferreira ressentit clairement, profondément, la force de cette embrassade. les larmes jaillirent de ses yeux au moment où il chercha dans l'expression de son père une parole et il eut l'impression très nette que celui-ci ouvrait la bouche pour parler. il ouvrit la bouche et expira. monsieur ferreira, gardant la sensation de cette étrange embrassade, si ultime et impossible, et considérant l'immobilité définitive de son père comme encore l'attente d'une réponse, lui demanda, père, que vouliez-vous me dire.

maria da graça enfila ses pieds nus dans les pantoufles et, lorsque monsieur ferreira la regarda, non pas à la fin de l'histoire, mais pendant une longue pause, elle s'en rendit compte et s'excusa. c'étaient les pantoufles de monsieur ferreira et elles lui réchauffaient les pieds à elle, un instant d'inattention à un moment où elle s'était sentie dame, dans un abandon qui n'était pas en accord avec sa condition de bonne. il ne comprit pas. il ne voyait pas ses pieds de là où il était. il pensa qu'elle s'excusait pour rien, une frayeur ou de la peine, peut-être avait-elle de la peine pour lui, lui qui s'exposait là si faible, trop vulnérable, face à une maria da graça qu'il ne pouvait, évidemment, qu'aimer. mais elle ne percevait pas cela. c'était le vieux maudit, c'était l'homme qui la sautait, elle, une femme mariée, et qui jamais ne la demanderait en mariage, et serait certainement responsable de sa mort. il redit que son père était devenu littéralement muet, ce qui était comme mourir. elle demanda, monsieur ferreira, vous pensez que vous me tuerez un jour. cet après-midi-là, le requiem de mozart avait résonné dans la maison et maria da graça avait le sentiment que cette musique funèbre s'élevait comme un radar à l'intention des âmes les plus sensibles. les gens qui passeraient par là et écouterait de si tristes mélodies auraient l'impression d'être à la porte de la mort. monsieur ferreira tuait même les inconnus, incapable de pardonner au monde la mort de son père et l'idée si capitaliste du bonheur.

le bonheur, lui dit-il, se tient devant nous comme une excroissance de l'argent. il se leva, ouvrit la fenêtre, elle se leva elle aussi, marchant pieds nus vers lui. nous devrions être heureux pour de bon, ce qui n'est possible que si nous avons près de nous quelqu'un qui nous aime. maria da graça ne prêta pas attention au mouvement de la rue et se dit que si elle avait de l'argent elle ne serait peut-être pas plus heureuse. ou elle le serait, grâce au fait qu'elle pourrait passer ses journées à se promener sans avoir à s'occuper de frotter par terre ou de faire la vaisselle. si j'avais de l'argent, dit-elle, j'irais vivre à porto. il sourit et lui demanda si c'était là sa conception du bonheur. elle répondit, je ne comprends pas ces choses-là, je sais seulement qu'à porto je passerais mon temps à me promener, à voir des gens, ici on dirait que nous sommes tous couverts de poussière, à nous dessécher au soleil. c'est l'été, répondit-il, l'été arrive, mais c'est encore une des meilleures choses qui puissent nous arriver ici à bragança, maria da graça, ne vous plaignez pas des bonnes choses, au moins pas des bonnes choses. et elle regardait dehors et demandait, qu'alliez-vous voir dehors. il disait, je voulais seulement prendre l'air, nous sommes restés si longtemps tous les deux enfermés ici que je suis arrivé à me convaincre que les murs sont appuyés sur mes épaules. on dirait un fantôme qui hante la maison, parfois, dit-elle sans réfléchir. et elle comprit tout de suite qu'elle avait trop parlé. alors monsieur ferreira lui demanda qu'elle le laisse seul. il se recoucha la fenêtre fermée, sentant la présence du fantôme de son père flottant à travers la chambre. maria da graça sortit en silence dans le couloir, incapable de travailler, attrapant un chiffon mouillé qui sèche dans sa main lente et encore plus lente jusqu'à ne plus bouger, assise à la table de la cuisine sans énergie pour quoi que ce soit. le bonheur, pensait-elle, je ne sais pas ce que c'est. je sais que nous ne sommes pas des machines au mouvement incessant. nous ne pouvons pas travailler ici quand on nous demande de passer du nettoyage des sols au partage

des souvenirs les plus difficiles de la vie.

dans la cour de derrière, là où les étendoirs commençaient à onduler un peu plus au vent qui forcissait, la nuit tombait en même temps que le froid. maria da graça se serrait contre portugal, tout sage, et n'avait pas envie de rentrer. elle n'avait rien préparé pour le dîner, les pommes de terre pouvaient pourrir, de même que les quelques oignons qu'elle avait achetés. ce n'était pas le dénuement qui l'empêchait de cuisiner, c'était le manque d'envie. elle sentait le froid remonter le long de ses bras et se souvenait d'une ou autre parole du vieux maudit, ne vous plaignez pas des bonnes choses, au moins pas des bonnes choses, elle pensait à l'été et au jour où augusto serait de retour. quand augusto reviendrait, se convainquait-elle, elle irait acheter une bouteille d'eau de javel très chère, la plus parfaite du marché, pour qu'il meure après avoir mangé sa soupe, sans problème de digestion. une eau de javel si bonne qu'elle serait appétissante et qu'elle le tuerait délicatement, en lui lavant les intestins et tout le reste jusqu'à le laisser aussi blanc qu'un ange ou que les plus jolis nuages du ciel.

portugal sauta de ses genoux presque par inadvertance. il avait l'air de lui dire qu'il était l'heure de s'arrêter de contempler le vide et de retourner au combat, même si c'était un combat bref et sans enthousiasme, pour le bien-être quotidien. elle secoua ses genoux pour chasser les poils du petit chien et se releva lourdement. c'est alors que quitéria ouvrit la fenêtre et demanda, tu dînes avec nous, je viens de faire des pâtes à l'italienne d'après une recette de la télé. maria da graça sursauta devant l'apparition soudaine de sa meilleure amie, presque émue par sa proposition. elle se sentit paradoxalement heureuse. elle ne passa pas chez elle et entra directement dans la cuisine de quitéria, elle dit bonsoir à andriy et s'assit aussitôt à table, réalisant qu'elle avait très faim. andriy parlait peu, il avait l'air de reconnaître en maria da graça le modèle de portugaise décrit par mikhalkov. il l'observa manger trop, n'importe comment, pour devenir encore plus grosse et s'attirer ainsi le mépris des hommes de l'est. sans penser à rien, maria da graça riait des plaisanteries de quitéria, qui était bien, et elle se disait qu'elle devait sourire et égayer andriy comme si la tristesse du garçon était plus profonde que la sienne. sa tristesse à lui, se disait-elle, était plus solitaire, parce qu'elle était difficile à exprimer, et elles, les deux si bavardes, n'arrivaient pas à recréer, à partir des mots si laborieux du garçon, toute son histoire. quitéria avait les yeux brillants et elle servait les plats comme pour un dîner de gala, et maria da graça riait en se souvenant de la fête du président de la république, tu aurais dû mettre dix fourchettes et dix couteaux et tu verrais comme nous aurions l'air chic ici à table. elles riaient toutes les deux et quitéria répondit, nous porterions nos robes décolletées et nous viendrions montrer nos nichons aux invités. andriy demandait, nichons. et quitéria disait, ça, ça ne t'échappe pas, quand je t'ai demandé de sortir la poubelle tu n'as pas relevé. maria da graça disait, les hommes sont tous pareils, nous devrions avoir un de ceux du protocole qui connaissent les bonnes manières avant de nous aborder. certainement, duchesse, vous êtes si intelligente que je suis étonnée que vous ne viviez pas à paris. maria da graça sourit mais pensait qu'au fond elle ne savait rien de paris, elle préférait s'imaginer duchesse à porto, descendant du car près de la place de batalha pour acheter une maison directement rue santa catarina, d'où elle pourrait regarder les gens qui allaient et venaient inlassablement.

la maison d'etelvina était une sorte de mirador d'où l'on apercevait un long paysage de montagnes s'ouvrant sur toutes les nuances de vert devant lesquelles volaient dans tous les sens des oiseaux euphoriques. la maison d'etelvina était un toit visible sur le versant de la colline, petite de taille, mais avec une vue immense, comme si le commencement du monde se trouvait là. maria da graça, quitéria et andriy dépassèrent la quinta da veiginha, continuèrent un peu plus loin, après vila flor, jusqu'à trouver le bon chemin qui menait à cet endroit incroyable. ils avaient du mal à concevoir qu'ils allaient rester là deux jours et une nuit, vivant une fin de semaine de nababs à l'image des vacances de célébrités qui emplissaient les magazines people. etelvina les reçut tout émue, elle était heureuse que les deux femmes viennent chez elle. elle les embrassa gentiment, puis andriy, puis elle remercia l'homme qui était allé les chercher à bragança. ils entrèrent dans la maison qu'ils traversèrent jusqu'à l'autre extrémité, là où le paysage se déployait à perte de vue et où le monde semblait se mettre à genoux devant les humains si petits. il y eut un instant pendant lequel ils n'auront peut-être plus pensé à rien, juste éblouis par la couleur de l'été et appréciant le bonheur de se trouver là.

etelvina avait approché des chaises et préparé une table où elle apporta un vin parfait et un gâteau qu'elle avait fait elle-même. maria da graça s'était assise la première, ses jambes flageolaient, et elle s'excusait tout en demandant si elle pouvait aider. quitéria prit les verres, les disposa sur la table et les remplit tandis qu'etelvina coupait le gâteau, tout sourires et grâces. maria da graça ne se souvenait pas d'avoir été un jour l'objet de tant de délicate attention. elle n'était jamais partie en vacances, à part trois nuits pendant sa lune de miel à porto où elle avait été déflorée par augusto dans la chambre d'une pension bon marché. lorsqu'elle but la première gorgée de vin elle se dit que si la vie avait été juste, elle aurait pu être faite de cela et de rien d'autre. en inventant le monde celui qui l'avait inventé aurait dû s'en tenir là, un bon vin, une amitié sincère, la chaleur magnifique d'une fin d'après-midi, le paysage le plus beau qu'on puisse imaginer. c'était si simple d'inventer seulement cela et rien qu'avec cela garantir avec certitude que le monde entier serait heureux.

pendant quelques secondes, etelvina s'arrêta de servir et serra dans ses bras maria da graça qui se tenait à moitié assise, à moitié debout. elle avait passé plusieurs jours à se demander comment la contacter. elle posa doucement sa main sur la joue de maria da graça et lui dit, nous nous ressemblons tellement, maria da graça, nous souffrons tellement de la même façon que j'étais sûre que nous devrions nous entendre. l'autre sourit, un morceau de gâteau à la main, les gestes un peu gauches à cause de la position étrange dans laquelle elle se trouvait, et répondit, peut-être parce que nous sommes si semblables, tu as raison, etelvina, c'est parce que nous sommes si semblables, c'est moi que je voulais frapper et c'est contre moi que je ressens une colère qui ne passera jamais.

miguel, le gamin qui avait été trouvé mort, était un petit gars de la montagne, disait etelvina, il apparaissait sur son toit et tout autour, escaladant les hauteurs les plus improbables. c'était un garçon de la terre à l'image des animaux qui y étaient les plus accrochés et dépendants. si on le décollait trop de la terre, il commençait à manquer d'air comme un poisson hors de l'eau. il connaissait tous les chemins et il se cachait dans les trous les plus secrets, quand quelqu'un par hasard jetait un œil sur lui ou avait besoin de lui pour une raison quelconque. il y a toujours quelque chose à ramasser ici, disait etelvina, des oranges, des cerises, des figues, des pommes et plus encore, et il apparaissait çà ou là, le visage barbouillé de jus de fruits, sale, regardant de loin les hommes qui faisaient les vendanges ou un

autre travail. miguel, même si la plupart des gens le croyaient muet, passait devant la porte d'etelvina et lui disait, c'est ici que je voudrais vivre, on voit tout d'ici. puis il poursuivait son chemin, laissant etelvina un peu déconcertée par son effronterie, chassé pour revenir plus tard, un autre jour, disait-il, oh madame, un de ces jours je vais venir habiter ici, c'est la maison la plus jolie de la montagne. mais c'était le contraire qu'il voulait dire, parce que la maison n'était rien de plus qu'un abri modeste et solide sur le versant. il voulait dire que c'était le plus bel endroit de la montagne, où les montagnes semblaient s'émerveiller de leur propre existence. etelvina voyait le gamin descendre dans le vallon et attraper des petits animaux, les prenant entre ses mains pour les ramener sur les branches des arbres ou auprès de l'eau ou sur des fleurs. miguel, pensait-elle sans connaître d'ailleurs son nom, était comme les animaux sauvages qui passaient de temps en temps devant sa maison à la recherche de nourriture. elle l'avait toujours chassé, c'est vrai, mais avec le temps elle s'était habituée à sa présence en rien menaçante et avait commencé à lui laisser des petites offrandes sur la table de l'appentis. dans un vieux bol en terre elle laissait quelques fruits très frais recouverts par une serviette en tissu bleu que le gamin soulevait puis reposait. quand etelvina le voyait elle lui disait toujours, qu'est-ce que tu fais à traîner comme ça, petit. et lui s'éloignait en riant et en criant, je dois m'occuper de ma maison, veiller à ce qu'une tuile ne tombe pas, c'est ma maison ici. en hiver, même pendant les hivers les plus rudes, la maison résistait vaillante et sûre. mais etelvina pensait souvent que s'il arrivait qu'une seule pierre se détache ou qu'une tuile tombe, miguel serait sa force, il l'aiderait à grimper là où il fallait pour réparer ce qui avait cédé. progressivement, etelvina perçut ce garçon inconnu comme un protecteur. quelqu'un qui l'observait discrètement, quelqu'un qui l'approchait sans rien lui demander, quelqu'un qui saurait tout de suite si quelque chose de mal lui arrivait. il serait l'alarme dont elle avait besoin pour un appel à l'aide.

maria da graça confirmait, elle n'était jamais partie en vacances et elle ne savait presque rien de ce qui se passait ailleurs que dans le trás-os-montes. mais quitéria la provoquait en lui disant, ce n'est pas étonnant, ce que nous voudrions savoir c'est comment tu as réussi à te marier vierge. ils riaient tous et elle ne savait pas quoi répondre. etelvina disait, eh bien moi à quatorze ans j'ai rencontré un type de lisbonne qui me promettait de m'y emmener, je lui ai donc tout de suite ouvert les jambes, grâce à dieu. elle riait. elle ne se souvenait pas de cette histoire comme de quelque chose de mal et ne se souvenait pas que c'eût été un mauvais moment pour connaître un homme. c'était arrivé et elle comprenait que cela avait été pour elle une bonne chose que de perdre sa virginité. maria da graça expliqua qu'elle avait fréquenté augusto pendant presque cinq ans et qu'il n'avait jamais essayé d'aller plus loin que des baisers et quelques caresses. s'il avait forcé un peu, juste un peu, la résistance de la jeune fille, elle lui aurait cédé, inquiète, mais aussi avec beaucoup de désir. quitéria répondait, celui-là, il voulait être sûr qu'il n'épousait pas une pute. si tu lui avais tout donné avant le mariage, même à lui seulement, il se serait dit que tu étais comme toutes les autres et il t'aurait voulue pour n'importe quel jour de la semaine mais pas pour les dimanches. andriy souriait de temps en temps, recevant les mots qui tombaient sur lui comme des bouts de son, sans aucun sens, qu'il n'arrivait pas à garder. alors il se contentait de regarder le coucher du soleil qui tombait vite là-bas sur les montagnes et il tenait la main de quitéria pour s'assurer qu'elle ne le fuirait pas et qu'il serait à l'abri.

il compara tout cela au bonheur des machines et il se sentit bien loin de savoir quoi penser. il était là-devant le pays des fleurs, ce que pensait sasha du portugal, et il pensait au bonheur des machines et au désespoir que tout échappe à son contrôle. etelvina disait que le paysage était comme une nourriture. on pouvait rester devant oublieux de tout, comme si c'était un aliment et qu'on n'ait besoin de rien d'autre. andriy comprenait qu'il pouvait manger le gâteau, admirer le paysage et conserver à l'intérieur de lui le vide à remplir que ekaterina et sasha avaient creusé. quitéria coupait

encore le gâteau, en tendait une tranche à maria da graça, puis à andriy et il acceptait, sur le point de pleurer, un vernis viril à l'extérieur, un enfant terrifié à l'intérieur. etelvina se leva et rentra dans la maison chercher quelque chose. à ce moment, andriy laissa tomber son morceau de gâteau et se mit à trembler d'un froid de tristesse si profond qu'il se mit à pleurer convulsivement, tandis que quitéria le prenait dans ses bras et lui disait, mon chéri, tout va bien mon chéri, n'aie pas peur. elle pensait qu'il avait peur. comme si les trois femmes pouvaient lui faire du mal. etelvina apparut à la porte et se tut. maria da graça s'éloigna un peu incapable de réagir.

la nuit s'étendit sur la campagne de vila flor, eux quatre déprimés, regagnant leur chambre pour un sommeil difficile au cours duquel, pour des raisons différentes, ils se réveilleraient tous sporadiquement, pleins de tristesse, comme pour remonter à la surface y reprendre leur souffle, replongeant après dans des cauchemars et des sursauts sans fin. les grillons intenses résonnaient partout, très affairés, et l'immobilité du paysage n'était qu'apparente. lentement, très lentement, maria da graça vit les fauves sortir des profondeurs de la nuit et s'approcher de la terrasse de la maison, insistant, les pattes puissantes, flairant sous la porte comme se préparant à la défoncer. quitéria se vit rouler sur la pente de la colline, elle vit son corps se déchirer rougissant de ses chairs exposées les marguerites et les genêts, absorbant les pierres du chemin au fur et à mesure qu'elle se cognait violemment contre elles. elle ne s'arrêtait jamais, il y avait un faux fond, sous le tapis vert qui cédait au moment où elle l'atteignait, et quitéria se retrouvait au sommet de la colline, roulant et roulant sans fin. andriy vit les champs couverts de neige et il savait qu'il fallait qu'il parte à la recherche de sasha. il avançait avec difficulté dans la couche épaisse. il faisait noir et la déclivité était forte, le parcours se faisait donc très lentement et plus lentement encore parce qu'il avait la sensation de marcher sans quitter l'endroit où il se trouvait. il criait, père, où es-tu. il entendait la voix d'ekaterina qui lui criait de revenir, elle criait, andriy, mon fils, nous sommes là. elle était un phare que devait rejoindre sa famille perdue. mais il ne voyait absolument rien dans l'obscurité de la nuit et il n'avait aucun moyen de savoir où il devait aller. etelvina, les yeux écarquillés, revoyait le petit miguel encore et encore et se souvenait de lui avoir jeté une pomme qu'il aurait dû attraper du haut du toit où il était accroupi. elle se souvenait de comment la pomme était tombée avec un bruit sec sur les tuiles et il avait ri en étendant la main au niveau de ses pieds. etelvina, les yeux ouverts, revit miguel tomber de son toit et heurter fatalement de la tête la pierre creusée, qui avait servi d'abreuvoir pour les animaux pendant tant d'années. le petit miguel avait dit qu'il enlèverait de son toit les mousses qui y prospéraient, faisant bouger les tuiles et créant des fissures par où s'échappait la chaleur et pénétrait l'eau de la pluie. il était si fréquent qu'il se perche là-haut, avait-elle pensé, qu'il lui serait facile d'y remonter, lui évitant ainsi de se faire du souci pour ces problèmes-là. etelvina lui demanda s'il voulait une pomme. non parce qu'il travaillait là depuis longtemps ni parce que c'était l'heure du repas et qu'elle supposait qu'il avait faim, c'était seulement parce qu'elle avait pris des pommes, qu'elle allait en manger une, par gourmandise et plaisir en attendant qu'il descende du toit et qu'elle voulait être aimable. elle lui demanda s'il voulait une pomme et dans le même élan elle la lui lança pour qu'il se retrouve quelques secondes plus tard mourant à ses pieds.

les gens de vila flor et des alentours ne savaient rien à propos du petit miguel. etelvina elle-même ne savait rien de très concret à son sujet. elle était habituée à ce qu'il passe par là pour la provoquer un peu, d'abord de loin, puis de plus près comme un gamin amical et franchement intelligent. pourtant, ni elle ni personne ne savait où il vivait, qui étaient ses parents et où ils se trouvaient. etelvina réagit tout de suite en courant vers son téléphone pour appeler à l'aide car, bouleversée comme elle l'était, elle aurait pu le croire mort et qu'il ne le soit pas. elle tapa quelques chiffres puis s'arrêta. elle posa le combiné et retourna dehors, observant le corps de l'enfant et le sang qui formait une flaque que la

terre absorbait et que le soleil séchait rapidement. elle comprit que si elle appelait quelqu'un elle serait suspectée d'avoir tué le gamin, même si personne n'avait vu ce qui était arrivé, on pouvait quand même faire remarquer qu'il n'était pas normal qu'une femme adulte demande à un enfant si jeune l'entreprise risquée de monter sur le toit d'une maison. les gens ne sauraient pas, comme elle, à quel point il était doué pour ce genre de choses ce petit à moitié sauvage, plein de courage et de talent pour grimper ou se terrer comme seuls les animaux savent le faire. à ce moment-là, etelvina comprit qu'elle devrait l'emmener loin de là, le placer dans une situation semblable mais sans aucun lien avec sa personne ou sa maison.

elle attendit que la nuit tombe en veillant le corps du garçon qu'elle avait enroulé dans un drap et porté dans des buissons un peu plus bas. elle lava l'abreuvoir et inonda la terre tout autour pour faire disparaître les taches de sang qui ne devaient pas y être vues. elle passa ces heures dans une grande nervosité, dans sa solitude de toujours, mais très angoissée à l'idée que quelqu'un vienne lui rendre visite et remarque le tremblement de ses mains et les palpitations désordonnées de sa poitrine. et si quelqu'un arrivait à la recherche de l'enfant, se demandait-elle. et s'il avait parlé d'etelvina à ses amis ou à sa famille, et si ceux-là venaient frapper à sa porte inquiets qu'il ne soit pas revenu à la maison à cette heure tardive. etelvina luttait contre sa peur et se demandait s'il était raisonnable de s'absenter de nuit pour abandonner le corps du garçon à des kilomètres de là. elle se dit qu'elle ferait mieux d'attendre jusqu'à ce que ce ne soit plus l'heure de rechercher quelqu'un. il y aurait un moment, tard dans la nuit, où plus personne ne s'aventurerait car il ferait trop noir et qu'il ne serait pas prudent de courir la montagne. à cette heure-là, quelqu'un qui ressentirait l'absence de miguel, tout en se rongant d'inquiétude, s'obligerait cependant à attendre le matin pour poursuivre ses recherches.

il était exactement trois heures du matin quand etelvina transporta le corps de miguel dans le coffre de sa vieille voiture et qu'elle démarra dans la pétarade habituelle. cette voiture pouvait s'arrêter définitivement au cours du moindre déplacement, aussi petit et lent fût-il. la voiture était vieille et avait besoin de l'attention constante du mécanicien de vila flor. etelvina démarra en priant tous les saints qu'ils l'aident à faire au moins les cinq kilomètres à l'aller et les cinq kilomètres de retour qu'elle devait parcourir. elle dépassa la quinta da veiguiha, elle prit la direction de mirandela et, après avoir rencontré et croisé un unique véhicule, elle s'arrêta terrifiée sur le bas-côté. elle attendit quelques secondes et, ne voyant aucune lumière ni d'un côté ni de l'autre, elle sortit de la voiture. elle ouvrit le coffre et, d'un geste herculéen, souleva le cadavre et le poussa dans le fond invisible du ravin. elle perçut le bruit que faisait le corps dans sa chute. pendant un court instant elle fut incapable de bouger, le drap ensanglanté à la main et la tête vide sous l'effet de la terreur.

de retour chez elle, étonnée de son courage, etelvina se lava ainsi que le drap, regardant l'eau qui emportait la couleur de cette mort et se rendant compte qu'elle ne pourrait peut-être pas supporter la culpabilité de l'avoir dissimulée. les yeux grand ouverts, pensant à tout ce qu'elle avait fait, etelvina sanglotait tout bas et priait comme chaque nuit, pour essayer de survivre à la peur. le soleil se levait et se répandait généreusement sur toute la terre. et elle soupirait, ne souriait pas, sous le poids de ce feu sur ses épaules qui la consumait. la beauté de tout ce qui l'entourait la brûlait, incandescente comme un magma glissant le long de son corps. elle ouvrit la porte de sa chambre et alla sur la terrasse contempler le paysage. elle vit maria da graça appuyée là, faisant comme elle et lui demanda, on prépare le petit-déjeuner, et l'autre répondit, oui, je peux t'aider, je commence à avoir faim.

les deux femmes étaient seules dans la cuisine et se demandèrent pardon sans détour. elles s'étaient traitées de tous les noms et s'étaient écharpées. etelvina avait encore un bleu sur la jambe qui s'obstinait à ne pas disparaître et maria da graça se vantait de n'avoir pas gardé de traces. elle était très forte, disait-elle, et la différence entre les deux femmes s'expliquait sûrement par leur âge,

etelvina approchait des soixante ans et l'autre avait à peine dépassé les quarante. eh oui, un peu plus et tu pourrais être ma mère. elles rirent. maria da graça lui expliqua qu'elle avait perdu un proche et etelvina suspendit le couteau avec lequel elle tranchait le pain et répondit, moi aussi. c'est pour cela qu'elles avaient explosé de rage l'une contre l'autre, incapables de canaliser ce sentiment. et maria da graça se surprit à dire, non, ce n'était pas exactement ça. je voulais mourir moi aussi. etelvina la serra dans ses bras. elle ne dit pas la même chose, mais le ressentit au fond d'elle, mal préparée à admettre que pour elle tout perdait peu à peu de son sens.

elles apportèrent sur la table de la terrasse le pain grillé, le beurre, le lait, le café, la confiture de cerises et le fromage de chèvre, puis s'assirent et commencèrent à manger sans attendre les autres. le silence de la maison pouvait faire croire que quitéria et son andriy dormaient encore paisiblement et elles deux, prenant leur petit-déjeuner, se disaient que leurs maux avaient dû sûrement s'apaiser pendant la nuit, car ce n'est pas la même chose que d'affronter une nuit comme celle-là dans les bras de quelqu'un. elles beurrèrent leur pain et engraisaient toutes les deux, privées qu'elles étaient d'hommes de l'est. elles engraisaient et commençaient leur journée en regardant au loin et en pensant, inévitablement, que si celui qui avait créé tout avait seulement créé cela, rien que cela, répétaient-elles dans leur cœur, il aurait inventé le bonheur et elles seraient aujourd'hui heureuses assurément pour toujours.

un vieux berger bougon et solitaire qui s'obstinait à mener paître dix ou quinze chèvres dans les champs, où il semblait plutôt se promener que travailler, trouva le corps de miguel jeté dans les broussailles. une de ses chèvres n'avancait plus, il avait envoyé le chien la chercher, lequel chien était resté là lui aussi, flairant tout autour et grognant confusément. monsieur abel s'approcha en pestant contre le chien et la chèvre qui lui faisaient perdre son temps. il vit la main du garçon, dressée entre les ronces, ce qui laissait supposer qu'il y avait dessous un corps tout cassé et déchiqueté. vieux comme il était, monsieur abel eut très peur, parce que jamais de toute sa vie il n'avait trouvé quelque chose d'aussi macabre dans les pâturages et ce n'était pas son grand âge qui lui donnerait le courage d'affronter une telle situation. il courut jusqu'à la maison la plus proche pour chercher de l'aide, en disant qu'il était urgent d'appeler la police car il y avait un homme qui pendait dans le ravin au milieu des ronces. on le conduisit au téléphone pour qu'il explique où se trouvait le mort, et il répéta, dans le ravin, on ne voit que sa main, le reste de son corps est caché par les ronces et ne doit pas être en bon état.

maria da graça et quitéria commentaient la malchance du garçon. elles se disaient qu'il avait manqué d'une agilité d'animal sauvage et qu'avançant tel un acrobate de cirque le long de la pente abrupte de la côte, il avait trébuché et roulé au fond du ravin, se brisant les membres, se déchiquetant et disparaissant dans les ronces où il était mort. c'est aussi ce que croyaient les médecins légistes, qui laissèrent enterrer l'enfant sans se poser de questions et sans demander une enquête. maria da graça et quitéria avaient de la peine pour etelvina et elles se promirent de prier pour elle et de venir la voir plus souvent. ce serait une bonne habitude, se dirent-elles, que de revenir pour d'autres fins de semaine passer des soirées dans une amicale intimité et se faire plaisir tous les quatre rien qu'en jouissant de cette tranquillité qui tranquilliserait complètement leur âme.

monsieur abel annonça partout à grands cris la mort du garçon que la communauté déplora comme on déplore la mort d'un cheval sauvage attaqué par les loups. et quelqu'un disait, mais il n'y en a plus chez nous, de chevaux sauvages, à part celui-là, qui avait l'air d'un être d'un autre temps, avec ses façons de vivre ainsi dans la nature comme personne n'y arrive plus. le curé fit porter le cadavre à l'église le plus vite possible. il voulait recommander cette pauvre âme à dieu avec une attention des plus affectueuses. monsieur abel regardait ses chèvres et commençait à avoir peur de ses promenades à travers la beauté finalement très mystérieuse de vila flor. il pensa qu'il ne se sentirait plus jamais en sécurité, il vaudrait mieux abandonner ses activités et aller rejoindre les vieux du village, pour faire des commentaires sur qui passait par là et sur qui était mort, et raconter jusqu'à son dernier jour les versions infinies de sa découverte.

quitéria disait, monsieur, allez vers la cathédrale, s'il vous plaît. et maria da graça sursautait sur la banquette et contredisait, non, pas du tout, ce n'est pas la peine de couper par le centre, tu es folle. le monsieur au volant souriait et demandait, qu'est-ce qu'on décide. quitéria insistait, on est si près, bien sûr qu'il faut prendre par la cathédrale. maria da graça ne voulait pas sortir de dedans la boîte en carton où elle avait rangé la maison de monsieur ferreira, ce souvenir douloureux qui la torturait. peut-être était-il temps de passer devant pour vérifier si les fenêtres étaient toujours fermées et imaginer la moisissure s'infiltrant dans les meubles et venant à bout des dorures et de la solidité des tissus les plus résistants. la maison était comme avant. debout et pas du tout étonnée d'être toujours là. c'est comme cela qu'étaient les maisons. elles exhalaient lentement l'énergie de leurs habitants quand ceux-ci

partaient. avec le temps, comme si elle avait été fumigée discrètement mais dans tous les coins, cette maison n'abriterait plus ni la présence ni l'absence de monsieur ferreira. ce ne serait plus qu'un tas de pierres, avec des portes et un toit, aussi figé dans sa bêtise que n'importe quelle autre chose. maria da graça pouvait souhaiter que la maison ne perde pas l'intelligence éloquente du temps de monsieur ferreira, mais cette perte se produirait inéluctablement.

pour la maison, pensait-elle, mais pas pour moi. mon corps ne sera pas crétinisé par le souvenir du vieux maudit.

andriy comprit que quitéria l'aiderait à retourner en ukraine. ce n'était pas exactement pour y revenir, seulement y aller et revenir une fois que ses doutes concernant ses parents seraient éclaircis. un voyage en ukraine coûterait plus qu'un mois de salaire et il ne gagnait pas suffisamment pour se priver d'un mois de paie.

il s'approcha du tas de sable. c'était dans ce coin qu'il voyait passer l'homme en or les jours où il avait besoin de se ressaisir. il vit le soleil éclabousser de blondeur le sable qui rayonnait comme s'il était lui aussi une chose précieuse. mais ce n'était pas de l'or, pensait-il. il ne le considérait pas comme l'autre, cet argent gagné sou après sou, garant de sa respectabilité et de son avenir. andriy savait que l'homme en or n'était qu'une illusion de son esprit, une projection de sa propre force de volonté. mais c'était important pour lui qu'il vienne une dernière fois pour répondre à quelques questions. dans ses réponses, andriy pensait trouver la vérité comme s'il fouillait à l'intérieur de son propre cœur. cependant, le sable ne bougeait pas sous la chaleur déplumée de l'été. il avait beau réfléchir, avec ou sans la fiction de l'homme en or, il ne trouvait aucune réponse. ce qui avait pu arriver à sasha et à ekaterina restait invisible, dissimulé par le silence et les nombreux kilomètres de distance.

sasha ne voulut pas qu'ekaterina aille à la porte si vite. il pensait qu'il fallait plus de temps pour que les soldats s'éloignent de là et qu'elle puisse faire l'infime bruit de ses pieds nus sur le sol en toute sécurité. elle insista pour qu'il la laisse se lever. sasha, je vais juste jeter un coup d'œil et je reviens, n'aie pas peur. il la conjura, n'y va pas, ne parle pas, ils peuvent nous entendre, ils sont encore très près. elle avait un bleu sur le genou, une chute involontaire de la veille, et être là par terre, sasha lui appuyant sur le cou, provoquait des douleurs qui commençaient à devenir insupportables. elle implora encore une fois, sasha, cinq minutes sont déjà passées, laisse-moi me mettre debout, mes genoux me font mal. mais il posait son index devant ses lèvres, toujours aussi terrifié. alors elle se releva, fatiguée, décidée à outrepasser d'autorité ces interdits, mais sasha la saisit par la main si violemment qu'ekaterina tomba contre le frigo, le faisant basculer de telle sorte que l'homme en or fut précipité à bas dans un pathétique plongeon. ils virent, sur le dallage de la cuisine, les morceaux de la porcelaine ancienne se défaire en minuscules particules et s'effriter en une poussière blanche très volatile. ils virent les plus petites pièces briller de leur faux or et ils comprirent qu'ils avaient détruit l'avenir de andriy ou alors qu'ils se détachaient de lui, incapables de l'accompagner dans son destin. regarde ce que tu as fait, sasha, tu as cassé la tirelire de notre fils. le pauvre homme posa les mains par terre et se mit à balayer les morceaux vers lui, la poussière, les quelques pièces, pleurant sur tout ça de façon incontrôlée. je n'ai pas tué notre fils, ekaterina, ce n'est que la tirelire qui est tombée. nous allons la recoller, elle va redevenir comme neuve, disait-il. mais les débris étaient si petits, la porcelaine si pauvre et si vieille qu'il serait impossible de reconstituer ce pauvre puzzle. ekaterina alla chercher une boîte à musique qui était posée sur le meuble de sa chambre. c'était une boîte très jolie en forme de piano et qui, lorsqu'elle était ouverte, laissait voir un velours bleu un peu râpé mais réellement très joli. le couvercle du piano s'ouvrait et on entendait une mélodie de lysenko très gracieuse, comme jouée par des créatures d'un centimètre de haut qui vivraient dans le mécanisme de

ce jouet. c'était une boîte à bijoux qui n'avait jamais rien contenu à part la musique, et qui, vu sa dimension modeste, serait parfaite pour recevoir les restes menus de l'homme en or qu'ils déposeraient à l'intérieur comme un trésor destiné à se perdre de toute façon. sasha demanda, on ne peut pas le recoller, n'est-ce pas. et elle répondit, non. nous devons le laisser tranquille. quand nous voudrons nous souvenir, nous ouvrirons le piano, nous écouterons la musique et nous nous souviendrons.

l'homme en or, tout cassé dans le piano, mourut. sasha se dit qu'ils éparpilleraient ses cendres dans les prés les plus verts du printemps quand andriy reviendrait fortune faite, et qui sait, marié avec une belle portugaise.

andriy répondit, lysenko, mykola lysenko. quitéria sourit et il lui expliqua que c'était un compositeur ukrainien. on avait fabriqué des boîtes à musique avec ses mélodies et ekaterina en avait une, très ancienne, qu'elle gardait comme une relique d'un bonheur très lointain. il entonna la mélodie, sa voix n'était pas très juste mais puissante et si mélancolique. quitéria écouta ces notes avec la sensation de vivre un moment rare. elle pensa que les compositeurs s'exprimaient peut-être de cette façon triste et que toutes les musiques devaient être à un moment donné fatalement funèbres. quitéria ferma les yeux et se mit à penser à son andriy comme à un homme secrètement cultivé. un homme dont la culture se cachait derrière un mutisme imposé par la langue portugaise qu'il ne dominait pas encore. il entonna ce petit morceau de lysenko, triste et funèbre comme il se devait, sans savoir que l'homme en or était à présent inhumé dans le piano, mort pour toujours et empêché de continuer à être le gardien de son avenir si fragile. quitéria reconnut dans la splendide pauvreté d'andriy un prince charmant, tout comme celui que maria da graça persistait à voir en monsieur ferreira, et pensa, c'est pour cet homme que je mourrai, s'il le faut, un homme comme celui-ci saura m'apprendre des choses qui impressionneront dieu.

maria da graça s'assit auprès de mikhalkov et lui dit qu'elle n'était pas une pute. que ce qu'il y avait entre eux ne voulait sans doute rien dire, mais que cela ne devait pas continuer. ce n'était pas parce que son augusto allait arriver, ça, ça n'avait pas beaucoup d'importance. de toute façon, qui sait si son histoire avec monsieur ferreira n'arriverait pas bien racontée aux oreilles d'augusto, se disait-elle, et de plus avec mikhalkov ce n'était qu'un débordement dans une liberté déjà débordante. elle voulait que mikhalkov remarque la façon dont elle se victimisait. elle voulait qu'il comprenne qu'elle était en manque d'amour et qu'elle pouvait se tromper plus que jamais. elle n'aimait pas se sentir enfermée dans le peu d'attention qu'elle avait pour elle-même, dévorée par la convoitise plus cruelle de l'autre. tu sais, mikhalkov, j'ai travaillé toute ma vie, depuis que j'ai douze ans je lave le linge et je fais des ménages et je ne sais rien faire d'autre. je ne sais pas faire l'amour. moi, je ne sais pas faire l'amour.

le russe pouvait attendre de maria da graça un discours plus concis pour expliquer la fin de leurs contacts sexuels. il était habitué à ce que les femmes mariées tremblent de peur ou se repentent à un moment donné et qu'elles se dédisent de tout ce qu'elles avaient, brûlantes de désir, dit. mais il perçut quelque chose de différent dans le discours de cette femme. il perçut, un peu honteux, quelque chose à propos de ce que voulait dire faire l'amour. il n'était pas homme à s'amouracher d'une femme portugaise, sûrement pas, mais il savait suffisamment parler portugais pour leur reconnaître plus de réflexion et de pertinence que ce qu'il aurait souhaité en de nombreuses occasions. c'était si facile de dire trois mots en russe en réponse à trois mots en portugais, qui ajoutés, ne représenteraient aucun dialogue entre lui et une femme. c'était tellement plus facile quand une femme baragouinait quelque chose, ou baissait les yeux gênée comme si on l'avait surprise commettant un péché qu'elle ne voudrait pas reproduire. et lui choisirait quelques jurons en russe et s'amuserait même à la quitter

convaincu que, quelques portes plus loin, une autre femme serait prête à s'engager dans la luxure mais pas au-delà.

maria da graça laissa tomber ses chiffons et sortit de la maison, n'éprouvant ni fierté ni crainte.

quitéria arriva à la maison et trouva sur les marches de l'immeuble, assise à moitié endormie, la tête sur un sac en tissu vert qu'elle avait posé sur ses genoux, glória. elle dit, glorinha. l'autre leva un regard terne et répondit, tu es arrivée.

lorsque glória avait décidé de quitter la maison ses parents étaient encore de ce monde et c'est à quitéria qu'il reviendrait de les enterrer et de maudire la vie. sa sœur se sauva dans le minho avec un gros homme qui l'entretenait, allez savoir comment. c'était une fille très jeune, plus jeune que quitéria, et peut-être l'inexpérience de son âge était-elle une excuse, mais quitéria ne voyait pas les choses commencer de cette façon. elle se souvenait bien du poids que cela avait été de s'occuper de ses parents jusqu'à leur mort, relevant les manches pour plonger ses mains dans l'eau et travailler durement. glória n'avait rien d'une donzelle bien soignée, on voyait ses cernes et sa peau usée. elle avait vieilli, plus que son âge aurait dû l'exiger. mais c'était bien de sa faute si elle avait vieilli, se dit quitéria, c'est la pure vérité, répétait-elle, tu t'es usée parce que tu l'as bien voulu, parce que si tu étais restée à bragança chez nos parents, tu n'aurais pas vieilli plus que ce qu'il fallait. glória dit, je suis restée deux ans au service d'une grande maison, mais la patronne est morte et on m'a licenciée. et avant ça, demanda sa sœur. j'ai travaillé dans d'autres maisons. tout le temps que j'ai vécu avec diamantino j'ai toujours travaillé. et qu'est-ce qui lui est arrivé à celui-là. il en a trouvé une autre. glória posa son sac sur le sol de la cuisine et demanda, je peux rester ici, je n'ai nulle part où aller maintenant. comment savais-tu que j'habitais là. j'ai demandé à l'épicerie de monsieur gouveia, à côté de la maison des parents. les gens m'ont dit que tu vivais avec un ukrainien. que les gens aillent se faire foutre, répondit quitéria.

appuyées sur un mur chacune dans un coin de la cuisine, elles commencèrent par se regarder sans trop savoir quoi se dire. elles étaient mal à l'aise après toutes ces années de séparation. un verre d'eau à la main, comme une boisson qu'on leur aurait offerte dans une réception mais que l'on aurait choisie en vitesse et avec mauvaise grâce dans l'excitation de l'événement. glória dit soudain, je peux t'aider pour tout ce que tu voudras. quitéria répondit, quel âge tu as maintenant. et l'autre, trente-cinq ans. c'était il y a seize ans. oui. où as-tu été. à ponte de lima. diamantino avait un café à ponte de lima. et toi, quitéria. moi quoi. tu es restée là. j'ai eu de la chance, la mairie m'a accordé un appartement. voilà.

la conversation aurait pu ne pas décoller de là. une quête de points de repère pour qui s'aventurerait dans un chemin que personne n'avait plus fréquenté depuis longtemps. elles auraient pu ne pas aller plus loin, se satisfaisant de la superficialité des propos échangés, une surface tenue suffisante pour qu'elles sachent qu'elles étaient toujours là et continuaient à lutter. mais peut-être que quitéria ne concevait pas de recevoir sa sœur sans que celle-ci comprenne ce qu'avait été sa vie. elle posa son verre. hésita. glória comprit l'obligation dans laquelle se trouvait sa sœur. elle eut conscience tout de suite de l'intention et du doute, et en même temps de la nécessité que cela se fasse. quitéria fit deux pas en avant et leva la main qui claqua sur la joue de sa sœur de façon sonore et impitoyable. tu n'imagines pas comment je me suis sentie, glorinha, dit quitéria après cela. andriy entra.

maria da graça était peut-être plus douée pour la compassion que son amie, mais elle n'acceptait pas facilement que glória vienne s'installer là, après toute une vie sans donner de nouvelles, qu'elle débarque chez sa sœur dans une demande pressante de secours, comme si elle était la même que des années auparavant. elle alla attendre augusto et sur le chemin elle pensait à toutes ces choses, se disant que la vie était vraiment mauvaise et que jamais elle ne recevrait quelqu'un qui lui avait fait défaut pendant si longtemps. augusto descendit du car, l'embrassa légèrement sur les lèvres et ils se mirent en route sans rien à se dire. pendant le trajet très court entre l'arrêt du car et la maison, maria da graça avait eu peur des gens qu'ils croisaient, comme si en chacun sommeillait l'envie de l'accuser. il demandait, comment vont les choses ici. et elle répondait, comme d'habitude. il regardait les maisons, les rues, et remarquait qu'un voisin avait à présent des fleurs bien plus grandes dans son jardin ou que l'on avait repeint un mur du fond, et cela lui suffisait pour éprouver ce sentiment très caractéristique de l'émigrant revenant chez lui après vingt ans d'absence. c'était d'une grande bêtise, parce qu'en six mois rien ne changeait vraiment, et ce qui changeait tenait plutôt au fait que l'hiver était fini et qu'on était maintenant en été. mais cette nostalgie bête était peut-être la seule raison qui poussait cet homme à ne pas faire comme glória. il revenait sur ces petites différences qui lui semblaient énormes pour pouvoir aussi discourir de-ci et de-là sur les tonnes de poissons et les femmes étranges d'autres pays, histoire de laisser son auditoire bouche bée. maria da graça ne le suivait pas dans ces péroraisons qui se déroulaient surtout dans les cafés auprès de quelques désœuvrés qui s'excitaient à la seule écoute de paroles humides. elle s'en rendait compte de loin, juste à son expression, très infatuée, comme s'il mesurait deux mètres de haut et qu'il doive baisser les yeux pour voir les autres. augusto revenait à bragança avec l'allure de celui qui avait les poches pleines, ce qui n'était pas le cas. en général, il revenait sans rien, avec juste une petite somme d'argent que ne justifiait pas une si longue absence et qu'il dépensait à sa façon, sans en confier la gestion à son épouse. c'est ainsi qu'il réoccupait la maison, n'aidant maria da graça en rien de visible. il traînait, bougonnant à propos de la peinture

fatiguée des murs, la vétusté des meubles, les lézards dans la cuisine, l'eau stagnant dehors au pied des étendoirs. enfin, maria da graça se disait qu'elle avait ouvert la maison à son excellence le général des armées qui la traitait comme un soldat attendant désespérément la quille. et les autres demandaient, sérieusement, augusto, c'est vrai que les femmes courent comme des folles derrière les hommes. et il répondait, elles sont des milliers sur les quais. on arrive en bateau et elles sont là à se disputer pour savoir qui va s'approcher le plus du bord sans tomber à l'eau, pour être les premières à sauter sur les marins. ils riaient tous et se disaient que, s'il n'y avait pas eu leurs femmes agacées à la maison, encombrées d'enfants à envoyer à l'école, ils s'enfuiraient bien sur un bateau quelconque pour aller se faire adorer par ces folles qui feraient n'importe quoi pour une nuit avec eux. ils en transpiraient même, rien qu'en pensant à combien ce serait bon, et en même temps se disant qu'ils étaient loin de la mer.

au bout d'un moment, les gens passaient, disaient bonsoir et ne demandaient plus rien. ils souriaient, parce qu'ils connaissaient augusto et voyaient bien qu'il était de retour pour encore une période de repos. et lui demandait encore une fois, rien de nouveau. et elle répondait, oui, glória, la sœur de quitéria, est revenue. et il voulait savoir, et maintenant. et elle disait, maintenant quitéria est amoureuse d'un jeune homme et elle doit supporter la présence de cette opportuniste dans sa maison. maria da graça se tut. quand augusto saurait que son amie s'était mise avec un homme de l'est il serait furieux. au cours de leur promenade, très discrètement, ils en croisèrent un qui changea de trottoir et disparut derrière un portail. augusto le regarda très sévèrement, se disant qu'en réalité bragança n'avait pas changé ou en tout cas en rien d'essentiel.

quand elle se jeta dans les bras de mikhalkov, sans expliquer ce qui l'avait fait changer d'idée, c'était peut-être parce que augusto qui était là depuis cinq jours ne lui avait pas parlé de ses infidélités avec le vieux maudit, lesquelles étaient sur le point de devenir notoires. le russe ne mit pas longtemps à la satisfaire et à la laisser tomber sur la chaise de la cuisine, entrant tout de suite après dans la salle de bains pour se laver en se demandant peut-être quel accès de folie avait pris cette femme. elle resta assise là un moment, souriant, oui, un sourire sur les lèvres. augusto à la maison, probablement avec mal au ventre, et elle puissante, réalisant que le malheur de sa vie ne dépendait maintenant que d'elle. c'était ce qu'elle pensait, qu'elle avait la maîtrise de son destin, et si celui-ci devait s'effondrer ce serait au moment exact où elle déciderait que cela devait se faire. elle se nettoya rapidement et sortit de la maison des hommes de l'est. elle acheta une bouteille de l'eau de javel la plus convoitée du marché et se sentit presque heureuse à l'idée qu'elle était capable de transformer une divagation en projet et de le mener à bien aussi facilement. et voici mon eau de javel gourmet, la meilleure, pour agrémenter les soupes de mon mari adoré, se racontait-elle sans fin. elle pensait que le monde se passerait facilement d'un raciste et d'un menteur comme lui et elle se disait que, des huit fois où elle avait baisé avec mikhalkov, ce jour-là avait été le meilleur. elle serrait la bouteille d'eau de javel dans sa main et rêvait d'en verser entièrement le contenu dans une grande soupière avec des pommes de terre et des carottes et de la voir engloutie par la bouche gourmande d'augusto qui se tairait petit à petit jusqu'à ne plus pouvoir dire ni penser ses idioties sur les hommes de l'est ou les femmes dans les ports ou qui que ce soit.

quitéria lui dit, te voilà bien, maintenant avec l'autre de retour. et maria da graça lui demandait de parler plus bas et appelait portugal. les nuits d'été faisaient du bien à tout le monde quelles que soient les conditions. les deux femmes se sentaient mieux, assises dehors, bavardant comme si elles avaient fumé des substances pour la bonne disposition et que la vie était beaucoup plus facile que ce qu'on en attendait. elles avaient beaucoup de choses à se dire avec la présence de glória, qui entraînait partout pour nettoyer ce qu'il pourrait y avoir de sale. et quitéria affirmait, il va falloir qu'elle se

trouve un autre bestiau auquel torcher le cul, parce que celle-là il lui faut plus que des heures de ménage, il lui faut des années de ménage et même des nuits. portugal bondissait entre elles deux, il avait quelque chose d'idiot, d'infantile même, comme s'il était sensible à la disposition très thérapeutique des nuits chaudes. et quitéria disait, je lui ai flanqué une baffe qui lui a mis la tête à l'envers. j'en ai eu mal à la main, mais c'était pour qu'elle comprenne que ça ne se fait pas. elle voulait parler du fait qu'elle l'avait laissée seule avec ses parents moribonds, deux imbéciles de parents, disait-elle, et qu'elle avait dû se taper la corvée d'attendre leur mort et puis après de s'occuper de leur enterrement. ils ont été enterrés dans la fosse commune, car même en vendant la télé et d'autres saloperies de la maison, je n'allais pas faire la bêtise de ne rien garder, juste pour les faire bouffer par les vers au cimetière. ceux qui meurent vont toujours quelque part, grâce à dieu, ils ne protestent plus. maria da graça riait, puis riait plus doucement, des fois qu'augusto s'énerverait de l'entendre se réjouir alors qu'il avait mal au ventre, qu'il était de mauvaise humeur et ne comprenait pas pourquoi l'air de bragança pouvait lui faire du mal. je ne me suis pas senti aussi mal depuis longtemps, quand je suis parti, au bout d'une semaine j'allais bien. maria da graça hochait la tête et répondait, l'air de la mer te convient mieux. puis elle ajoutait, glória n'avait pas mis les pieds ici depuis sa jeunesse et elle est comme une imbécile devant les bâtiments nouveaux. il s'installait plus confortablement dans le canapé et demandait, ce n'était pas la pute, celle-là. et maria da graça répondait, plus ou moins. elle a vécu avec un homme pendant de nombreuses années. mais elle ne s'est pas mariée, insistait-il. eh bien non, disait-elle. maintenant personne n'en voudra, pensait augusto, convaincu que glória était une pute et qu'il pourrait peut-être se la faire. il répondait, et qu'est-ce qu'elle pense de tout ça maintenant. que tout est bien beau, plein de maisons et que les places sont toutes plus propres. tout a beaucoup grandi. c'est sûr. bragança va devenir une ville d'affaires. et qu'est-ce qu'elle fait maintenant. rien. elle cherche. et toi. moi quoi. si monsieur ferreira est mort, tu travailles où maintenant. dans plusieurs maisons, et je fais des veillées mortuaires avec quitéria. ils se turent. augusto pensait que maria da graça n'était pas très maligne et ne sentait rien quand on lui enfilait quelque chose dans le vagin. il pensait que maria da graça était une femme dénuée du moindre désir. elle ne vivait que pour son travail et elle travaillait et rien ne lui arrivait car ce n'était pas une femme à qui quelque chose pouvait arriver. elle était peut-être comme ces vieilles très vieilles qui perdaient même le souvenir d'avoir été un jour vivantes. c'étaient ces pensées qui persuadaient augusto qu'elle pouvait aller de maison en maison, les fesses à l'air, sans que personne n'ait envie de la sauter. personne ne sauterait une pierre, donc personne ne sauterait sa maria da graça, qui ne possédait que fortuitement un trou, très ressemblant aux appétissants trous des femmes, mais qui ne servait pratiquement à rien, comme le trou quelconque d'une pierre quelconque.

maria da graça avouait, j'ai acheté du neoblack. elles riaient. et l'autre disait, tu as perdu la tête, n'importe quelle cochonnerie ferait le même effet. son amie répondait, il ne pourra pas se plaindre de la qualité. je veux qu'il dise à saint pierre que mes soupes étaient des soupes dignes des meilleurs banquets. tu vas le tuer. on ne meurt pas de ça. aïe, graça, tu vas le tuer et tu ne vas pas vouloir le croire. mais non, je ne vais pas le tuer, c'est juste que ça me plaît. tu es folle. ça me fait plaisir, que veux-tu que je fasse. j'aime le voir japper comme un chien, en se disant qu'il me prend pour une pierre. un jour, il va se rendre compte que les pierres au-dessus des autres sont peut-être des têtes pensantes.

elle se coucha à côté d'augusto et se tint tranquille pour ne pas le réveiller. c'était mieux quand il n'arrivait pas à aller du canapé au lit. mais ce soir-là il n'avait pas bu et quelque chose l'avait poussé à éteindre la télé plus tôt que d'habitude. elle se glissa sous la couverture et respira doucement pour être sûre qu'il ne bougerait pas. elle avait vu la même chose que lui, que glória serait une proie facile, une

célibataire ayant vécu plusieurs années avec un homme, elle serait à même d'être un jouet pour les appétits d'augusto et, enfin, il avait quarante-deux ans, vingt-quatre années de travail sur le dos et avait l'air d'un tronc d'arbre très marqué mais robuste, noirci par le soleil et viril. ce n'était pas un homme méprisable, si on ne le détestait pas, on pouvait facilement être attiré par lui. elle s'en fichait. elle trouvait même que si augusto se laissait aller avec glória, après tout cela pouvait compenser les cornes qu'elle lui faisait porter.

elle s'enfonça dans son oreiller et arriva à la place très rapidement. elle n'avait à la main que sa bouteille d'eau de javel et se dirigea vers saint pierre sans perdre de temps. vous pensez que ça va marcher, demanda-t-elle, c'est la plus chère que j'aie trouvée, qu'est-ce que j'aurais aimé pouvoir tout nettoyer avec ça, elle coule sur les sols comme du champagne dans les gosiers. saint pierre souriait. ce qui la fit sourire elle aussi. elle garda le sourire pendant quelques secondes puis s'apprêtait à partir quand elle remarqua une moue bizarre sur les lèvres du saint. elle regarda plus attentivement. s'approcha. il lui dit que tuer n'était pas le meilleur chemin pour mourir d'amour, ne dit rien d'autre, entra dans le paradis et referma une nouvelle fois la petite porte. elle se réveilla et sentit qu'il lui serait impossible d'arrêter. sans le tuer, pensait-elle, juste continuer à ravager son estomac pour l'affaiblir, juste pour l'affaiblir. si augusto mourait cela cesserait d'être un jeu, pensait-elle. elle se persuadait ainsi qu'elle n'était pas folle et qu'elle n'avait pas non plus perdu tout sens des valeurs. mais elle faisait ça depuis si longtemps que ce ne serait pas logique d'arrêter. il ne mourrait pas pour si peu, quelques petites gouttes à peine d'un liquide qui, à la limite, ne faisait rien de plus que lui récuser les tripes le rendant tout propre à l'intérieur plus encore qu'à l'extérieur. et bien avant qu'il ne meure, c'est elle qui mourrait, pensait-elle, en se disant aussi que tout était très bien planifié. elle poursuivrait jusqu'à la fin et s'en réjouissait de plus en plus.

ils commencèrent à repeindre les murs du séjour et elle se plaignait d'avoir mal aux bras. ce n'était peut-être pas un travail pour une femme de lever les bras jusqu'en haut des murs. mais augusto ne l'écoutait pas. c'était un travail pour tous les deux et il voulait voir sa maison pimpante, comme si le fait de refaire les peintures pouvait la rendre neuve, parfaite en tout pour ne plus créer de problèmes et qu'ils puissent avoir l'impression de vivre dans un vrai palais. il y avait encore la cuisine à faire. il colmaterait les fissures avec du plâtre, puis il la repeindrait d'une autre couleur. maria da graça voulait qu'elle reste blanche, la cuisine, mais il avait vu à l'étranger une cuisine rouge et il était sûr que la pièce se transformerait en un espace luxueux rien qu'avec cette couche de badigeon coloré sur les murs. ces rêves de grandeur l'agaçaient. mais dans ces moments de profonde rénovation, au cours desquels l'homme se persuadait que c'était comme cela que l'on devait s'occuper de sa famille, il se sentait gonflé de fierté et sa force devait être sa force à elle. maria da graça passait des heures perchée sur un escabeau pour atteindre les objectifs les plus exigeants comme par exemple passer la première couche sur les plafonds.

le bras levé, sa blouse à fleurs au-dessus des genoux, elle se trouvait un peu plus exposée au regard d'augusto, qui remarqua soudain l'intérieur de ses cuisses. il devait avoir les mains tachées de peinture car, quand il les passa sous sa jupe, il lui laissa des petites traînées de peinture qui ressemblaient à des égratignures. elle lui demanda, mais qu'est-ce que tu fais. et il répondit, nous n'avons pas eu encore de bons moments depuis que je suis de retour. pas maintenant, augusto, demanda maria da graça. mais il la descendit de l'escabeau, conduisit sa main jusqu'au seau posé sur la chaise pour qu'elle y lâche le pinceau qui avait l'air de fondre.

maria da graça ne serait jamais enceinte, sèche comme elle était là-dedans. augusto ne le savait pas. il lui demandait, si on avait des enfants tout serait différent. et elle répondait, oui, ce serait encore pire. et il rétorquait, tu trouves que c'est difficile. et elle disait, oui, je suis très fatiguée.

il retournait quelques minutes avant elle à la peinture, exigeant quelques minutes de plus de travail. mais il ne lui pardonnait pas de vouloir se reposer encore. il voulait la voir s'impliquer complètement et cela était pour lui la preuve d'une fidélité vis-à-vis de laquelle il serait intransigeant. c'était la fidélité qu'elle ne lui récuserait pas non plus. elle acceptait ses ordres et se consolait en pensant qu'un de ces jours, quand personne ne s'y attendrait, elle mourrait pour se libérer de tout.

elle ne chercha pas à enlever les éclats de peinture qui lui grimpaient jusqu'au sexe. elle laissa les choses comme elles étaient, cicatrisant courageusement de toutes ses blessures ou acceptant que ses cuisses la brûlent encore longtemps.

glória s'assit auprès d'elles et joua un petit moment avec portugal. maria da graça lui demanda si augusto lui tournait autour. et glória demanda, ton mari. et maria da graça répondit, tu peux le garder. glória n'avait eu aucun contact avec augusto, tout était beaucoup plus imaginaire que réel. quitéria, cependant, lui disait, tiens-toi bien, glorinha, parce qu'ici dans ma maison je n'accepterai personne qui nuirait à graça. sa sœur insistait en prenant portugal dans ses bras l'air inoffensif et familial, je ne veux pas d'homme, moi, je me suis déjà perdue pour un, maintenant je veux travailler. de l'autre côté de l'immeuble, andriy mettait la clé dans la porte et entra. avant de comprendre que quitéria était en train de bavarder à l'arrière, il se coucha sur le canapé et pleura. de là où il était il pouvait voir le frigo et entendre son ronronnement continu. il percevait ce petit frémissement léger, un tremblement sans fin, comme si le frigo lui-même tremblait de froid. andriy pleura calmement, séchant ses larmes l'une après l'autre quand, s'habituant au silence, il entendit les voix de quitéria, de glória et de maria da graça qui venaient de là où elles se tenaient d'habitude. il se dit que quitéria était sa vie. il frota ses mains comme s'il se caressait et sentit que cette femme serait une raison suffisante pour qu'il soit heureux.

andriy sortit dans la cour de derrière et dit, bonne nuit. il était passé devant le frigo blanc sur lequel aucun homme en or ne se remplissait d'argent pour son avenir et il avait compris qu'il était temps de compter seulement sur son instinct et de continuer de survivre, de survivre mieux. il était temps de ne plus penser à l'or et de voir en chaque personne un être faillible mais digne de confiance. les étendoirs étaient couverts de linge mouillé qui sèche rapidement vu la chaleur intense. quitéria se leva et l'embrassa et il ne la laissa pas s'écarter de lui. il la garda contre lui, soutenant le poids de ses bras autour de son cou et lui dit, moi aussi je t'aime.

la présence de glória n'avait servi qu'à imposer une plus grande urgence aux projets de quitéria. elle devait travailler d'arrache-pied pour réussir à partir en ukraine avec andriy dès septembre. glória avait été confinée dans la chambre la plus petite, enfouie entre des piles de linge, des planches à repasser, plus des placards fendus qui se remplissaient de poussière et de vieilles casseroles. quand glória fermait la porte, la maison redevenait ce qu'elle avait toujours été. c'est ce que quitéria exigeait. elle se disait qu'elle rangeait sa sœur comme un balai de paille de la plus mauvaise qualité et ne s'attendait pas à ce qu'elle se mette à balayer toute seule. mais maria da graça voyait les choses différemment. elle pensait que si augusto avait envie de sauter glória, elle se disait que glória pouvait avoir envie qu'andriy la saute. c'est pour cette raison, et sans hésitation, que quitéria se dirigea un soir vers la pièce de rangement écouter si sa sœur dormait. puis, tout doucement pour ne pas faire de bruit, ferma la porte à clé et l'emporta. maria da graça la félicita, c'est ça, si elle veut sortir, qu'elle sorte quand andriy sera parti au travail. andriy partait à cinq heures et demie et quitéria délivrerait à six heures glória, qui, comme elle dormait jusqu'à sept heures, ne se rendrait compte de rien.

à huit heures tout le monde vaquait à ses occupations, le soleil s'était levé et les idées les plus pressantes prenaient leur place, comme si elles les asticotaient et les faisaient courir après ce qui leur paraissait le plus pertinent et indispensable à faire.

portugal se postait au pied de la porte dans l'attente qu'on lui serve à manger dans son écuelle à moitié cassée. Puis, après cela, il resterait tout seul jusqu'à la fin de l'après-midi, augusto passerait par là de temps en temps pour contempler le peu de vue qu'offrait la cour, sans même remarquer que le chien bien élevé au regard doux n'était pas un chien errant, et que d'une certaine façon il lui appartenait.

pendant l'après-midi, les longs après-midi au cours desquels maria da graça irait d'une maison à l'autre pour gagner ses quelques euros, le problème était qu'augusto resterait seul, entrant et sortant de la maison sans se douter que quelqu'un de la police pouvait venir voir son épouse afin de lui poser encore des questions ridicules. maria da graça voulait se convaincre que ce temps-là était fini et qu'il n'y avait plus rien à apprendre. le vieux maudit était enterré et mangé par les vers, pensait-elle, et il était temps qu'ils laissent tomber tout cela. mais l'agent quental semblait avoir encore beaucoup de choses à éclaircir quand elle prit place dans le séjour repeint de frais et qu'elle commenta aimablement, c'est une vraie merveille, maintenant, c'est bien plus lumineux. augusto répondait, les murs étaient défraîchis, il était temps de tout repeindre. l'agent sourit et ajouta, vous êtes un homme attentif, je sais que vous allez être attentif aussi à ce que je suis venue dire.

peu lui importait que maria da graça ait été la maîtresse de monsieur ferreira, elle n'y fit pas allusion, ce qui comptait c'est qu'au bout de cinq mois d'investigation, un document que monsieur ferreira avait ostensiblement laissé sous la main de bronze où il déposait chaque mois le salaire de sa femme de ménage, avait été déclaré valide. augusto s'assit et voulut savoir de quoi il s'agissait. l'agent quental sourit. après tant de doutes, elle était maintenant tranquille de ce côté-là et elle pouvait affirmer que, au bout de mois et de mois de paperasseries, maria da graça héritait d'une belle maison place de la cathédrale, en pierres de taille et remplie de meubles de bon goût. si belle, disait l'agent, que même si votre maison est toute repeinte de neuf, vous n'hésitez pas à aller vivre là-bas. augusto se pencha en arrière sur son siège, détourna les yeux et demanda après un silence, et pourquoi monsieur ferreira aurait-il fait cela. l'agent sourit, haussa les épaules et répondit, ce sont des choses qui arrivent, vous devriez être heureux.

par amour, ils étaient tous prêts à tout. il semblait impossible que chacun fût, à un moment donné, capable d'agir par amour ou par manque d'amour. augusto ne serait pas différent. que maria da graça eût hérité d'une maison de riche était une bonne chose, qu'elle eût hérité d'une maison d'un homme avec lequel elle n'avait pas eu, ou n'aurait pas dû avoir, la moindre relation, était quelque chose de très différent.

maria da graça était assise et avait nié encore et encore qu'elle ait jamais commis l'adultère avec monsieur ferreira. il lui avait semblé plus judicieux de nier, bien que pendant longtemps elle ait été persuadée qu'elle pouvait tout assumer sans crainte. augusto était furieux, tripotant des couteaux et donnant des coups de pied dans les chaises. quitéria frappait à la porte et demandait si tout allait bien. il vociférait des invectives qui l'éloignaient et continuait. son opinion était que le vieux se faisait maria da graça et, pour se racheter de dieu sait quoi ou dans un geste d'amour, il lui avait laissé sa maison. parce qu'une maison, ce n'est pas quelque chose qu'on laisse à n'importe qui. et il répétait, une maison, graça, comment c'est possible qu'il t'ait donné une maison. et elle niait encore et disait que le mieux était qu'ils se réjouissent d'une si grande chance. il est mort, il n'en a plus besoin, autant me la laisser à moi qui m'en suis occupée pendant tant d'années. elle le lui répéta tant et si bien qu'augusto finit par se calmer. bien sûr qu'il pensa à plusieurs reprises à l'hypothèse qu'il s'agissait d'un héritage décevantement acquis et mérité grâce au soin porté à l'entretien de la maison et à une compagnie honnête. mais ce ne pouvait pas être possible dans la mesure où personne ne donnait rien à personne et encore moins à maria da graça qui était comme une pierre, inanimée et informe, rien de rien.

il la frappa, un peu à la va-vite et sans trop savoir quoi faire en vérité. c'était juste comme pour se libérer d'une énergie brouillonne qu'il ne savait pas canaliser. elle n'en prit pas ombrage. c'était peut-être une façon de payer pour son infidélité, c'était peut-être une façon de décider avec détermination ce que depuis longtemps elle voulait faire. elle était par terre sur le sol du séjour ne se jugeant pas victime d'augusto, plus maintenant. il n'était qu'un élément sans importance à ce moment de sa vie, un élément négligeable, qui se dressait devant elle comme une motivation éloquente pour réaliser le désir qu'elle avait de mourir.

dans la nuit maria da graça pleura de saudades. augusto était resté vautré dans le séjour, ivre et épuisé, et elle s'était enfouie sous ses couvertures se sentant seule et à nouveau amoureuse. dans le silence qui s'imposa, elle percevait la présence de monsieur ferreira, convaincue à présent qu'il ne l'avait jamais méprisée, qu'il avait pensé à elle et avait pris des dispositions en sa faveur. monsieur ferreira, se souvenait-elle, ce vieux bonhomme qui en se servant d'elle l'avait aussi menée au plus près de ce qu'était être un humain, se préoccupant de l'instruction de son âme en ce qui concernait les choses de l'esprit, celles qui étaient réellement enrichissantes. maria da graça pleura toute la nuit, en silence, débordant d'une sorte de félicité que personne ne pourrait lui voler.

quelle sorte de félicité si inhabituelle pouvait bien la faire pleurer sans discontinuer. la vie éclairée par la perception évidente de ce qui comptait vraiment. elle ne perdrait jamais de vue le sens le plus précis des choses. elle comprenait que s'ouvrait devant elle une allée dans laquelle elle pourrait s'engager entièrement pour arriver là où elle devait être. cet endroit quelque part entre de beaux nuages où monsieur ferreira attendrait son arrivée comme un supplément d'euphorie pour l'éternité et aussi, sans aucun paradoxe, de repos. elle ne voulait pas s'endormir pour rêver du

contraire de ce qu'elle voulait faire. elle n'avait plus le temps de se tromper. elle resterait les yeux grand ouverts, tandis que les larmes coulaient le long de son visage, entrevoyant l'avenir au pied de son lit et pensant, un jour l'avenir sera saturé d'âmes et il n'y aura plus personne pour connaître mon histoire, si j'ai travaillé ou si j'ai volé, si j'ai aimé ou si j'ai haï, je ne veux être rigoureusement rien à part l'espoir d'une bribe de félicité. c'est ainsi qu'elle entendait être récompensée par la vie qu'elle avait eue, une vie qui n'impressionnerait pas dieu et ne lui offrirait pas non plus une place dans l'avenir afin que l'on se souvienne d'elle. elle n'était rien. vraiment rien, pas même cette pierre imbécile sur laquelle augusto poserait ses pieds.

quitéria se leva pour essayer de comprendre ce qu'était ce bruit qui l'avait effrayée au début. elle entendit alors la voix de glória et un coup isolé sur la porte fermée de sa chambre. ce n'était pour rien d'urgent, c'était seulement que glória voulait aller aux toilettes et ne savait pas qu'elle avait dormi enfermée dans sa chambre pendant douze nuits. une panique l'avait saisie comme la nécessité impérieuse d'être délivrée. quitéria tomba de toute sa hauteur quand sa sœur jaillit de dedans la chambre comme un animal affolé. andriy accourut à son secours et l'aida à se relever. il ne comprenait pas bien ce qui se passait, leurs paroles se perdaient comme si ce qui se passait se cachait pour ne pas se laisser voir. il soutenait seulement quitéria pendant que l'autre vociférait.

à cet instant, glória n'était rien. rien de plus qu'un bruit dans la maison, comme si un tuyau d'eau avait explosé provoquant un embarras. elle n'était pas un sujet de compassion ou de chaleur humaine. quitéria comprit à ce moment qu'héberger cette femme à l'intérieur de ce qui était son espace, et le ridicule qu'avait été de l'enfermer à clé pour la maintenir le plus possible à l'écart, étaient un non-sens injustifié. glória était une intruse, qu'elle n'avait acceptée chez elle que par bêtise. j'entretiens cette maison, pour moi, pour faire vivre un rêve de bonheur, dit-elle, je veux que tu partes, tu n'appartiens pas à mon rêve de bonheur. je veux que tu partes.

glória n'avait jamais cherché à fréquenter andriy ni augusto. glória n'avait jamais cherché à avoir des relations d'intimité avec quitéria et elle ne savait rien de maria da graça. elle n'était pas d'ici, elle était comme une pièce de moteur n'appartenant pas à cette machinerie. à quatre heures du matin elle se retrouva dans la fraîcheur de la nuit, marchant vers le centre de la ville, poussée au début par andriy qui lui disait, partez, madame, partez. elle partit et elle n'était plus personne, rien de plus qu'un tuyau percé que l'on aurait réparé et qui ne gênerait plus personne.

le lendemain matin, l'enthousiasme de quitéria était proportionnel à l'anxiété de maria da graça. la nouvelle qu'elle avait hérité de la maison du vieux maudit sonnait comme la plus incroyable des suppositions. et qu'augusto se fût réveillé trop tôt et eût disparu aussi avait fait naître en elle un sentiment de peur presque douloureux. elle dit, graça, pardonne-moi d'être heureuse. son amie lui répondit, nous sommes deux, deux amoureuses. quitéria ajouta, tu vas aller bien maintenant. maria da graça répondit, parfaitement, je vais aller parfaitement bien.

quitéria s'engouffra dans l'agence de voyages et expliqua qu'elle devait aller à korosten, en ukraine, comme si c'était quelque chose à faire dans les dix minutes. elle était euphorique, la pleine possession de sa raison resplendissait au centre de son cœur. c'est comme cela qu'elle se sentait, la raison en plein cœur. elle répéta, korosten, ça s'écrit comme ça, et elle tendit un bout de papier, c'est une très jolie ville, j'ai vu des cartes postales. des billets pour deux. elle montra à nouveau le bout de papier où était inscrit d'une écriture tremblée le nom de la ville et elle s'appuya en arrière sur son siège en se rengorgeant. elle paya une partie de la somme due et signa pour un paiement à tempérament pour le restant, à la mode ancienne. elle mit dans sa poche un papier que la jeune fille de l'agence lui remit et où était noté tout ce qu'elle devait savoir pour leur embarquement à l'aéroport de porto, pour que, presque un jour entier après, ils se retrouvent miraculeusement à la gare de korosten.

korosten, se répétait-elle, korosten.

la jeune fille de l'agence répétait, ne vous inquiétez pas. nous pouvons vous faire bénéficier de ce crédit et la somme qu'il vous restera devoir est modique. quitéria répondait, c'est que je dois garder un peu d'argent pour les dépenses que nous aurons là-bas. la jeune fille sourit et dit que c'était prudent, qu'on ne pouvait pas partir en vacances pour risquer d'avoir faim.

quand augusto rentra à la maison, maria da graça lui dit qu'elle avait bien réfléchi et qu'elle avait décidé de lui dire la vérité et la vérité lui commandait d'admettre qu'elle aimait toujours monsieur ferreira. il était fermé comme un ciel nuageux. et elle cessa d'avoir peur. les milliers de femmes de tous les ports du monde semblaient se presser aux petites fenêtres de la maison. un silence profond régnait, mais les yeux de beaucoup de ces visages étaient fixés sur augusto qui ne pouvait pas nier la trahison de sa femme tout lui paraissait contraire à ce que cela aurait dû être. augusto lui répondit, parfois on se sent si seul que cela ne semble pas être une faute d'être avec quelqu'un d'autre. et elle dit, mais je l'aime, et être avec lui, comme tu dis, était pire. augusto la regarda et demanda, et moi. elle répondit, je ne t'aime plus, mais je ne te déteste plus non plus.

andriy vit, dans les documents que quitéria lui montrait, l'autre côté de l'europe. il s'appuya contre elle pleurant de la joie ambiguë de savoir qu'il était plus que certain de retrouver ses parents morts, mais c'est ainsi qu'il devait les voir si c'était là la vérité. de l'autre côté de ces documents andriy aperçut le reste de la vie. il embrassa cette femme dans un élan de reconnaissance si fort qu'il fut inondé pour elle d'un amour qu'il n'avait ressenti jusqu'alors pour personne d'autre que ses parents. un autre genre d'amour mais tout aussi absolu et voué à l'éternité. il lui disait, merci beaucoup, quitéria, merci beaucoup. elle sentait fondre son cœur et n'avait jamais imaginé que son geste ait pu être le plus bouleversant de toute sa vie. elle accepta dans ce geste de tendresse la part la plus profonde de l'amour, reniant en même temps son passé et sa cruauté coutumière. à cet instant, quitéria sentit qu'elle avait découvert le sommet le plus inatteignable de l'existence. elle se serra contre andriy et le remercia comme elle le put de l'opportunité unique qu'il lui avait donnée de s'humaniser et eut conscience de l'intelligence la plus secrète de toutes. l'intelligence la plus secrète de toutes, c'était l'amour.

maria da graça monta sur le toit de l'immeuble et contempla bragança qui jouait avec la délicate patience de l'été. c'était un mois d'août chaud, une chaleur à enlever toute envie de travailler. elle resta là un bon moment en se disant qu'elle aurait peut-être dû mieux expliquer tout cela à augusto. si brutal qu'il fût, il méritait sans doute de comprendre ce qui justifiait chacun de ses gestes et de savoir que ce n'était pas directement de sa faute. puis ses pensées s'égarèrent. elle se contentait de sentir le temps, le poids sur ses épaules, la certitude qu'elle mourrait là, prématurément et consentante. et elle recommençait à penser qu'il était encore possible de descendre, de regarder en face augusto pétrifié, révolté et vaincu, toujours affalé sur son canapé, et rester encore quelques jours avec lui, quelques semaines, un an même. un temps qui ne voudrait rien dire, car sa décision était prise et que rester encore un peu ne lui coûtait rien.

quel étonnement alors que de se voir là, si haut au-dessus de la rue et des étendoirs. elle voyait l'eau qui s'accumulait toujours sous la fenêtre de sa cuisine, portugal qui flairait sans but dans les coins, remplissant la cour de ses crottes qu'elle devait ramasser, et sourit. elle se sentait apaisée d'avoir versé l'eau de javel dans le lave-vaisselle. plus une goutte, avait-elle décidé. c'était pour lui, mais pour elle aussi, car elle ne voulait pas mourir si augusto devait mourir à son tour tout de suite après elle, comme s'il cherchait à se précipiter à ses trousses, s'interposant au milieu du chemin qu'elle voulait à son seul usage. quitéria ne l'avait pas vue monter sur le toit de l'immeuble. elle

aurait juré avoir entendu quelque exclamation de surprise en passant derrière la porte de son amie. mais elle n'interromprait rien du tout. de toutes les personnes au monde, quitéria serait la plus à même de la comprendre. elle la veillerait après sa mort comme la plus intelligente des professionnelles. celle qui savait que la mort était la meilleure destination possible pour maria da graça. elle sourit à nouveau. un jour, pensait-elle, quitéria va se retrouver en ukraine et elle ne va plus vouloir revenir. parce qu'ici, ce n'est pas du tout ce qu'augusto prétend. ça ne sera jamais une ville d'affaires pour qui que ce soit. ce sera toujours un champ vide grillant sous le soleil d'été et gelant dans le froid de l'hiver. et ceux qui vivront ici ne seront rien de plus que les victimes des journées s'écoulant les unes après les autres et rien d'autre.

quelques oiseaux volèrent jusqu'à l'endroit où elle se trouvait. ils volaient d'un côté et de l'autre, se posaient sur des vieux trucs qui se trouvaient là et piaillaient, parfois très fort. maria da graça trouvait qu'ils avaient l'air de fous, si étrangement joyeux. ils auraient pu venir là pour lui vendre de la vie et pas des souvenirs, ces pâles représentations de la splendeur du monde. comme il était bizarre qu'ils viennent là comme une dernière tentative pour la convaincre que la vie valait la peine d'être vécue encore. et elle souriait, quels petits charlatans, aussi filous que les autres. elle les observait très ironique. elle ne leur répondrait pas et ne les chasserait pas non plus. ils n'étaient pas assez forts pour infléchir sa détermination et il lui serait très facile de s'en délivrer avec quelques coups de balai en l'air ou en faisant tomber les vieux machins qui traînaient là pour les empêcher de s'en servir comme d'une place pour leur petit marché. cette place de la mort, pensait-elle, elle serait plus charmante si elle résonnait du chant des oiseaux et non pas de la voix rauque des âmes en peine. elle savait maintenant qu'elle ne traînerait plus jamais son cœur sur le sol, en nettoyant chaque tache qui, même après avoir disparu, continuerait à assombrir son âme. elle ne resterait plus longtemps sur la place, pas elle, une femme qui décidait de son propre destin et voulait mourir d'amour.

il y a une grande maturité dans l'amour, pensait maria da graça. une sagesse qui vient à notre secours. elle se sentit très calme si près du bonheur et elle comprit que c'était tout ce qu'elle souhaitait. peu lui importait que dieu existât et qu'il la jugeât apte ou non à la vie dans l'au-delà. l'important était de mettre fin au quotidien harassant dans lequel elle vivait et la mort était devant elle, à un pas seulement, droit devant. après ça, pensait-elle aussi, je ne serai plus nulle part. et même vouloir que le vieux maudit soit là à m'attendre quelque part sur un nuage n'aura plus de sens du moment que je disparaîtrai moi-même de l'univers et que je ne pourrai plus penser à cela ou à son contraire.

elle voyait les étendoirs, tout en bas, pliant sous le poids du linge et disposés comme des filets qui ne seraient d'aucune utilité pour la sauver. elle voyait les étendoirs et hésitait parce qu'elle voulait mieux les regarder. et, tandis qu'elle était occupée à penser à sa mort, monsieur ferreira apparut sur la terrasse, arrivant des escaliers, un beau sourire sur son visage. et maria da graça, que rien n'étonnait plus, fut heureuse de le voir et l'accueillit. elle jeta encore un coup d'œil sur les étendoirs passifs et c'est à ce moment que monsieur ferreira la prit dans ses bras, avança un peu sur le bord de la terrasse et l'exposa au-dessus du vide. puis il lâcha maria da graça à travers les portes de la mort. et elle pensa, ah, saint pierre, les chemins qui conduisent à l'autre bord des rêves sont si nombreux. et elle s'écrasa au sol, une confusion entre linge et sang, profondément parfaite et dans la connaissance depuis toujours des raisons de son malheur. ce n'était plus un malheur. le temps continuerait son office et pardonnerait toutes les anxiétés. oui, cela n'avait été que de l'anxiété. parce que l'amour ne pouvait pas tenir tranquille dans un aussi petit espace qu'était le corps d'une femme. portugal aboya une petite seconde, puis il resta silencieux, juste à la regarder, si fugitivement intelligent, intensément tendre et absolument inutile.

Notes

1. Le 5 octobre 1910 est le jour de la proclamation de la République au Portugal. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)
2. Le fleuve côtier Ave, en français “oiseau”.
3. Uzh, rivière d’Ukraine.

Table of Contents

[Résumé](#)
[Biographie de l'auteur](#)
[Portrait de l'auteur](#)
[Page de titre](#)
[Page de copyright](#)
[Dédicace](#)
[Chapitre 1](#)
[Chapitre 2](#)
[Chapitre 3](#)
[Chapitre 4](#)
[Chapitre 5](#)
[Chapitre 6](#)
[Chapitre 7](#)
[Chapitre 8](#)
[Chapitre 9](#)
[Chapitre 10](#)
[Chapitre 11](#)
[Chapitre 12](#)
[Chapitre 13](#)
[Chapitre 14](#)
[Chapitre 15](#)
[Chapitre 16](#)
[Chapitre 17](#)
[Chapitre 18](#)
[Notes](#)